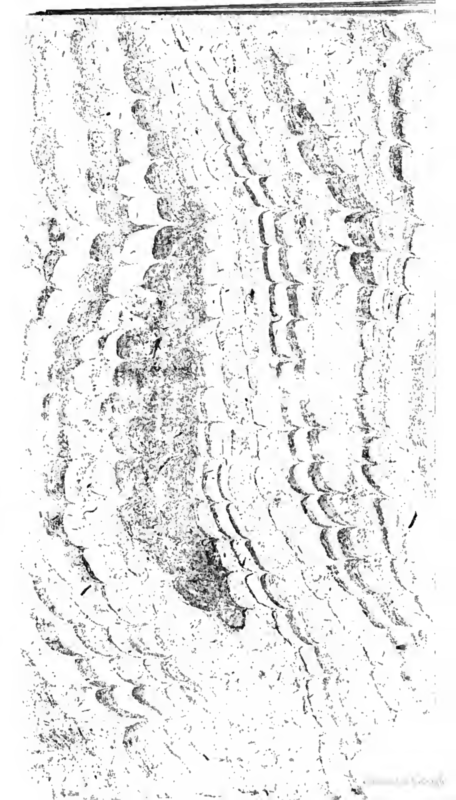
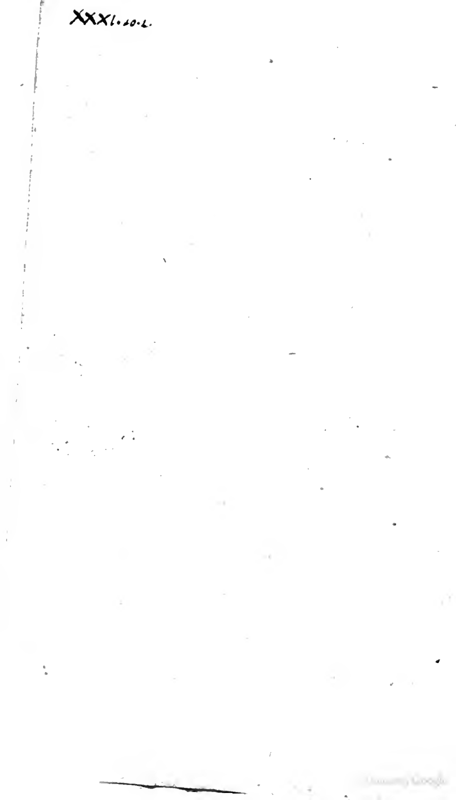



6
39-c
24
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
12
F
22

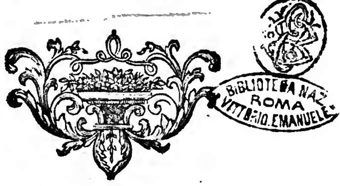




LETTRES
DE
MENTOR,
A
UN JEUNE SEIGNEUR,

TRADUITES DE L'ANGLOIS

Par M. l'Abbé PREVÔT.

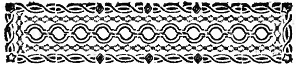


A LONDRES,

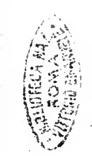
Chez PAUL VAILLANT.

M. DCC. LXIV.





INTRODUCTION.



CES Lettres ont eu le plus grand ſuccès en Angleterre : c'eſt ce qui m'a porté à les traduire dans notre Langue. Elles m'étoient connues avant même que de l'être du public Anglois. L'Auteur, avec lequel j'étois lié depuis bien du tems, avoit ſoin de me les envoyer à meſure qu'il les compoſoit. La plus nouvelle m'en faiſoit toujours déſirer la ſuite, & inſenſiblement le Recueil s'eſt ..uvé complet.



M. N...... Auteur de cet ouvrage, y fait profeſſion d'une ..npartialité auſſi rare que louable dans un Ecrivain Anglois. Il oſe

y rendre justice à notre Nation. Il cite une foule de nos Grands hommes dans tous les genres, & les cite avec éloge. Il entre même dans certains détails qui pourroient faire croire que quelques-unes de ces Lettres ont été écrites de Paris. La vérité est que l'Auteur y a séjourné quelque-tems, & qu'il y a tout vû, tout apprecié en Voyageur Philosophe.

Peut-être me saura-t'on gré de rappeller ici quelques circonstances rélatives à l'Auteur de ces Lettres & à mes liaisons avec lui. C'est ce que je vais entreprendre: d'autant plus que ce récit aménera certaines discussions entiérement analogues à l'Ouvrage même qu'il précede.

En 17... je passai à Londres, Ville que depuis long-tems je dé-

firois connoître autrement que par des relations, souvent très-partiales. Mon but, comme dans tous mes autres voyages, étoit de voir non des monumens, ils sont assés rares en Angleterre ; mais des hommes, & certainement on en trouve dans cette contrée. Ce qui n'empêche point que l'Etranger ne puisse donner la préférence à notre capitale. Les hommes n'y sont point plus rares qu'à Londres ; & le local y est plus agréable, le commerce plus facile, les amusemens y sont plus variés, les mœurs plus douces. La subordination y maintient l'ordre, sans tenir en rien de l'esclavage ; tandis qu'à Londres ce que le Peuple nomme l'usage de la liberté, dégénere presque toujours en licence.

Je fis moi-même l'épreuve de

cet abus. J'avois parlé de ma Nation, dans un des Caffés de Londres, plutôt en zelé Patriote qu'en homme prudent. Je fus vivement contredit : ce qui, toutefois, ne ralentit point mon zele. Il est bon d'observer que ces sortes d'endroits rassemblent en même-tems la meilleure & la plus mauvaise compagnie. Quelques Anglois de ce dernier ordre épierent l'instant de ma sortie pour ameuter autour de moi une populace éfrénée. Elle m'insulta & eût fait quelque chose de plus, si un des Anglois que j'avois vû dans le même Caffé, ne fût alors venu à mon secours. Il employa toute son éloquence pour calmer le Peuple, & il y parvint, chose assez difficile. Son premier soin fut de me conduire dans sa propre demeure. J'hésitois, dans l'appré-

henſion ſeule de le compromettre. Ne craignez rien, me dit-il, j'ai fait mes preuves de Patriotiſme. Le peuple en eſt lui même perſuadé, & c'eſt cette perſuaſion qui vient de le rendre ſi docile à mes diſcours. Alors il m'apprit qu'il travailloit à un de ces papiers hebdomadaires, dont la Ville de Londres eſt comme inondée toutes les ſemaines. Le ſien étoit des plus accredités & avoit pour Lecteurs, depuis le Miniſtre d'Etat & le Milord, juſqu'au Matelot & au Charbonnier : car chez cette nation, l'homme de la lie du Peuple ſe croit en droit de juger le miniſtère ; & c'eſt dans ces ſortes d'Ecrits qu'il puiſe toutes ſes connoiſſances politiques.

Il n'en eſt pas moins vrai que les Auteurs de ces feuilles jouiſſent, pour l'ordinaire, de beau-

coup de confidération à Londres. Rien ne le prouve mieux, que les difcuffions qui viennent de s'y élever entre les Miniftres d'État, & M. *Wilkes*, Auteur du *Nort-Britton*. D'ailleurs, ce genre de travail exige des connoiffances réfléchies. Une chofe qui m'étonnoit beaucoup étoit que mon libérateur encore très-jeune alors, eût ofé fe charger d'un pareil emploi: mais au bout de quelques entretiens mon étonnement ceffa. Je remarquai en lui beaucoup de lumieres acquifes & une maniere de voir qui lui étoit propre, fans qu'il y eut jamais rien de bizarre dans fes vues. En voila, peut-être, affez pour faire défirer de connoître jufqu'au nom de cet Anglois eftimable. Comme ce n'eft point un Roman que j'écris, une plus longue fufpenfion de-

viendroit ſuperflue. Ainſi je déclare que l'Ecrivain hebdomadaire dont il s'agit ; eſt l'Auteur même des Lettres dont je donne aujourd'hui la traduction.

Nous fûmes bientôt liés de la maniere la plus intime ; & cette liaiſon fut produite autant par le rapport de nos humeurs, que par celui de nos goûts. La Littérature angloiſe ne m'étoit point étrangere : lui-même avoit d'heureuſes teintures de la nôtre. Nous pouvions réciproquement nous être utiles à cet égard : ce que nous n'eumes garde de négliger. Il s'établit entre nous une ſorte de commerce dans lequel nous faiſions un échange des productions litteraires de notre Patrie ; commerce, au fond, préferable à celui qui attire en Europe l'or du nouveau monde.

A la connoissance des bons Livres anglois je voulois joindre celle des meilleurs auteurs vivans de cette Nation. M. N.... ne me fut pas moins utile dans le second projet que dans le premier. Il étoit lié avec les plus célébres Ecrivains de son tems. Il l'étoit, entre autres, beaucoup avec l'illustre *Pope*, celui d'entre les Poëtes anglois qui a sçu le mieux réunir le goût au Génie. Ce n'est pas, néanmoins, qu'il n'y ait encore dans ses Ecrits certains écarts déplacés qu'on pourroit appeller vices de terroir. Plus Philosophe que *Boileau* qu'il a tant imité, il n'a pas comme lui l'art de ne rien dire de trop, & de ne jamais perdre de vue l'analogie des idées. J'eus divers entretiens avec cet homme célebre. Il entendoit parfaitement

notre Langue, & ne vouloit pas que j'en employasse d'autre pour lui parler. On présume bien que nos conversations furent entiérement Littéraires. *Pope* rendoit justice à nos grands Ecrivains. Il préferoit *Corneille* à *Shakespéar*, estimoit *Racine* & admiroit *Moliere*. Il ajoutoit, cependant, que si les Anglois pouvoient nous disputer quelque chose dans le genre dramatique, c'étoit dans celui de la Comédie : mais que nos richesses à cet égard étoient beaucoup plus abondantes que les leurs. Je lui parlai de *Quinaut*, & je m'apperçus qu'il ne le connoissoit guères que de nom, quoiqu'il l'eût dans sa Bibliothéque. Il en jugeoit d'après les Satires de *Boileau*. Je lui fis observer que *Boileau* avoit été quelquefois injuste dans ses censures, & n'avoit

même jamais cessé de l'être à l'égard de ce charmant Lyrique. M. N...qui étoit présent, & qui avoit jugé de *Quinaut* comme *Pope*, me dit, de plus, qu'un Opéra dépouillé de sa Musique ne soutiendroit jamais la lecture. Pour toute réponse je lui lut quelques scènes d'*Atis* & d'*Armide* : alors la critique fit place aux éloges. Tous deux convinrent que ces morceaux renfermoient de vraies beautés, & qui n'avoient besoin d'aucun accessoire pour paroître ce qu'elles étoient. On sera surpris, sans doute, qu'un homme tel que *Pope*, ait eu besoin qu'on lui ouvrit les yeux sur le mérite de *Quinaut*. L'étonnement cessera si l'on considére que le génie Anglois, naturellement porté au sérieux, a plus de profondeur que de délicatesse, préfere l'énergie à

l'agrément, & croit en général ; que l'élégance nuit à la force. De-là le peu d'estime qu'on fait chez cette Nation des Ouvrages de notre illustre *Racine*. Je remarquai même que M. *Pope* ne rendoit pas une entiere justice à l'Art Poëtique de *Despreaux*, ce chef d'œuvre de goût, de justesse & d'expression. Peut-être en usoit-il ainsi, parce que lui-même a imité trop foiblement cet Ouvrage. Il lui préferoit le Lutrin, par la raison, peut-être, qu'il jugeoit sa boucle de cheveux encore supérieure à ce dernier Poëme. Pour *la Fontaine*, il me parut jouir à Londres d'une réputation assez bien établie ; quoique, sans doute, il soit néceſſaire d'être né François pour sentir tout ce qu'il vaut. Mais disons encore un mot de M. *Pope*. Ce Poëte si Philoso-

phe dans ses Ouvrages, l'étoit beaucoup moins dans sa conduite. En bute à la jalousie de ses rivaux, & par conséquent aux traits de la Satire, il y paru trop sensible, il y répondit souvent avec trop d'aigreur. C'est à ces sortes de querelles qu'on est redevable de sa *Dunciade*, Satire des plus vives, mais remplie de sel & d'esprit. Il y travailloit alors & nous en lut quelques lambeaux.

M. N..... étoit d'un caractère plus paisible. Jamais la passion ne dérigeoit sa plume ; chose assez rare dans un Ecrivain périodiste. Il étoit fort aimé du célebre Ministre d'Etat *W* ...., le même que le Cardinal de F..... croyoit gouverner, & qui de son côté, peut-être, se flattoit d'avoir le même ascendant sur lui. Quoiqu'il en soit, le caractère de ces

deux Miniſtres eut beaucoup d'analogie. Tous deux aimérent la paix juſqu'au point de l'acheter, quand la guerre n'étoit pas inévitable. Ils n'avoient ni oſtentation, ni hauteur; mais, peut-être, manquérent-ils des vertus qui avoiſinent ces vices. Leur miniſtère n'eût point cet éclat qui éblouit la multitude. Ils maintinrent long-tems la paix entre deux Nations qu'une haine abſurde anime l'une contre l'autre depuis tant de ſiecles. Auſſi le Peuple Anglois murmuroit-il de cette inaction. Ces murmures fourniſſoient à M. N...... l'occaſion de ſe rendre utile au Miniſtre. Il développoit & la ſageſſe de ſa conduite, & la juſteſſe de ſes vues, & l'avantage qui en réſultoit en faveur de l'Angleterre. Laiſſons, diſoit-il dans ſes Écrits, laiſſons

agir les François en Maîtres dans le continent de l'Europe. Ils nous cédent l'Empire des Mers, & celui-là nous mettra bien-tôt à même de leur disputer l'autre.

J'entrai avec lui dans quelques discussions sur cette matiére ; mais il me parut la posséder à fonds. Il opposa à mes discours une foule de raisons solides, raisons auxquelles je ne vois pas que le tems ait rien fait perdre de leur force.

Quelques motifs particuliers m'ayant rappellé dans ma Patrie, mon départ de Londres ne mit pas fin à mes liaisons avec M. N...... un commerce de Lettres succéda à nos entretiens fréquens. Plusieurs années s'écoulerent de la sorte Enfin, lui-même vint à Paris. J'essayai alors de prendre ma revanche de toutes les atten-

tions qu'il m'avoit ci-devant prodiguées. Si notre Capitale offre à l'homme frivole de quoi se satisfaire, elle n'est pas non plus sans ressource pour le Philosophe. Nos Spectacles, nos Académies, nos Bibliothéques publiques, les riches monumens de nos Arts, l'atelier de nos Artistes, le commerce de nos Gens de Lettres, tels sont les plaisirs qu'y rencontre à chaque pas l'homme de goût; tels furent ceux que je procurai à M. N...... Admirateur outré de *Shakespéar*, il préferoit notre *Eschyle* à nos autres tragiques; il préferoit l'*Atrée* du même M. de *Crébillon* à tous ses autres Drames : ce qui ne l'empêchoit point de rendre justice à *Electre* & à *Rhadamiste*. Il la rendit encore plus volontiers à l'Auteur même que je lui fis connoître,

& qui parut l'eſtimer. On verra par ces Lettres, que le ſéjour de Paris influa ſur le goût de M. N..... Il y puiſa l'eſtime des régles ſans leſquelles nulle Ouvrage dramatique ne peut-être parfait. Les beautés de ſentimens l'affecterent comme les traits de ſublime. Il avoit toujours admiré la *Henriade*, & il parvint à ſentir le prix de *Zaïre*. Pour ce qui eſt des Arts d'imitation tels que la Peinture & la Sculpture, nous eûmes dès-lors ſur cette matiére quelques entretiens qui ſemblent avoir fourni celle de ſa derniere Lettre.

Une rencontre imprévue troubla un peu la Philoſophie de M. N.... . Je l'avois accompagné à une Repréſentation de *Mèrope*. L'attention avec laquelle on regardoit une jeune Angloiſe placée dans

dans une des premieres Loges, nous porta à la fixer aussi. Elle étoit d'une figure charmante & je ne fus point surpris qu'elle attirât les regards de nos François & même de nos Françoises. Mais ce qui m'étonna beaucoup fut de voir M. N...... changer de couleur aussi-tôt qu'il eut jetté les yeux sur la jeune Etrangere. Son agitation étoit extrême & je lui en demandai la cause. Ah mon ami! me dit-il, d'une voix altérée, voici une rencontre des plus Romanesques. Alors il m'apprit en peu de mots ce qu'il m'a depuis détaillé fort au long. Cette jeune personne étoit fille d'un des plus riches Citoyens de Londres. M. N..... n'avoit pû la voir sans en être épris. Il y avoit en lui dequoi l'intéresser elle-même, & de plus, il étoit l'intime ami

de ſon pere. Mais l'extrême diſproportion qui ſe trouvoit entre la fortune de ce dernier, & la ſienne, lui ôta l'aſſurance de s'expliquer. Il ne fut entendu que de la belle Angloiſe; parce qu'une jeune perſonne devine ſouvent ce qu'on ne lui dit pas. Malheureuſement un Gentilhomme François, que la curioſité, ou le déſir de faire fortune conduiſirent à Londres, eut accès dans cette Maiſon, & devint le Rival de M. N...... Celui-ci s'apperçut bien-tôt que la galanterie Françoiſe l'emportoit ſur ſon amour auprès de leur Maîtreſſe commune. Il ne voulut pas en être plus long-tems le témoin; ce qui en partie le détermina à paſſer en France. J'eus lieu alors de me confirmer dans une idée qui ne m'étoit pas nouvelle: c'eſt que le

Philoſophe le plus décidé n'eſt pas exempt de foibleſſe dans certaines circonſtances. M. N...... continoit à regarder la jeune Angloiſe avec une ſorte d'acharnement. Son ame étoit troublée & pénétrée. Il m'avoua que ſa ſurpriſe égaloit ſa douleur, de voir que ſon Rival fût ſitôt parvenu à ſes fins : car il ſoupçonnoit un mariage plutôt qu'un enlevement. Cette rencontre lui déroba tout le plaiſir du ſpectacle. Il n'étoit pas encore fini, lorſque M. N... ſe leva de l'amphithéâtre où nous étions placés, me pria de l'attendre quelques inſtans, & paſſa dans la Loge de la jeune Angloiſe. L'Etonnement qu'il lui cauſa & ſa propre agitation, auroient pû figurer avantageuſement ſur la ſcene. Il me rejoignit au bout d'un quart d'heure, & ne me parut guères plus tran-



quille qu'avant de m'avoir quitté. Il m'apprit que la jeune Angloise lui avoit déclaré que le François étoit réellement son mari ; mais que son trouble & son embaras lui donnoient à cet égard quelques soupçons. Ils s'étoient réciproquement fait part du lieu de leur demeure ; & je vis mon Philosophe très-disposé à éclaircir l'avanture.

Je l'accompagnai chez lui, où des Lettres arrivées de Londres l'attendoient. Il en reconnut l'écriture sur l'adresse, & les ouvrit avec précipitation. Je remarquai sur son visage la même surprise qui m'avoit frappé lorsqu'il avoit reconnu la jeune Angloise au spectacle. Ah ! mon ami, s'écria-t'il de nouveau après avoir lû, mes soupçons n'étoient que trop bien fondés ! Jugez-en parce que m'apprennent ces Lettres. Je vis

qu'effectivement on lui annonçoit le rapt de Miff. G.... C'eft le nom de la jeune Angloife, & qu'on le prioit, fuppofé que ces Amans fuffent à Paris, d'engager l'Ambaffadeur d'Angleterre à faire à ce fujet quelques démarches auprès du Miniftère de France. On efperoit dis-je, que par ce moyen la Demoifelle pourroit-être au moins renvoyée à fes Parens. Je vis alors dequoi une ame noble eft capable. M. N...... avoit certainement aimé, & fans doute, aimoit encore la jeune fugitive. Tout autre à fa place auroit cherché l'occafion de la punir, ou du moins de l'enlever à fon Rival. M. N...... ne forma ni l'un ni l'autre projet. Le mal étoit fans remede, & il fe détermina à chercher les moyens de l'adoucir au lieu de l'accroître.

Le jour ſuivant il ſe rendit à la demeure que Miſſ. G ... lui avoit indiquée. Mais il ſe trouva que l'adreſſe étoit fauſſe. Nulle étrangere ne logeoit dans cette maiſon. Un pareil procédé affligea plus M. N...... que tout le reſte de l'avanture. Il vint me faire part de ſon nouveau déplaiſir, & je n'épargnai rien pour en adoucir l'amertume. Je lui remontrai qu'ayant eu des vues ſur cette jeune perſonne, vues qu'elle avoit pénétrées, il ne devoit pas ſe promettre qu'elle le choiſit pour confident. Il me pria de ne point le quitter dans ces circonſtances, & j'y ſouſcrivis ſanspeine; je l'accompagnai chez lui, n'ayant pû l'obliger de reſter plus longtems chez-moi. Un inſtant après notre arrivée on lui annonça une viſite. Qui l'auroit pû prévoir?

C'étoit Miſſ. G ..... elle-même, accompagné de ſon Raviſſeur. Je voulus m'éloigner : la jeune Angloiſe s'y oppoſa & fut vivement ſecondée de M. N...... Je viens, Monſieur, lui dit-elle, en Anglois, je viens réparer autant qu'il eſt en moi, l'injure que je vous fis hier. Daignez l'attribuer à la ſurpriſe où me jetta votre apparition ſubite. Il eſt difficile dans de pareils momens, de prendre un bon parti, & je pris le moins digne de vous, le plus déſavantageux pour moi. Alors elle lui fit l'aveu de ce qu'il ſçavoit déja ; c'eſt-à dire que ſa demeure étoit toute autre qu'elle ne la lui avoit indiquée. Elle lui avoua, de plus, que ſon mariage n'avoit point été fait du conſentement de ſa famille ; qu'elle même s'étoit choiſie un époux, & avoit fait

taire la voix du ſang pour le ſuivre: mais qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à regretter une démarche qui avoit fait ſon bonheur.

M. N...... inſtruit d'avance de tout ce qu'elle croyoit lui apprendre, n'en parut point étonné. Il la ſurprit bien davantage en lui montrant les Lettres qu'il avoit reçues la veille. Hé bien, Monſieur N......, lui dit-elle d'un ton agité, quelle parti prenez-vous dans cette affaire? Vous aurai-je pour ennemi, ou pour protecteur? Vous pouvez beaucoup auprès de ma Famille. Ma faute, ſi c'en eſt une, eſt irréparable, & je n'ai, d'ailleurs, aucune envie de la réparer...... Madame, interrompit aſſez vivement M. N...... votre confiance ne ſera point trahie. J'eſpere même vous prouver que j'en étois digne.

Alors l'Epoux de Miss. G.... prit la parole, & le fit d'une maniere qui satisfit jusqu'à son ancien rival. Il ajoutta, qu'en arrachant, pour ainsi dire, sa femme du sein paternel, il n'avoit consulté que son amour & non un vil interêt; que sa naissance étoit distinguée, sa fortune au-dessus des besoins urgens, quelques personnes de sa famille en très haute faveur à la Cour; & qu'au surplus, la tendresse de sa femme lui tenoit lieu de tous les avantages imaginables. Le ton avec lequel il disoit ces choses, en attestoit, pour ainsi dire, la vérité. Il détermina M. N...... à écrire sur le champ à la famille de Miss. G.... & à le faire d'une maniere aussi favorable, que si les jeunes Epoux eussent eux-mêmes dicté ses expressions.

Nous passâmes avec eux une

partie de la journée ; & j'eus lieu de conclure que le choix de Miss. G.... pouvoit avoir des approbateurs. Son Epoux n'avoit ni les talens ni les connoissances de M. N...... Mais ce genre de mérite n'est pas toujours celui qui en pareil cas frappe le plus une jeune personne. D'ailleurs, le Gentilhomme dont il s'agit avoit tout ce qui caracterise en France l'homme aimable, & un homme de cette classe déplait rarement au beau sexe chez nos voisins.

Resté seul avec M. N..... il me demanda ce que je pensois de sa conduite. Je l'admire, lui répondis-je ; mais elle n'a rien qui m'étonne : une grande ame trouve de la satisfaction à faire des heureux, même aux dépens de son propre bonheur. C'est ce que je vous vois pratiquer aujour-

d'hui. J'avoue, reprit-il, qu'un tel ſacrifice eſt pénible. On ne ſert jamais un Rival qu'avec répugnance: mais n'importe, je ſervirai le mien juſqu'au bout, & ſans autre but que de lui être utile.

M. N...... tint exactement ſa parole. Ses premieres Lettres n'ayant pas produit tout l'effet qu'il s'en étoit promis, d'autres dépêches plus fortes leur ſuccéderent. Il s'étoit, d'ailleurs, inſtruit à fond, & du caractere & de l'origine de ſon protégé. Toutes ces découvertes avoient été favorables au Cavalier François. L'obſtacle qui naiſſoit de la différence de Religion n'exiſtoit même déja plus; Miſſ. G.... s'étoit fait Catholique. Un Amant qui plait eſt un Miſſionnaire bien perſuaſif. Enfin, M. N...... parvint

lui-même à persuader les parens de la jeune Angloise. Ils souscrivirent à ce qu'ils n'avoient pû empêcher, & en userent même par la suite, comme si cette alliance eût été leur propre ouvrage. Les Epoux se retirerent à Ang.., où ils vivent encore aujourd'hui dans l'opulence, & dans l'union la plus étroite.

Pour M. N...... il ne tarda pas à quitter notre Capitale. Il voyageoit de compagnie avec Milord V...... Tous deux formérent le projet de parcourir l'Italie & sur-tout d'examiner avec soin Rome, Florence & Venise. Ce ne fut pas tout; ils me proposérent d'être du voyage, & mon penchant naturel, joint à quelques circonstances particuliéres, me fit accepter la proposition. ....

Nous nous embarquâmes à Marſeille, ſur un Vaiſſeau qui alloit directement à Veniſe. Arrivés dans cette Ville, nos deux Anglois me parurent étudier avec ſoin ſa conſtitution. Leurs avis furent ſouvent partagez ſur ſes avantages & ſes inconvéniens. M. N...... plaçoit dans cette derniere claſſe la trop grande puiſſance des Nobles. Milord V...... ſoutenoit au contraire que cette puiſſance, telle qu'elle exiſtoit à Veniſe, faiſoit la ſûreté de cette République, & je crus pouvoir adopter ſon opinion. En effet, ſi le Peuple avoit ſur le Gouvernement Vénitien la même influence qu'il eut ſur celui d'Athenes & de Rome, il en réſulteroit bientôt les mêmes abus; & ces abus entraîneroient à coup ſûr, la ruine d'une République entourée de

voiſins puiſſans, & qui ne ſe ſou- tient guères aujourd'hui que par une conduite prudente & raiſonnée. Milord V..... obſerva même dès-lors que l'Angleterre, quoique beaucoup plus puiſſante que Veniſe, ſeroit expoſée aux mêmes riſques, s'il arrivoit que le Peuple augmentât aſſez ſon crédit pour engager le Miniſtere dans quelques fauſſes démarches. Milord V..... eſt encore exiſtant. J'ignore ſi les dépenſes & le réſultat de la derniere guerre, entrepriſe moins par le Miniſtere que par le Peuple Anglois, ont détruit ou fortifié en lui cet axiome.

Revenons à M. N...... J'ai déja dit qu'il ne voyageoit que pour obſerver, & dès-lors notre objet étoit le même. Nous avions eu à Paris quelques diſcuſſions ſur

la Musique Françoise & Italienne. M. N...... étoit grand partisan de cette derniere : j'osois de mon côté lui opposer la nôtre ; ce que je n'eusse, peut-être pas fait, si dès-lors nous n'eussions joui d'une partie des chefs-d'œuvres de l'illustre *Rameau*. Notre Auteur même les avoit admirés en France : mais, comme son dévouement à la musique Italienne étoit un préjugé national, il ne pouvoit y renoncer que difficilement. J'avois déja beaucoup entendu de cette musique à Londres : il m'assura que je la gouterois infiniment mieux à Venise, & enfin je me laissai conduire à l'Opéra. Il faut avouer que l'execution musicale me parut y être portée à une grande perfection. Les parties accessoires n'y étoient pas non plus négligées. Je demandai toutefois

à M. N...... si ce Spectacle sembloit à ses yeux aussi complet que nos Opéra, où tous les genres de Spectacles se trouvent en quelque maniere fondus en un seul? Il m'avoua que ce concours étoit, sans doute, moins entier dans les Opéra Italiens que dans les nôtres; mais qu'étant par lui-même un peu bizarre, ces omissions ne pouvoient être regardées comme un défaut. A quoi je répliquai que l'Opéra Italien, malgré toutes ses omissions, ne formeroit jamais lui-même un spectacle raisonnable.

Ce n'est point la relation exacte d'un voyage que je prétends placer ici, mais seulement quelques traits rélatifs à l'Auteur des Lettres qui suivent. Je ne m'arrêterai donc ni à décrire le local de Venise, ni à peindre les mœurs

de ses habitans. Je vais même transporter subitement la scène à Rome, où toutefois, nous n'arrivâmes qu'après le tems du Carnaval.

Je ne rappellerai point ici les refléxions que fit naître en nous la vue de Rome moderne. Elle en offroit une ample matiere a des Voyageurs, dont le but étoit d'observer & de comparer. Nos deux Anglois donnoient un libre cours à leurs idées : ils osoient même [pour me servir d'une expression de *la Bruyere*] *penser tout haut*. Je leur fis observer que cette liberté Anglicane avoit ses inconvéniens dans un pays d'Inquisition. Il faut cependant avouer que ce Tribunal est moins sévere à Rome, que dans quelques autres Etats de l'Europe, où il se trouve établi. Une circonstance particuliere contribuoit en-

core à cette modération. *Benoît XIV.* occupoit alors la Chaire Pontificale. Ce grand Pape, dont les lumiéres & la conduite étoient respectées, même des Protestans; avoit entr'autres vertus, le Génie conciliateur; vertu qui manquoit à *Leon X.* & qui auroit pû prévenir la ruine du Catholicisme, dans presque la moitié de l'Europe.

Milord V.... & M. N..... désiroient également d'approcher du Souverain Pontife. Il n'étoit rien moins qu'innaccessible. D'ailleurs, il étoit facile au Milord d'applanir, à cet égard, toute difficulté. Il avoit des Lettres de recommandation pour l'Ambassadeur de la Cour de Vienne à celle de Rome. Il en fit usage, & cette Excellence obtint facilement la permission de le présenter. Nous

eumes, qui plus est, la liberté de l'accompagner M. N.... & moi. Sa Sainteté ne trouvoit pas plus étrange, qu'un homme de ma profession voyageât avec des Protestans, que je ne le trouvai moi-même qu'elle les admit à son audience. Il est presque inutile d'avertir que cette Audience n'eut lieu que dans le particulier. Milord V.... adressa au Pape un compliment très-ingénieux, très-flateur, &, en même-tems, très-mérité. Il parloit Italien, Langue qu'il possédoit supérieurement. Le Souverain Pontife lui répondit de la maniére la plus affable & la plus satisfaisante. Il le loua sur son goût pour les Voyages, où plutôt sur le dessein qui le portoit à voyager, lui parla de l'Angleterre en Pontife qui ne se bornoit pas à connoître les Etats

où sa puissance étoit reconnue ; & finit par lui demander si Rome, telle qu'il l'a voyoit, répondoit à l'idée qu'il s'en étoit faite avant de quitter Londres ? Milord V.... lui répondit, que les différens Chefs-d'œuvre dont Rome étoit décorée, avoient bien de quoi satisfaire l'amateur le plus difficile ; mais que pour lui ce n'étoit point-là ce qu il y admiroit le plus. Il ajouta que tous ses Compatriotes seroient, à coup sûr ; de son sentiment.

Un signe d'approbation que fit M. N.... attira sur lui les regards du Pape. Milord V.... le fit encore mieux connoître à sa Sainteté, qui alors se mit à l'entretenir de Littérature. M. N.... possédoit supérieurement cette Partie, & presque aussi-bien la Littérature Italienne, que l'Angloise.

il connoiſſoit même à fond les Ouvrages de *Benoît XIV*. Le Pontife en témoigna une ſurpriſe mêlée de ſatisfaction. L'amour d'un Auteur pour ſes Ouvrages ; le ſuit juſques ſur le Trône, & ſous la Thiare. D'ailleurs, ſi cet amour eſt une foibleſſe, il eſt du moins ſûr qu'elle peut s'allier aux plus hautes vertus.

Je devins moi-même enſuite l'objet de l'attention du St. Pere ; l'obligeant Milord m'annonça, comme un homme de Lettres diſtingué dans ma Patrie. J'avoue ; cependant que peu de mes Ouvrages étoient connus de ſa Sainteté, & j'en eus de la joie. Quant au reſte, je dus lui paroître aſſez verſé dans la Littérature moderne, ſoit Françoiſe, ſoit Etrangere. Le Pape, lui-même, poſſédoit aſſez bien la nôtre. Il me

parla beaucoup de nos principaux Orateurs & Moraliſtes. Il rendoit à *Boſſuet*, toute la juſtice qu'on doit à ſon génie ; eſtimoit *Bourdaloue*, & aimoit *Maſſillon.* Il me parut entendre *Mallebranche*, autant que la choſe eſt poſſible ; me parla fort peu des Ecrivains de la Société, &, ſans toucher au fond des choſes, donna de grands éloges au génie d'*Arnaud*, de *Nicole*, & de *Paſchal.*

Nos deux Anglois étoient hors d'eux-mêmes de voir tant de lumiére, de modération & d'équité dans un Pontife, que leurs Théologiens diſent être l'*Ante-Chriſt.* Ma ſurpriſe n'étoit guères moindre que la leur, quoique nos préjugés ne fuſſent pas les mêmes. Enfin, nous nous retirames comblés d'égards & de

bontés par *Benoît XIV*. & remplis de vénération pour ſon mérite perſonnel.

Avouez, dis-je, à mes Compagnons de Voyage, qu'un tel Pontife eſt digne de régir le monde Chrétien, & même les Egliſes qui ſe ſont ſouſtraites à la hiérarchie Romaine? Ils en convinrent, & ſe propoſérent l'un & l'autre de lui rendre hautement juſtice lorſqu'ils ſeroient de retour dans leur Patrie. J'ai ſçu depuis que l'un & l'autre avoient tenu parole.

Le reſte de notre ſéjour à Rome fut employé à viſiter les Monumens dont cette Ville eſt remplie. Rome n'eſt plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois. Cependant on y apperçoit encore une empreinte de grandéur qui étonne & qui, j'oſe le

dire, imprime une sorte de respect. Ce n'est plus la Rome des *Césars*, mais on se rappelle qu'ils y sont nés ; on n'oublie point qu'elle a produit des *Emiles*, & des *Scipions*. C'est ici, disions-nous, qu'étoit placé ce Capitole où l'on jugeoit les Rois & les Peuples. Là, fut la demeure de cet Orateur qui sauva sa Patrie, & dont l'éloquence a pour nous tant de charmes, quoique les objets qu'il traite nous soient étrangers & indifférens. En un mot, chaque pas que l'on fait dans cette Ville, offre un sujet de refléxion ; & toutes ces refléxions élèvent l'ame.

D'ailleurs, la nouvelle Rome est digne par elle-même de toute l'attention des Etrangers. Les Arts l'ont enrichie de tant de chefs-d'œuvres, ceux de l'anti-

quité

quité y subsistent encore en si grand nombre, qu'elle conserve toujours à cet égard, le titre de Reine des Cités ; titre qu'elle a perdu quant à la puissance. Nous y admirâmes ces Monumens précieux qui attestent à quel dégré de supériorité les Grecs avoient porté la Sculpture. Ils servirent à nous faire regretter encore davantage ce que les Barbares en ont détruit. A l'égard des productions modernes des arts, c'est-à-dire, depuis leur renaissance, elles sont extrêmement nombreuses à Rome. Les chefs-d'œuvre des *Michel-ange*, des *Raphael*, des *Titien*, des *Correge*, & de tant d'autres grands Artistes y brillent de toutes parts ; soit dans les Eglises, soit dans les Galeries, soit dans les Cabinets particuliers. Nous employâmes un tems consi-

dérable à cet examen, & nous ne pouvons pas, toutefois, nous flatter d'avoir vû tout ce qui en étoit digne.

L'Eglise de S. Pierre fit perdre à nos deux Anglois une grande partie de l'estime qu'ils faisoient de S. Paul de Londres. Malgré certaines irrégularités, la Cathédrale de Rome est dans ce genre le plus beau monument de l'Univers; j'en excepte peut-être, la sainte Sophie de Constantinople.

De Rome nous nous rendîmes à Florence, Ville très-agréable pour le local & la maniére dont elle est construite. On présume bien qu'une Ville où les Arts reprirent autrefois une nouvelle origine, est amplement pourvue de leurs productions. Rien de plus digne de la curiosité des Voyageurs, que la Gallerie du Palais

Ducal. Nous n'en perdîmes rien. Mais, comme l'Anglois ramène tout au raiſonnement, M. N.... remonta à l'origine de toutes ces choſes. A quoi peut-on l'attribuer cette origine ? A l'élévation des *Médicis* qui, de ſimples particuliers, devenus Souverains de leur Patrie, ſe virent ainſi en état d'accueillir les arts chaſſés de la Gréce. Que cette Maiſon ſoit reſtée alors dans ſon état obſcur, les ténébres de l'ignorance couvriroient aujourd'hui toute la terre. C'eſt ainſi que les effets les plus multipliés dérivent preſque toujours d'une ſeule cauſe.

J'élevai alors une queſtion que M. N.... a depuis diſcutée dans une des Lettres de ce Recueil ; je demandois ſi les Sciences, les Lettres, & les Arts pouvoient réellement naître & ſe perfection-

ner dans une République. Milord V..... & M. M.... se déclarérent pour l'affirmative. Je ne fus point de leur sentiment. Ils me citérent, pour me convaincre, l'exemple d'Athénes, qu'on peut regarder comme la mere des beaux Arts; mais cet exemple prouvoit en ma faveur. Athenes, leur dis-je, ne produisit de grands Poëtes, & d'excellens Artistes, que lorsqu'il se trouva un homme assez puissant pour agir en Souverain & les encourager. Le Siécle de *Periclès* fut celui de *Sophocle*, d'*Euripide* & d'*Aristophane*. Celui d'*Aléxandre* vit éclore *Apelle*, *Phidias* & leurs Emules; celui d'*Auguste*, *Virgile* & *Horace*; celui de *Leon X.* le *Tasse*, *Michel-Ange* & *Raphael*; celui de *Louis XIV*, *Corneille*, *Racine*, *Moliere*, *Quinaut*, *Lafontaine*, *Boileau*, &c.

A l'égard des Orateurs, j'avoue, ajoutai-je, que c'eſt toute autre choſe. Ils peuvent ſe former au ſein d'une République. L'Eloquence y conduiſant aux grandes places, & à l'avantage de gouverner l'eſprit du Peuple, elle n'a pas beſoin d'un plus puiſſant véhicule. Ce fut ainſi que ſe formérent *Périclès*, *Démoſthéne*, *Céſar* & *Ciceron*. Pour ce qui eſt des Arts qui ne donnent point accès auprès de la multitude, qui ne peuvent ſubjuguer que le petit nombre des Connoiſſeurs, ils ont beſoin qu'une main abſolue leur préſente les honneurs & les récompenſes qu'ils attendroient en vain du corps de la Nation. Tout travail à ſon objet; & ſi cet objet n'eſt aſſuré, les efforts ſont toujours médiocres, toujours infructueux.

Il me parut que ce Discours avoit fait impression sur Milord V.....; à l'égard de M. N.... il n'étoit pas entiérement persuadé. Cependant il n'y opposa que fort peu de raisons, & qui n'étoient rien moins que décisives. Il a repris cette matiére plus au long dans la Lettre où il examine si la liberté nuit ou sert au progrès des arts & du goût. Mais revenons à notre séjour en Toscane.

La Guerre qui désoloit toute l'Allemagne étant prête à s'étendre jusqu'en Italie, l'Angleterre se disposant même à y prendre part, Milord V..... sentit qu'il étoit tems de retourner à Londres. Le Port le plus voisin étoit celui de Livourne. Cependant nous prîmes le parti d'aller jusqu'à Gênes. Cette Ville qui a été surnommée la superbe, doit uniquement cet-

te diſtinction à la richeſſe de ſes Palais de marbre, qui eſt la pierre du pays. Il fut un tems où Gênes pouvoit-être ſurnommé la puiſſante. Ses poſſeſſions étoient très-étendues, ſes armées redoutées, ſon commerce floriſſant. De tous ces avantages il ne lui reſte guères que la liberté, qu'elle ne pouvoit, peut-être, conſerver qu'en perdant une partie de ſa puiſſance. Rome fut bientôt aſſervie lorſque le cercle de ſes poſſeſſions s'éloigna trop du centre. Les Gouverneurs qu'elle envoyoit dans les Pays conquis ne tarderent pas à s'en regarder comme les Souverains; d'autant plus dangereux qu'aux forces naturelles de ces Provinces il joignoient celles que Rome étoit obligée de leur confier & qui aiderent pluſieurs d'entr'eux à l'aſſujettir elle-même. Un

Etat Monarchique [on suppose une bonne administration] est infiniment plus propre à étendre & à conserver ses Conquêtes, que la République la mieux organisée. Au surplus, Gênes dont la puissance est aujourd'hui fort resserrée, n'a rien à craindre de ses propres Citoyens, & la politique des Princes ses voisins la garantit de toute invasion étrangére. Peut-être même seroit-il à souhaiter pour elle, que le petit Royaume de Corse fût distrait de son domaine. Les fréquentes révoltes de cette Isle fatiguent, à tous égards, cette République plutôt Marchande que Guerriere. On parloit alors du fameux *Théodore*, ce fantôme de Souverain, dont l'origine est encore un problême & la conduite une énigme. Je puis, nous dit M. N...., vous citer un-

trait entiérement relatif à cet homme singulier si pourtant il est vrai que le personnage qui s'offrit à moi, sous son nom, fût bien lui-même. Le crédit que j'ai toujours conservé auprès du Ministre Anglois a souvent conduit auprès de moi des Supplians de plus d'une espece. Un inconnu d'assez bonne mine me rendit un jour une visite inattendue, & me parla mystérieusement d'un autre inconnu qui avoit, disoit-il, à me communiquer des affaires de la plus grande importance. Je ne répondis d'abord que par des questions, auxquelles celui à qui je les faisois ne répondit qu'en biaisant. Il m'en dit cependant assez pour me faire juger qu'il s'agissoit d'appuyer certaines demandes auprès du Ministre. Je parus disposé à faire ce qu'il desiroit, & alors

mon inconnu s'expliqua plus nettement. Il m'apprit, dis-je, que l'infortuné *Théodore* étoit à Londres, & que, résolu de tenter une nouvelle entreprise sur la Corse, il cherchoit à s'appuyer du secours de l'Angleterre. Je ne prévis pas dès-lors que sa demande pût lui être accordée, mais j'éprouvai une envie extrême de voir cet homme qui avoit fait l'entretien de toute l'Europe. En conséquence je me disposai à accompagner son Agent. Ce dernier ajouta que j'étois le maître ou de le suivre, ou d'attendre *Théodore* chez moi. Nous voyageons, poursuivit-il, *incognito*, & presque avec aussi peu d'appareil qu'*Hercule* & *Philoctète*. Ce ton libre & franc me donna envie de mieux connoître celui qui me parloit ainsi. J'appris qu'il étoit né François; que servant en qualité d'Officier

dans les troupes de cette Nation qui étoient passées en Corse, une discussion qu'il eut avec ses Supérieurs l'obligea de se jetter dans le parti ennemi ; qu'il jouit bientôt de toute la confiance de *Théodore* & de ses Chefs ; qu'ayant fait de leur mieux pour se bien défendre, il avoit cependant fallu céder à la force ; qu'enfin tout le parti étant dissipé, lui seul s'étoit attaché à la fortune du Roi fugitif, & continueroit à le servir si les Anglois vouloient le mettre à portée de le faire. Je lui demandai si ce Prince quel qu'il fût, avoit les talens propres à former une telle entreprise. Il aura, du-moins, me répondit-il, celui de se laisser bien conduire : en faut-il davantage ? Nous continuâmes encore quelques instans cet entretien, & le François le soutint

toujours sur le même ton. Après quoi nous sortîmes pour nous rendre à une hôtellerie où le prétendu Roi des Corses étoit logé.

La peinture que son Envoyé m'avoit fait de sa position étoit des plus fidèles. Jamais *incognito* ne fut mieux caractérisé. Toute la suite de ce Prétendant consistoit dans l'Officier François & deux Domestiques. Je m'arrêtai cependant peu à ces accessoires, & je m'occupai sur-tout du principal personnage. Il avoit plutôt la mine basse que distinguée, plutôt la physionomie d'un Béat que celle d'un Guerrier. Il me reçut avec distinction & sans attendre aucun cérémonial. Vous voyez, me dit-il, un vrai modele d'infortune ; mais le Ciel ne veut sans doute que m'éprouver ; j'espere qu'il daignera couronner ma constance. Il entra ensuite, dans de

plus longs détails, & finit par me dire que son but étoit de faire demander une audience particuliere au Ministre Anglois, pour lui exposer sa situation, & tâcher d'en obtenir des secours qui le missent à portée de faire valoir de nouveau ses droits sur la Corse.

Je ne lui dissimulai pas, poursuivit M. N...... que cette demande pourroit souffrir de grandes difficultés. En même tems, je promis de ne rien épargner pour lui obtenir l'audience qu'il desiroit. Je lui tins parole, & dès le jour suivant il eut une entrevue avec le Ministre. Pour donner plus de poids à ses discours, il essaya de se faire connoître sans équivoque : ce qui ne lui étoit pas facile, vu les circonstances où il se trouvoit. Cependant il entra dans certains détails, qui

joints à une Lettre que le Gouverneur de Minorque lui avoit adressée, lorsqu'il étoit encore dans l'isle de Corse, sembloit en attester qu'il étoit le véritable *Théodore*. Le Ministre ne parut même plus en douter. Ce qui n'empêchoit pas que les raisons qui s'opposoient à sa demande ne fussent toujours les mêmes; raisons qui, à tout prendre, pouvoient être combattues. Elles le furent vivement par l'Officier François, qui avoit eu la permission de se trouver à cette audience. Je vis même l'instant où le Ministre alloit être ébranlé: mais il revint à son caractere timide & circonspect. Tout ce que les deux Supplians purent obtenir fut une somme d'argent assez modique, avec promesse de leur en envoyer d'autres aussi-tôt que les Corses mécontens au-

roient repris les armes. Ce fut ainsi que se termina cette négociation qui pouvoit avoir des suites assez importantes, & qui n'en eut aucunes. Les Corses n'ont point remué, & l'on n'a point oui parler depuis de ces deux personnages.

Nous conclûmes de ce récit, qu'il étoit possible que l'un de ces deux Aventuriers fût le vrai *Théodore*; sa misérable situation étant beaucoup mieux connue que son origine. Au reste, l'exemple de Gênes vint à l'appui de l'opinion que j'avois soutenue à Florence. Le Commerce est beaucoup plus en vigueur chez les Génois que les Arts & les Lettres. Je joignis à ces exemples celui de la République de Hollande. Beaucoup d'Hommes célebres dans les Lettres, s'y sont réfugiés,

mais peu se sont formés & élevés dans son sein.

Ce fut pour la Hollande même que nous nous embarquâmes. Un vaisseau qui partoit pour Amsterdam nous détermina à profiter de cette occasion : mais une tempête que nous essuyâmes, presque au sortir du Détroit, nous mit dans le plus extrême danger. Le mauvais état de notre vaisseau nous contraignit même de relâcher à Cadix. On sait que le Port de cette ville d'Espagne est extrêmement fréquenté. L'affluence des Etrangers y surpasse, pour ainsi dire, celle des Naturels du pays. Nous fûmes tentés d'aller visiter quelque autre ville d'Espagne, telle, par exemple, que Séville, qui est peu éloignée de Cadix: mais cette idée nous passa promptement. Nous étions instruits d'avance que l'intérieur du

pays offre peu d'agrément aux Etrangers. Les Efpagnols, Nation d'ailleurs très-eftimable, vivent ifolés, vifitent rarement leurs voifins, & paroiffent ambitionner encore moins de les attirer chez-eux. On préfume bien que nos Politiques Anglois n'échapperent pas une occafion fi naturelle d'argumenter. Ils attribuoient à trois caufes le déclin de cette Monarchie. 1°. L'expulfion des Maures. 2°. Le défaut d'induftrie,& la pareffe naturelle des Efpagnols. 3°. L'Inquifition, & l'excès du pouvoir Monacal. Peut être nos Anglois avoient-ils raifon pour-lors : mais depuis quelques années les Rois d'Efpagne ont pris les mefures les plus propres à détruire ou mitiger l'effet des deux dernieres caufes, & par conféquent réparer, autant qu'il eft poffible, celui de la premiere.

Nous nous rembarquâmes pour la Hollande, & notre voyage ne fut traversé par aucun nouvel accident. Ce fut-là le terme de nos courses en societé. Milord V..... & M. N.... ne tarderent point à s'embarquer pour Londres; &, après avoir fait quelque séjour à Amsterdam & à la Haye, je partis moi-même pour Paris.

Depuis ce tems M. N...... n'a point cessé d'entretenir avec moi un commerce de Littérature & d'amitié. Parmi tous les Ouvrages sortis de sa plume, & dont il m'a fait part, ces Lettres m'ont particuliérement frappé. On y retrouve le Génie Anglois naturellement porté à la discussion & à creuser les matières qu'il traite. Nous ne nous sommes pas toujours trouvés d'accord sur le fonds des choses. J'en excepte les trois Lettres où l'Auteur démontre l'utilité

& la nécessité d'étudier l'Histoire. Quant à celles où il examine si le ministere du Cardinal de *Richelieu* & le regne de *Louis XIV.* ont autant influé qu'on le croit sur les progrès des Lettres & des Arts en France, c'est en vain que notre Auteur semble être pour la négative ; peu de François voudront adopter cette opinion. Il est certain que le germe des Talens existoit avant *Richelieu* & *Louis XIV*. Il existe dans tous les tems ; mais c'est la protection qui le fait éclorre.

Je suis encore plus éloigné d'adopter une autre opinion que l'Auteur avance dans quelques-unes de ces Lettres. Il y paroît très - persuadé que si nous l'emportons sur les Anglois pour le Goût, nous leur sommes inférieurs quant au Génie. *Bossuet* , *Corneille*, *Moliere*, *la Fontaine*, *Cré-*

billon, *Voltaire*, *Montesquieux*, détruisent mieux cette prétention que ne pourroient faire les plus amples raisonnemens. Une réponse de cette nature laisse peu de ressources à une réplique.

Il n'en est pas moins vrai que les principes renfermés dans ces Lettres sont en général solides, profonds, lumineux, supérieurement développés, & dignes de toute l'attention des Lecteurs. J'avoue que l'Auteur semble avoir particuliérement écrit pour les Anglois, & même pour les Anglois qualifiés : mais son Ouvrage renferme des traits, des maximes, des détails, dont tout homme studieux peut faire son profit, de quelque rang, & de quelque Nation qu'il puisse être.

Fin de l'Introduction.



LETTRE DE MENTOR, A UN JEUNE SEIGNEUR.



LETTRE PREMIERE.

Sur l'Etude en général.

VOTRE naiſſance, Monſieur; votre rang, votre fortune, & toutes les diſtinctions que l'avenir vous promet, feront déſirer votre compagnie à quantité de perſonnes, leur feront briguer l'honneur de paroître avec vous dans les lieux publics, & d'être de vos parties;

à toutes les fêtes & les occasions de plaisir & d'amusement. Je me sens pressé d'une autre ambition : permettez, Monsieur, que je fasse usage de cette correspondance, dans laquelle vous souhaitez que j'entre avec vous, pour devenir le compagnon de vos heures privées, & de vos plus sérieux momens.

Je ne doute pas que vous n'en ayiez beaucoup de cette nature : quoique vous touchiez à cette saison de la vie, dont il n'y a que le Pédantisme, où l'humeur chagrine, qui veuille exclure la gaïeté & le plaisir ; vous n'ignorez pas que de l'emploi même de ce tems, vont dépendre, pour l'avenir, votre caractére, & la figure que vous ferez dans le monde. Un laboureur qui demeureroit oisif, lorsqu'il faut semer, auroit aussi bonne grace d'attendre une



abondante moiſſon, que celui, qui paſſe le printems de ſa vie dans une folle diſſipation, où dans les déréglemens du vice, d'eſpérer de l'honneur & de la réputation, ou de prétendre au caractère d'homme ſage & de grand homme.

Regardez autour de vous, Monſieur, obſervez bien ceux qui ſe ſont fait une haute réputation de ſageſſe & d'habileté, & demandez comment ils ont employé leur jeuneſſe : feuilletez les annales de l'Hiſtoire ; remarquez les noms qui ſe ſont tranſmis à la poſterité, avec le ſceau de l'honneur & des applaudiſſemens publics : liſez la liſte des Patriotes, & des Héros ; étudiez attentivement leurs vies ; & vous trouverez que leur conduite, dans le cours de leur jeuneſſe, lorſqu'ils ſe diſpoſoient à paroître ſur le théâtre du monde, a

jetté les fondemens du rôle qu'ils y ont fait ; c'eſt-à-dire, de toute la gloire qu'ils ont acquiſe, lorſqu'ils ſont venus à remplir leurs différentes fonctions dans la vie.

C'eſt, Monſieur, le devoir de tous les jeunes gens, de cultiver leur eſprit, & de ſe rendre propres au monde; mais cette obligation tombe ſpécialement ſur les jeunes gens d'une naiſſance diſtinguée, parce qu'on attend beaucoup de leur caractère, & qu'ils ont quantité de ſecours & d'avantages, dont les rangs inférieurs ſont privés. La néceſſité force les autres, de ſe former par un travail aſſidu, aux différentes profeſſions dans leſquelles ils ſe propoſent de faire leur fortune ; & toutes les forces de leur eſprit ſe rapportant à cette occupation, il ne leur reſte qu'une partie de leur tems, &

quelquefois très-petite, à ménager pour l'étude de ce qui peut les conduire à la connoissance des hommes & des usages du monde; & les faire atteindre aux graces d'une politesse aisée. Mais ceux que la fortune a placés dans une situation telle que la vôtre, ont tout le tems qu'ils peuvent désirer pour acquérir toutes sortes de perfections.

D'un autre côté, Monsieur, les voies du savoir, ausquelles votre naissance vous appelle, n'ont rien; ni de rude, ni d'insipide, où de désagréable; au contraire, elles sont douces, gaies, amusantes. Lire les Ouvrages de ces immortels Auteurs, qui ont exprimé les plus nobles sentimens, dans le plus élégant langage; étudier l'Histoire du genre humain; & s'instruire de ce qui s'est passé dans toutes les régions & tous les âges du

monde ; obſerver graduellement l'origine, les progrès & le déclin des arts & des ſciences ; réfléchir ſur les cauſes de cette viciſſitude ; approfondir la conſtitution de chaque païs, en conſidérer les altérations & leur ſource ; quelle plus riante perſpective ? Le Juriſconſulte eſt aſſujetti, pendant une longue ſuite d'années à la peſante lecture des Ordonnances & des Codes ; le Médecin à fixer dans ſa mémoire les noms & les proprietés des remédes, à ſuivre le méchaniſme des différentes parties du corps humain, &c. Dans chaque profeſſion, combien d'épineuſes & d'inſipides recherches, avant que de pouvoir parvenir à quelque diſtinction. Mais pour arriver au point de lumiére, qui rend l'homme de naiſſance, utile dans le monde, heureux en lui-même, capa-

ble de servir ses amis & de faire leurs délices, d'être à la fois le soutien & l'ornement de sa nation ; ces pénibles soins sont peu nécessaires : le tems qu'il donne à se perfectionner l'esprit & le caractère, manque rarement de lui procurer plus de plaisir, dans la solitude & le travail même, que l'homme oisif n'en peut espérer de ses folles parties de dissipation.

J'allois ajouter, Monsieur, que si le chemin, qui peut conduire un jeune homme de votre ordre à l'honneur, est si doux & si facile, rien n'est plus inexcusable que la folie de ceux qui l'abandonnent volontairement, pour se jetter dans les ténébreuses voies de l'ignorance, qui conduisent à l'opprobre. Mais je ne puis réfléchir sur vos excellentes dispositions, sans appréhender d'être allé déja trop loin ; & peut-être ai-je besoin d'apologie

pour ce que je viens d'écrire. Si vous jugez néanmoins que mes Lettres puiſſent quelquefois vous plaire; où, ce qui ſeroit encore plus flatteur pour moi, vous être de quelque utilité, je me croirois très-heureux; & je ſaiſirai chaque occaſion de vous communiquer mes idées, lorſqu'elles me paroîtront propres à vous inſtruire, où vous amuſer.



LETTRE II.

Sur l'étude de l'Hiſtoire.

ON s'attend à quelque connoiſſance de l'Hiſtoire, dans un homme qui prétend s'établir un caractère ſupérieur au vulgaire. Ceux que leur naiſſance a bornés aux viles & laborieuſes profeſſions de la vie, & qui ne trouvent dans leur condition naturelle, aucune facilité pour s'inſtruire, ſont aſſurément diſpenſés d'étendre leurs connoiſſances, au-delà de cette étroite ſphere : mais ceux qui plus favoriſés de la fortune, ne ſont pas appeſantis par le travail corporel, & ne manquent ni de loiſir, ni de force, pour ouvrir le grand livre du ſavoir, méritent peu le nom d'hommes, ſi bornant toute leur attention aux petits incidens qui

naissent autour d'eux, leur curiosité ne les excite jamais à s'informer de ce qui s'est fait dans les tems & les païs différens du leur. L'Age de l'homme est si court dans sa plus longue durée, il s'en passe une si grande partie dans les vains amusemens de l'enfance ; une si grande partie est absorbée par les violentes passions de la jeunesse ; une si grande emportée par le sommeil & les autres nécessités de la vie ; c'est-à-dire, absolument perdue, que le reste, quand on en supposeroit tous les instans donnés à l'étude, ne peut composer qu'un point fort mince. Les lumiéres qui ne viennent que de l'expérience personnelle, sont par conséquent très-foibles & très-bornées ; & delà suit manifestement l'utilité de l'Histoire, qui nous faisant remonter par une chaîne d'événemens

à cet Ere, où la vérité ſe perd dans la Fable, allonge en quelque ſorte le cours de la vie humaine; & nous fait jouir des obſervations tirées de l'expérience, pendant une nombreuſes ſuites de ſiécles. (a) Mon deſſein n'eſt pas d'inſinuer que la plus vraie ſageſſe ne ſoit pas le fruit de l'expérience; mais je veux dire que la meilleure méthode pour rendre nos réfléxions juſtes & pour nous faire tirer d'utiles concluſions de ce qui nous arrive à nous-mêmes, où de ce qui tombe ſous nos propres obſervations, eſt d'apprendre ce qui eſt arrivée à d'autres, & la conduite qu'ils ont tenue dans les circonſtances où nous ſommes.

(a) Nec enim ſuam tantùm ætatem benè tuentur; omne ævum ſuo adjiciunt. Quidquid annorum ante illos actum eſt, illis acquiſitum eſt nullo nobis ſæculo interdictum eſt; in omnia admittimur; & ſi magnitudine animi egredi humanæ imbecillo datis anguſtias libet, multum per quod ſpatiemur temporis eſt. *Senec.*

Nous devons, Monſieur, ſur-tout à notre entrée dans le monde, nous trouver ſouvent dans des ſituations toutes nouvelles pour nous, ou tout à fait différentes de ce que nous avons éprouvé. Ceux qui ont le malheur d'ignorer comment les autres ſe ſont conduits dans les mêmes circonſtances, doivent-être partagés d'un jugement, & d'une pénétration fort extraordinaires, pour ne pas tomber dans plus d'une erreur; & ſouvent d'une nature, qui peut avoir de fatales influences ſur leur future conduite.

D'un nombre infini d'exemples, par leſquels on peut prouver que l'Hiſtoire eſt capable de ſuppléer au défaut d'expérience, je ne m'arrête qu'au célébre trait de Lucullus, qui, n'ayant aucune connoiſſance de l'art militaire, lorſqu'il avoit quitté

Rome, parvint dans le cours de son voyage, soit par ses lectures, soit par les questions qu'il faisoit aux Guerriers expérimentés, (*a*) à s'instruire avec tant de succès, qu'en arrivant en Asie, ses exploits firent confesser à Mithridate, qu'il le reconnoissoit pour le plus grand Général, dont il eut lû le nom dans l'Histoire (*b*). Cet exemple est trivial, je l'avoue ; mais il est pris d'un Auteur, qui ne peut-être cité trop souvent ; & je suis très-sûr que vous relirez, avec beaucoup de plaisir, le passage entier, au second Livre des Questions Académiques de Ciceron. S'il falloit des exemples modernes, pour confirmer une vérité dont vous êtes déja convaincu, je

(*a*) Partim percunctando à peritis, partim in rebus gestis legendis.

(*b*) Hunc à se majorem ducem cognitum, quàm quemquàm eorum quos legisset.

vous ferois obſerver avec quelle admiration toute l'Europe a vû, dans la derniére guerre, la conduite d'un grand Roi, qui ne mérite pas moins la qualité de grand Général: on ſait qu'il s'eſt préparé aux illuſtres actions, par des études infatigables, ſpécialement par celle de l'Hiſtoire; & qu'il a fait voir, avec la dignité convenable à ſon auguſte nom, que s'il fait faire des actions qui tiendront à jamais un rang diſtingué dans les annales du monde, il n'excelle pas moins à repréſenter celles d'autrui d'un ſtile de maître.

Commencer ſon rôle dans la vie, ſans s'être informé comment ceux qui nous ont précedés, ont marché ſur le même Théâtre; ce ſeroit la même abſurdité que de voïager dans une Région étrangére ſans avoir la

moindre connoiſſance du langage & des maniéres de la Nation qu'on viſite; & ce ſeroit s'expoſer aux mêmes erreurs de conduite & de jugement. Combien les progrès doivent-ils être plus prompts, & les obſervations ſur chaque Païs plus certaines & plus faciles, pour celui qui en ſait le langage; la géographie, les uſages & l'hiſtoire, que pour ceux qui les ignorent. Si la différence doit être extrême, elle n'eſt pas moindre entre celui qui riſque de faire un perſonnage dans le monde, ſans ſavoir ce qui s'y eſt fait avant lui, & celui qui joint à la connoiſſance des ſciences & des arts, celle de l'Hiſtoire, c'eſt-à-dire, des plus remarquables actions des Hommes, du caractère particulier des Acteurs, des reſſorts qui les ont fait agir, & des conſéquences de ces actions,

ſoit pour les acteurs mêmes ; ou pour leur patrie, où pour l'Univers entier.

En établiſſant qu'on a droit de demander quelque connoiſſance de l'Hiſtoire, dans les rang ſupérieurs aux profeſſions méchaniques, je ne prétend pas quelle doive être égale dans chacun de ceux qui ſont audeſſus de cet ordre. Les uns peuvent lire ce qui s'eſt paſſé dans les anciens tems, ſans autre vue que de ſe délaſſer agréablement l'eſprit, après une pénible application aux objets particuliers de l'état qu'ils ont embraſſé ; d'autres peuvent n'y chercher qu'un honnête amuſement, ou l'avantage de ſe rendre plus aimables dans la ſocieté par leurs lumiéres, & plus propres au commerce des gens d'eſprit & de ſavoir ; mais vous ſerez convaincu, Monſieur, que l'Hiſtoire eſt propre-

ment l'étude d'un homme de qualité, si vous faites réfléxion qu'elle a principalement pour objet le récit des grandes actions, ou des actions des grands Hommes?

Les principaux objets de l'Histoire sont tous les événemens qui interessent particulierement la partie supérieure du genre humain ; & dans lesquels cette qualité l'oblige d'entrer, pour les faire naître où les prévenir : la formation & la chute des Roïaumes & des Etats ; l'établissement de la liberté & des Loix, où les progrès de l'esclavage ou les usurpations du despotisme ; l'accroissement des sciences & des arts, ou l'ascendant de l'ignorance & de la barbarie ; le soin d'arrêter les excès du luxe & du vice, ou de fortifier le goût de la tempérance & de la vertu : tel est ordinairement le fond des récits

historiques ; & toutes les perſonnes diſtinguées par leur naiſſance ou leur fortune, y ſont d'autant plus interreſſées, que leur conduite eſt néceſſairement d'une puiſſante influence, pour accélérer la gloire & le bonheur, ou pour arrêter la décadence & la miſére de leur Patrie. Un homme de diſtinction ne peut demeurer ſpectateur oiſif des affaires & des révolutions humaines ; il faut, de maniére ou d'autre, qu'il faſſe du mal ou du bien. Jamais il ne ſe peut mettre aſſez à l'écart pour ne prendre part à rien ; & s'il pouvoit parvenir à fermer abſolument les yeux ſur les affaires publiques, il feroit non-ſeulement le rôle d'un lâche, mais celui d'un criminel & d'un perfide ; parce que ſa ſituation l'oblige de contribuer à l'ordre de la ſocieté ; & que renoncer à ce grand intérêt,

te feroit abandonner le poste ; où la Providence l'a placé pour y veiller.

S'il est donc constant, Monsieur ; que les relations historiques regardent principalement cette espéce de faits, ausquels les personnes distinguées ont pris, dans tous les tems ; & doivent prendre plus d'intérêt, que le commun des hommes ; un jeune homme de qualité, lorsqu'il étudie l'Histoire, qu'il remonte à la source des grands événemens, pour en découvrir les ressorts & les causes, lorsqu'il observe les caractères des Legislateurs & des Héros, & qu'il compare leurs actions avec leurs principes. & leurs méthodes, s'est aussi proprement occupé du devoir de sa profession, qu'un Horlogeur, qui étudie le méchanisme d'une montre, & qui en observe les

efforts & les mouvemens; ou qu'un Anatomiſte, qui fait la diſſection d'un corps animal, & qui le ſuivant dans toutes ſes parties, cherche la maniére dont elles produiſent les effets pour leſquels elles ſont naturellement formées. La connoiſſance des différentes parties du corps humain, n'eſt pas plus l'objet de l'Anatomiſte, que la connoiſſance du corps politique eſt celui d'un homme de qualité; & ſi ce principe admet des reſtrictions & des bornes dans les Etats Monarchiques, il n'en peut admettre dans toutes les formes de Gouvernement où l'autorité n'eſt pas concentrée dans un ſeul chef; mais où chaque membre de la République a quelque influence, proportionnée au rang & qu'il y tient. Dans un tel état, & le notre, Monſieur, en eſt un, les jeunes gens de votre ordre, ſont faits

pour devenir Sénateurs, Conseillers, & Gardiens des Priviléges du corps, comme des dignités & des prérogatives du Souverain, Aussi leur devoir est-il spécialement d'étudier l'Histoire, qui peut leur apprendre seule, comment quelques-uns de leurs Souverains se sont efforcés de sapper les fondemens de la liberté; par quelles méthodes ils ont entrepris de réduire leurs sujets à l'esclavage, & quels moyens les sujets ont employés pour résister à d'injustes entreprises, pour assurer les droits de leur nation, & pour les fixer sur des fondemens durables.

De quelle autre source que l'Histoire pourriez-vous tirer le fond de lumiéres, qui doit vous rendre capable d'instruire & de persuader, dans l'assemblée de notre Sénat? c'est une maxime commune, *qu'on*

naît Poëte, *& qu'on devient Orateur* ; & réellement, quoique la parfaite éloquence demande un génie naturel, supérieur au commun des hommes, il n'est pas moins vrai, qu'avec un jugement droit, & les qualités ordinaires de l'esprit & de l'imagination, on peut devenir un Orateur supportable ; sur tout, si l'on s'est formé dans la jeunesse, au grand art de bien parler : & quelle meilleur voie, que de se remplir des grands événemens & des principaux caractères que l'Histoire nous présente ? Je ne connois pas de méthode plus sure & plus prompte, pour former un Orateur ; c'est tout à la fois, un vrai magasin d'expressions & de connoissances, toujours prêt pour l'usage, & propres à toutes sortes d'occasions. Le trait du Poëte *condo*, *& compono*, *quæ mox*

depromere possim ; semble convenir, dans le plus juste sens, au jeune homme de qualité, qui fait de l'Histoire sa plus chere étude ; outre la variété des expressions, que celle des sujets fait continuellement trouver dans un Historien ; on peut s'assurer qu'avec l'esprit plein d'idées, qui ne cherchent qu'à se mettre au jour, il sera moins difficile qu'on ne se l'imagine, de s'exprimer avec autant de proprieté que d'abondance. Horace, que je vous demande la permission de citer, plus d'une fois, ne dit-il pas du Poëte, *verba prævisam rem hanc invita sequentur* ? On peut faire assurément la même promesse à l'Orateur.

Mais l'Histoire ne fournit pas seulement les meilleurs matériaux aux discours publics ; elle offre aussi les plus nobles, & peut-être les plus

sûrs modéles. La rapidité de Demosthêne, & la facile abondance de Ciceron, ne l'emportent pas sur quelques-uns des discours qui se lisent dans Tite-Live, dans Saluste, & dans quelques autres Historiens. D'ailleurs ces belles Harangues ont l'avantage de se présenter dans des circonstances, où l'Historien a déja su nous intéresser aux événemens qui les ont fait prononcer; c'est-à-dire, lorsque notre imagination, échauffée par la lecture, en reçoit une impression plus profonde, le souvenir en est d'autant plus facile à conserver, & ne manque pas de se présenter dans l'occasion. Ainsi la narration historique nous instruisant des faits, & la harangue étant une sorte de commentaire sur l'événement & les circonstances, ce sont deux vraies sources de lumiére, qui s'en prêtent mutuellement,

mutuellement, & qui nous rendent capables de porter un jugement plus juste du sujet qui nous attache.

Ce n'est pas dans les anciens Historiens seulement, qu'il se trouve d'excellens discours ; l'Histoire moderne en présente aussi d'agréables & d'instructifs ; mais celle de notre Patrie, sur tout, dans les tems éloignés, comme dans le notre, en offre un grand nombre, dont la Gréce & Rome auroient pû se faire honneur. De tous les sujets, la liberté, Monsieur, est le plus capable d'élever l'esprit : elle a souvent échauffé le sein de nos Sénateurs : & ce qu'ils ont dit, pour sa défense n'a pas manqué d'allumer la même flâme dans celui des autres, jusqu'à leur inspirer les mesures les plus infaillibles pour l'honneur & l'avantage de leur Nation.

Ainſi, combien de motifs, Monſieur, doivent porter un homme bien né, à l'étude de l'Hiſtoire ! J'ai compté juſqu'à celui de l'amuſement, quoiqu'il ne ſoit pas du poids des autres ; mais en eſt-il de plus glorieux & de plus puiſſans, que le bien public, & l'applaudiſſement de la Patrie ?



LETTRE III.

Sur le même Sujet.

LEs Hommes ont tant de reſſemblance entr'eux dans tous les âges & dans toutes les contrées du monde, que l'Hiſtoire de chaque Nation vous offre, Monſieur, des occaſions fréquentes de comparer ce que les Etrangers nous apprenent d'eux-mêmes, & de leurs païs, avec ce qui s'eſt paſſé dans le votre, & de vous en former des principes pour le réglement de votre conduite : cependant, plus la ſituation, le climat & le gouvernement du païs, dont vous liſez l'Hiſtoire, approchent de ceux du votre ; plus le champ devient fertile en ſujets de comparaiſons, plus vos obſervations ſeront intéreſſantes, & plus elles auront par conſé-

quent d'agrément & d'utilité.

Avant que d'approfondir l'Hiſtoire d'une Nation particuliére, il convient de prendre une idée générale de celle du genre humain. Cette connoiſſance ouvre l'eſprit, écarte les préjugés, & fait reconnoître aux jeunes gens la fauſſeté des idées qu'ils ſont portés à ſe former, de la ſupériorité de leur tems, & de cette partie du monde, où la nature les a placés.

Quand on a vû dans l'Hiſtoire les puiſſantes expéditions des grands Empires, qui fleuriſſoient dans l'antiquité la plus éloignée, on eſt étonné de la grandeur & de la vertu des anciens, & preſque tenté de ne regarder qu'avec mépris la petiteſſe des tems modernes. Rien n'eſt plus capable d'aggrandir nos idées, que le ſpectacle de la magnificence de

l'ancien monde. Plus on approche du tems où les hommes furent placés ſur la terre, pour être ſes premiers Habitans, plus on eſt frappé des vives peintures de cette auguſte ſimplicité, qui fait le caractère des premiers âges du monde.

Le premier, le plus reſpéctable & le plus ſacré des Livres, nous donne les plus nobles repréſentations de la ſimplicité naturelle des premiers Peres de la race humaine; ce qui nous apprend, & toutes les autres Hiſtoires le confirment, que les Hommes & les Empires ont commencé dans l'Orient; là fleurirent ces Héros & ces Demi-Dieux, dont les anciens Écrivains racontent tant de merveilles, & dont on doit ſouhaiter de connoître les exploits, ne fut-ce que pour ſe mettre en état de lire les anciens Poëtes, avec goût,

& de discerner les restes ingénieux de l'ancien Art. On y prétendroit en vain, sans une juste connoissance de ces âges fabuleux; mais héroïques, c'est la source d'où les Peintres & les Statuaires ont tiré les plus beaux & le plus grand nombre des sujets qui ont exercé leurs talens, & qui ont servi comme de fondement à ces exquises Peintures & ces parfaites statues, qui font l'ornement du monde & l'admiration des connoisseurs. Un homme de naissance, à qui l'origine de toutes ces beautés seroit étrangére, feroit une figure peu glorieuse, & n'auroit pas droit de vanter beaucoup son éducation.

Ajoutez qu'il y a réellement quelque chose d'agréable & de relevé, dans les relations des tems fabuleux : les travaux d'Hercule, Thesée, Jason, la Justice de Minos & de Rhadamante,

& les diverſes fonctions d'un grand nombre d'autres, plaiſent à l'eſprit & dédommagent abondamment de quelques heures paſſées à s'en procurer une connoiſſance ſuffiſante ; car cette eſpéce d'application, qui en fait donner beaucoup à des recherches critiques ſur leurs généalogies, & ſur les parties conteſtées de leur hiſtoire, n'eſt peut-être qu'une vraie perte de tems, & convient bien moins aux jeunes gens de qualités, qu'aux Antiquaires & aux Grammairiens de profeſſion.

Les grands Empires de l'Orient, qui ſont ceux des Egyptiens, des Aſſyriens, des Babyloniens & des Perſes, s'attirent d'eux mêmes une curieuſe attention, amuſent & ſurprennent, par cette multitude de grand exploits qui firent la gloire de leurs Rois & de leurs Princes ; d'ouvrages

célébres exécutés par leurs ordres ; & de merveilleux monumens élevés sous leurs auspices, dont une partie subsiste encore, pour faire aujourd'hui notre étonnement, & servir de preuve, qu'il n'y avoit rien de grand que les Anciens ne fussent capables d'entreprendre & d'achever.

Mais quelque agrément, Monsieur, quelque utilité même, que l'Histoire des Empires d'Orient puisse vous offrir, & quoiqu'il ne vous soit pas permis de la négliger ; il ne vous l'est pas non plus d'y donner autant de soin qu'à celle des autres États, dont vous avez à tirer beaucoup plus d'instruction. En laissant derriere vous ces grandes Monarchies Orientales, pour suivre vers l'Occident, les Sciences & les Arts dans leur cours, vous arriverez naturellement en Gréce, région de peu d'étendue,

ſi vous la comparez avec ces vaſtes Empires ; mais où le ſavoir & tous les avantages de la vie civile firent des progrès incomparablement plus rapides, ſous l'heureuſe influence de la liberté.

L'Hiſtoire de la Gréce a des droits particuliers à votre plus ſérieuſe attention. C'eſt aux jeunes gens de votre naiſſance, qu'on peut adreſſer proprement ce conſeil de la Poëtique d'Horace ;

Vos, exemplaria Græca
Nocturna verſate manu, verſate diurna.

Les Grecs étoient un peuple libre ; & vous trouvez dans cette petite Nation des modéles de gouvernemens, qui panchent vers tous les genres connus, la Monarchie, l'Ariſtocratie, & la Démocratie. Vous obſerverez ce qui ſembloit propre à les conſerver dans toute leur pureté ;

ou capable de les renverſer, & d'attirer tôt ou tard la ruine du païs. Vous avez plus d'une occaſion de comparer leurs affaires, & leurs révolutions, avec ce qui s'eſt paſſé, ou ce qui peut ſe paſſer dans notre île ; car s'il n'y avoit aucun de ces gouvernemens qui fût tout à fait ſemblable au notre, il ſe trouve néanmoins tant de reſſemblances & de rapports mutuels entre tous les Etats où la liberté prévaut, que l'Hiſtoire d'un païs libre eſt toujours intéreſſante pour les habitans d'un autre, & ſur tout pour ceux qui ſont appellés par leur condition à prendre quelque part au gouvernement.

Il eſt vrai auſſi que l'eſprit de liberté, qui régnoit parmi les Grecs, leur inſpiroit, non-ſeulement plus de vivacité & d'élégance, mais plus de force de génie, qu'on n'en avoit

jamais vû dans aucune autre Nation. Leurs Hommes d'Etat & leurs Guerriers agiſſoient avec prudence & vigueur, leurs Philoſophes raiſonnoient ſubtilement, leurs Poëtes étoient échauffés par des inſpirations vraiment Poëtiques; leurs Artiſtes exécutoient avec le double mérite du génie, & de l'élégance, & leurs Hiſtoriens racontoient avec une parfaite nobleſſe les exploits ou les vertus de leurs Compatriotes.

Ainſi l'Hiſtoire de Gréce eſt une ſource diſtinguée d'agrément & d'inſtruction, non-ſeulement par la ſingularité des événemens qui la compoſent; mais auſſi par la maniére dont ils ſont racontés. En liſant les meilleurs Hiſtoriens Grecs, l'art de l'Ecrivain nous fait imaginer que nous connoiſſons les perſonnes dont il nous trace les caractères; & le

pouvoir de l'imagination nous faiſant franchir une longue ſuite de ſiécles, nous nous croïons membres de quelque Etat Grec, nous entrons ardemment dans toutes ſes affaires, le ſort d'une bataille nous inquiéte, & nous nous intéreſſons pour l'effet que les harangues des grands Orateurs auront ſur une aſſemblée du Peuple. Etre familiers avec l'Hiſtoire de ces Etats libres, obſerver la conduite de leurs affaires, & par quelles influences leurs aſſemblées populaires étoient gouvernées; c'eſt ſavoir, c'eſt même exercer l'adminiſtration en théorie, avant que de s'en mêler réellement; & cette ſeule réfléxion prouve aſſez que l'étude des Hiſtoires Grecques & Romaines, dont on peut dire qu'elles ſe tiennent par la main, doit faire la principale partie de l'éducation des jeu-

nes gens, qui ſe deſtinent au ſervice du Public.

Celle du Peuple Romain, ſoit que Rome ſoit conſidérée dans la foibleſſe de ſon origine, ou dans l'immenſe domination à laquelle on la voit parvenir ; ſoit qu'on ne jette les yeux que ſur la conſtitution intérieure de ſon gouvernement, ou ſur la puiſſance des États qu'elle ſoumet, & ſur la maniére dont elle parvint, non-ſeulement à les civiliſer; mais à les incorporer avec elle, pour former le plus vaſte des Empires, offre des événemens d'une grandeur, à laquelle il ne faut rien chercher de comparable dans les annales du genre humain. Nulle autre Hiſtoire n'eſt plus fertile en merveilles, & ne préſente de plus grands exemples de valeur, d'amour pour la Patrie, d'intégrité de mœurs, de

prudence, de fermeté, d'éloquence mâle & d'art consommé à ménager les esprits, comme à remuer les cœurs, d'un Peuple libre.

Les Romains, comme les Grecs, ont produit des Ecrivains, qui ont noblement transmis à la postérité la sage conduite & les grands exploits de leurs célébres Compatriotes. Trois de leurs Historiens, judicieusement étudiés, c'est-à-dire, avec le véritable esprit d'observation, pourroient fournir seuls un excellent systême de connoissances politiques, & donner dans les diverses positions de leur Patrie, des exemples presqu'universels de ce qui peut arriver dans tous les autres Etats. Tite-Live, Saluste & Tacite, excellens chacun dans leur maniére, quoiqu'avec beaucoup de différence entr'eux, sont des Ecrivains qui ont

ſait l'admiration, & les délices de tous les Juges intelligens, depuis leur tems juſqu'au notre, & qui jouiront de cette honneur auſſi longtems que le Génie & les Lettres ſeront cultivés parmi les Hommes.

Il ſemble douteux, auſquels des des Hiſtoriens Grecs ou Romains, le premier rang appartient, & la queſtion n'eſt pas importante. Quintilien, un des plus habiles, & des plus ſages critiques, juge que les Romains, ſes Compatriotes, ne ſont pas inférieurs aux Grecs (*a*), & qu'on ne doit pas faire difficulté d'oppoſer Saluſte à Thucydide, & Tite-Live à Herodote.

Si mon jugement eſt de quelque poids, nul Hiſtorien, Monſieur, n'eſt plus digne de votre étude que Tite-Live; la grandeur de ſon ſujet; la

(*a*) Hiſtoriâ non ceſſerit Græcis.

longueur de tems qu'il comprend dans sa narration; la richesse (*a*), la beauté, la pureté de son stile; l'art, dans lequel il excelle, de mouvoir les affection du cœur & les passions; cette admirable éloquence, avec laquelle il sait exposer la substance des Harangues qui se prononçoient, ou qu'il suppose prononcées dans les plus remarquables circonstances de chaque narration; tant d'avantages & de perfections réunis le font reconnoître de toutes les personnes de goût, pour *éloquent*; suivant l'expression du célébre Juge que j'ai nommé, *au-delà de toute expression dans ses discours* (*b*); & tous s'accordent à le recommander, comme un des plus utiles objets de l'application des jeunes gens.

(*a*) Livii lactea ubertas. *Quintil.*

(*b*) In concionibus suprà quàm narrari potest eloquentiam.

La

La compendieuſe brieveté de Saluſte, ces ſententieuſes obſervations & ces maximes de morales, qu'il entremêle dans ſes récits, & qui ſemblent animer particuliérement l'inſtruction, font donner ſans doute, une haute eſtime aux précieux reſtes qui nous ſont venus de lui, & regretter que la plus grande partie de ſes ouvrages ait péri dans le naufrage des tems. Chaque ligne qui nous en reſte entiére offre un ſujet de réfléxion; & plus on le lit, plus on eſt perſuadé que ſes ouvrages, malheureuſement réduits preſqu'à rien, contenoient un grand fond d'agrémens & d'inſtruction.

¶ Tacite un des plus profond génies qui ayent jamais exiſté, ſemble peint dans ces deux Vers de Shakeſpear, qui contiennent le caractère de Caſſius.

He il agreet obſerves, and he Looks;
Quite Through the deeds of man....
Seldom he ſimiles......

Rarement en effet, préſente-t'il le côté riant dans toutes les peintures qu'il fait des affaires humaines ; il ſe plaît ſouvent au contraire, à tracer des ombres noires & épaiſſes. Semblable au Duc de la Rochefaucault, connu pour être un de ſes grands Admirateurs, quelques-uns l'accuſent d'être trop ſévére dans ſes cenſures, & d'attribuer trop volontiers les actions à de mauvais motifs. Mais l'extrême corruption de ſon tems, & de ceux dont il nous a laiſſé les annales & l'hiſtoire, eſt une excuſe pour ce ſoupçon, peut-être trop rafiné, qui le fait preſque toujours mal juger des intentions humaines. D'ailleurs ſes admirables obſervations, ſes ſages maximes, & cette

énergie concise, avec laquelle il trace les caractères & les mœurs, l'ont placé dans un rang distingué au Temple de l'immortalité, & le feront toujours regarder comme un Ecrivain des plus habiles & des plus instructifs.

Je m'arrête à ces trois noms; comme à la fleur des Historiens Romains, & parce que depuis leur tems ils ont fait l'admiration & l'étude de presque tous les grands Hommes qui se sont signalés dans les hautes fonctions de la vie civile. Si vous observez les caractères de ceux qui ont fait la plus brillante figure dans nos assemblées nationales, vous verrés que la plupart étoient fort versez dans les Belles Lettres, qu'ils s'étoient familiarisés particuliérement avec ces trois Historiens, & qu'ils ont emprunté d'eux quantité d'exem-

ples & de maximes, dont ils ont fait de très justes applications aux affaires publiques.

C'est l'observation d'un Auteur poli (*a*), qu'il n'est pas pardonnable au sexe même, que l'usage a dispensé des études pénibles, d'ignorer l'Histoire Grecque & Romaine. Je n'approfondirai pas si la plus grande partie de nos Dames l'ignorent entiérement, & si cette ignorance ne leur paroît pas un sujet de reproche ; mais qu'un jeune homme de quelque naissance, à qui la premiere éducation doit avoir ouvert le chemin pour consulter les Auteurs originaux, négligeât d'acquérir cette connoissance ; ce seroit un fort honteux oubli de ce qu'il se doit, & le plus mauvais augure pour sa fortune & sa réputation ; & c'est dans les sources

(*a*) M. Hume, *Essais moraux & politiques*.

mêmes que je l'exhorte à puiser; car si les traductions & les compilations en Langues modernes peuvent donner une médiocre connoissance des affaires Grecques & Romaines; ceux qui sont capables de puiser aux sources d'où les plus savans Modernes ont tiré tout leur savoir, reconnoîtront quelle différence il y a réellement entre les eaux pures de ces sources, & celles qui se sont alterées dans les longs détours de divers canaux, par des mêlanges qui les ont épaissies, où tout à fait corrompus. On peut nommer cependant quelques Modernes, dont les Ouvrages peuvent faciliter cette étude, lorsqu'en les lisant on prend soin de les comparer avec les originaux. L'Histoire Romaine de M. Hook, dans ce qu'il a publié jusqu'aujourd'hui, fait honneur à notre Langue; & je

ne désavouerai pas qu'entre les Ecrivains, qui ont traité le même sujet, la France n'en ait d'extrêmement estimables. Le Président de Montesquieu, un des beaux génies de cette Nation, a marqué d'un ton de maître, les causes de cette grandeur à laquelle on vit parvenir l'Empire Romain, & celles qui produisit enfin sa décadence & sa chute. (*a*)

Je demande ici la liberté d'observer, qu'en lisant l'Histoire d'un Etat, rien ne mérite plus d'attention que les différentes circonstances qui l'ont rendu grand, riche, & libre; & que les dégrés par lesquels il a perdu sa grandeur, ses richesses & sa liberté. Ce qui s'est passé dans

(*a*) Hoc illud est præcipuè in cognitione rerum salubre ac frugiferum, omnis tota exempli documenta in illustri posita monumento, intueri; indè tibi tuæque Reipublicæ, quod imitare, capias; indè fœdum incepta, fœdum exitu vites. *Tite-Live.*

une Nation, peut ſe renouveller dans une autre : ſi ce fut par leur courage, par leur tempérance, par un ardent amour pour leur Patrie, pour la juſtice & la liberté que les Romains parvinrent à la grandeur de l'Empire ; s'ils ne furent pas plutôt corrompus par le luxe & la molleſſe, par la préférence du plaiſir & de l'intérêt particulier, au goût de la liberté & du bien public, qu'ils ſe virent livrés comme en proie à l'ambition d'un génie entreprenant, & qu'enfin ils devinrent la conquête de ces Peuples belliqueux & ſobres, qu'ils mépriſoient ſous le vil nom de Barbares : leur cataſtrophe peut ſervir de flambeau, pour éclairer ceux qui ſont menacés de ſe briſer ſur le même écueil ; elle doit porter les Citoyens, dont le caractère eſt de quelque poids dans une Na-

tion, à suivre attentivement, dans tous leurs dégrés, les altérations de gouvernement & de mœurs. Que l'Histoire nous expose, en réfléchissant sur leur cause, & sur leurs effets, pour découvrir les moïens de garantir la Nation, d'une situation, qui tendroit à sa ruine infaillible.

Le renversement de ce puissant Empire, que la valeur & la prudence Romaines avoient emploïés tant de siécles à former, ayant été l'ouvrage de ces essains de Barbares, sortis des vastes contrées du Nord, toute l'Europe se vit bientôt infectée par la barbarie; c'est-à-dire, par les mœurs rudes & grossieres de ces Peuples, qui, pour emprunter les termes d'un grand Ecrivain; (*a*) » sous » les noms de Goths, de Vandales, » de Huns, de Bulgares, de Francs,

(*a*) Le Chevalier Temple.

» de

» de Saxons, & quantité d'autres,
» fondirent comme autant de tempê-
» tes, ſur les Provinces de l'Empire
» Romain, mirent en piéces toute la
» fabrique du Gouvernement, en
» firent ſuccéder pluſieurs autres;
» changérent les Habitans, le langa-
» ge, les loix, les coutumes, les
» noms des lieux, ceux des hom-
» mes; la face même de la nature,
» & formérent à la fois de nou-
» velles Nations, & de nouveaux
» domaines. «

Le ſpectacle des Gouvernemens qui furent établis ſur les ruines de l'Empire Romain, & l'Hiſtoire des Peuples qui les compoſoient, n'ont rien d'agréable; ſans compter que le peu de lumiére qu'ils peuvent jetter ſur nos connoiſſances inſipide, ennuieux tel qu'il eſt, doit être cherché dans les peſantes & ridicules

chroniques de quelques ſuperſtitieux Moines. Ainſi, Monſieur, les Hiſtoires Grecques & Romaines, comme je vous l'ai déja fait obſerver, méritent doublement votre attention, par la grandeur du ſujet, & par l'élégance avec laquelle il eſt traité : c'eſt peut-être une double excuſe, pour accorder moins de tems à l'étude de ces Héros, & pour ſe ſoucier peu de connoître à fond les affaires, & les uſages d'une race d'hommes ſi groſſiere & ſi ſauvage.

Cependant je ne conſeillerois à perſonne de négliger tout à fait les événemens de ces tems obſcurs, & de laiſſer une lacune de cette étendue dans la connoiſſance des révolutions humaines. D'ailleurs il faut convenir, avec l'exact & judicieux Auteur de l'Hiſtoire chronologique

de France ; » que tout homme qui
» sera curieux de remonter à la
» source de nos loix & de nos usa-
» ges, & qui voudra se former une
» idée générale de notre Histoire,
» aimera à repasser sur ces tems
» éloignés, comme on aime à voir
» d'anciennes tapisseries, qui nous
» rappellent les modes & les coutu-
» mes de nos Peres. «

Cette observation, que M. le Président Henaut fait sur l'Histoire de son Païs, ne convient pas moins à celle du nôtre. C'est par une juste connoissance des Gouvernemens qui s'établirent, & des usages qui régnérent dans ces tems, qu'on peut acquérir celle des diverses constitutions qui subsistent actuellement en Europe ; comme celle des Coutumes & des Loix, par lesquelles nous sommes à présent gouvernés. Elles re-

montent jusqu'à ces tems; la trace n'en est pas difficile à suivre; & quelque changement ou quelque altération, que le choix, la varieté des incidens, celle du climat, ou le génie de quelque nouveau Législateur, y ayent apporté dans la suite des siécles, & dans les différentes Nations, elles tirent incontestablement leur origine de celles qui prévalurent dans ces tems barbares. N'en exceptons pas ce noble systême de liberté Britanniqne, qui a été tant de siécles à se perfectionner; ce beau systême a été trouvé dans les bois, dit le Président de Montesquieu, au Chapitre de *l'Esprit des Loix*, dans lequel il trace l'image de la Constitution Angloise; agréable allusion à quelques-unes de ses plus belles institutions, évidemment descendues des anciens Ger-

mains, qui ne vivoient pas dans des Villes policées, mais repandus dans une Région ſans culture, & couverte de Forêts.

J'ajoute que l'Hiſtoire des artifices, employés dans ces ſiécles ténébreux, par les Papes, & les autres Eccléſiaſtiques, pour ſe procurer, & pour maintenir une autorité ſuprême ſur tout le monde Chrétien, peut offrir une ſombre & déſagréable peinture des affaires humaines; mais n'en eſt pas moins utile pour nous préſerver de toutes ſortes de ſuperſtitions; erreurs tyranniques, qui ſont capables d'éteindre tous les principes de généroſité dans le cœur des hommes, & dont l'effet ſur l'eſprit, eſt de le reſſerrer & de l'arrêter, ſi prodigieuſement, qu'il ne reſte aucun monument de ces ſiécles, dont on ne puiſſe conclure en

général, que l'Europe étoit alors auſſi ſtupide, auſſi barbare, que ſes parties les plus éloignées & les moins policées, le ſont encore aujourd'hui.

Il ne paroîtra pas ſurprenant, que ceux qui faiſoient ſervir le maſque de la Religion aux vues les plus prophanes, préféraſſent les ténébres à la lumiére, & s'éforçaſſent d'entretenir les nuages d'ignorance & d'erreurs, où l'eſprit des hommes étoit plongé. Ils ne doutoient pas qu'au moment qu'ils ſeroient diſſipés, leurs ruſes ne fuſſent découvertes, & que le monde ne ſecouât le joug tyrannique. C'eſt ce qu'on vit arriver. Le concours de pluſieurs circonſtances, ſpécialement l'invention de l'art d'imprimer, qui fut découvert au milieu du quinziéme ſiecle, ayant rendu la durée des ténébres

impossible; bientôt le génie de l'Europe éclata, les Sciences & les Arts commencerent à fleurir; les précieux restes de l'antiquité furent étudiés; l'esprit des Anciens fut admirées, & l'admiration lui fit n'aître des imitateurs: la superstition ne put faire face à des Adversaires si puissans; les fabuleuses Légendes tombérent dans le mépris; la vraie doctrine du Ciel sortit des ténébres; les hommes ouvrant les yeux à ses divines clartés, apprirent à distinguer ce qui venoit d'une source humaine ou divine; & dans une grande partie de l'Europe, la saine Religion reprit heureusement tous ses droits.

Depuis cette grande révolution, & plus d'un siécle auparavant, pendant qu'elle sembloit se préparer; l'Histoire de l'Europe est particulié-

rement intéressante, autant par les connoissances, qui n'ont pas cessé de croître depuis ce tems, que par le changement général des gouvernemens & de la police de l'Europe, qu'on peut hardiment rapporter à cette époque. L'autorité des Souverains & les droits du Peuple furent éclaircis, & s'établirent sur des fondemens mieux réglés, l'orgueil des Tyrans inférieurs fut soumis à l'autorité des Rois, & les Peuples, soutenus & protégés par leurs Souverains, s'animerent d'un esprit, qui leur fit dédaigner d'être opprimés, & foulés aux piés par ceux qui les traitoient en esclaves. En un mot la face de l'Europe fut changée; & par dégré on vit prendre à ses gouvernemens, cette forme qui s'est soutenue depuis: les progrès ne furent pas les mêmes; dans les

uns, ils furent plus grands & plus rapides ; dans les autres plus foibles & plus lents ; dans quelques-uns, le pouvoir dont les Grands furent privés, tomba principalement dans les mains du Roi, comme en France ; dans d'autres, comme en Angleterre, le corps du Peuple en acquit une partie considérable.

Expliquer par quelles voies ces grands changemens furent produits, & comment les Rois & les Peuples trouvérent le même intérêt à borner le pouvoir de ceux, qui vivant en Maîtres absolus dans leurs propres domaines, ne reconnoissoient guéres d'autre loi que la force, & n'obéissoient au Prince, dont ils étoient vassaux, que par les motifs d'intérêt ou de crainte ; expliquer aussi comment la situation naturelle d'un Païs, favorisant le commerce & l'enrichisse-

ment du Peuple, fit acquérir aux Communes un dégré d'autorité, qui n'entroit pas dans les vues de ceux qui venoient d'abbaiſſer celle des Barons; & comment dans un autre Païs, la diſpoſition Militaire de l'Etat & ſa ſituation par rapport aux Puiſſances voiſines, retarda les progrès du Commerce, & contint le Peuple dans une foibleſſe, qui ne lui permit pas d'entrer en partage de l'autorité; ce feroit, Monſieur, m'écarter beaucoup des bornes d'une Lettre, & répéter ce qui ſe trouve déja dans un grand nombre de bons Ouvrages.

Monteſquieu, à qui l'on peut donner juſtement le noble titre de Légiſlateur de l'Univers, obſerve dans ſon Eſprit des Loix, & développe, avec ſon habileté ordinaire, les cauſes des grandes révolutions,

arrivées dans les Gouvernemens, & dans les ſituations de chaque Peuple du monde. Il y a peu de Livres, Monſieur, qui ſoient auſſi dignes de votre étude, & qui renferme un fond de connoiſſance plus convenable à la jeune Nobleſſe de notre Nation : l'Auteur de l'Hiſtoire Chronologique de France, conclut ſes remarques, par quelques pages fort inſtructives, dans leſquelles il explique habilement les moyens qui ont donné la forme préſente à la Monarchie Françoiſe ; & quoiqu'il ſe borne à la police de ſa Patrie ; il conduit les autres Nations à des réflexions utiles pour elles-mêmes. Peu d'Ouvrages ſont écrits avec plus de jugement, avec une clarté plus conciſe, & renferment en ſi peu d'eſpace tant d'idées utiles.

L'Hiſtoire de notre propre Nation

tient aſſurément un rang diſtingué ; ſur tout celles de ſes parties, où notre Gouvernement a reçu de grandes altérations, où la forme civile & religieuſe, a pris une différente forme, où ces Priviléges, qui nous ſont ſi chers, ont été acquis, & où la ſuperſtition & la tyrannie, ſous le joug deſquelles le genre humain gémiſſoit depuis ſi longtems, firent place à l'heureux régne de la réformation eccléſiaſtique & de la liberté. En étudiant à quoi nous devons nos avantages, nous pouvons apprendre comment ils peuvent-être maintenus, & peut-être accrus & confirmés ; car eſt-il quelque ſyſtême humain, qu'on puiſſe nommer parfait ?

Si l'on cherche à ſe convaincre du prix ineſtimable de la liberté civile & religieuſe, & de la glorieuſe in-

fluence ſur les affaires humaines, il ſuffit de comparer ce que l'Europe eſt aujourd'hui, avec ce qu'elle étoit il y a deux ſiécles. Sans entrer dans des refléxions offenſantes, ſur les différends de Religion, il ne reſtera nul doute que les progrès de tous les genres ne ſoient dûs à la ruine des anciennes ſuperſtitions ; ſi l'on conſidére qu'ils n'ont été plus éclatans dans aucuns Païs, que dans ceux où la Religion s'eſt purifiée, par des changemens qui portent le nom de réformation chez les Proteſtans, & celui de rétabliſſement de la diſcipline chez les Catholiques ; mais dont l'heureux effet, dans les deux Partis, eſt évidemment d'avoir détruit les cauſes de l'ignorance & de la puſillanimité, en affoibliſſant l'exceſſive autorité des Eccléſiaſtiques,

On a dit, » sans Descartes, New-» ton n'auroit peut-être pas été; » & Monsieur de Voltaire a cru » pouvoir ajouter, que Descartes » n'auroit peut-être pas été, sans » Luther & Calvin ». (*a*) J'adopterai cette addition, indépendamment de l'opinion qu'on peut se former de ces deux Chefs de Sectes, si M. de Voltaire a seulement voulu dire que les disputes, dont ils ont ouvert la source, n'ont pas peu servi

(*a*) L'Auteur d'un Livre François, dont le titre est *Mes Pensées*, & qui contient quantité de bonnes choses, fait une réflexion que j'approuve moins : „ M. de Voltaire a dit & redit „ qu'il étoit triste que d'aussi médiocres esprits „ que Luther & Calvin eussent fait tant de Prosélytes, tandis que Locke & Newton en ont „ fait si peu : mais il ne prend pas garde que „ Locke & Newton n'ont eu des Sectateurs que „ dans les Païs où Luther & Calvin ont été „ suivis, & qu'ils sont inconnus par tout où la „ Doctrine de ces esprits médiocres a été proscrit ? " Rien n'est si faux que cette idée, du moins à l'égard de Newton ; & je peux en rendre témoignage, moi, qui ai vu la Philosophie de ce grand Homme, non-seulement honorée, mais suivie presque généralement en France, & dans toute l'Italie.

à favoriser le libre usage du raisonnement; il est en effet de la derniére évidence, que cette liberté de raisonner, qui est le droit du savoir, & que l'aveugle crédulité proscrit, a produit & doit produire des effets merveilleux, pour l'aggrandissement de l'esprit & de l'intelligence des hommes.

Aussi, depuis cette mémorable époque, les connoissances humaines n'ont fait que s'étendre, par une chaîne continuelle de progrès & d'accroissemens sensibles. La nature physique & morale, fut d'abord étudiée d'une maniére plus mâle & plus raisonnée; & de tems en tems, par la force de quelques génies supérieurs qui se trouvoient libres de suivre, & de publier la vérité, on vit éclater de grandes lumiéres. Les fausses méthodes de raisonner, enfantées par

les Scholastiques des siécles ténébreux, commencérent à tomber dans le mépris; car ce ne fut pas tout d'un coup, qu'on secoua le joug des chiméres de l'école; elles disparurent successivement, tantôt l'une, tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'un profond génie de cette île, Bacon apprit aux Hommes comment ils devoient étudier la nature. (*a*) Les Descartes, les Galilées, les Gassendis, &c. entrérent dans une route ouverte, & l'élargirent encore, par le perfectionnement de leurs méthodes, par la hardiesse de leur marche, & par les divers succès de leurs découvertes. Newton, qui leur succéda bien-tôt, trouvant la voie si bien préparée, y fit des progrès plus heureux encore, par un admirable usage

[*a*] J'aimerois mieux que M. de Voltaire eût dit & redit, que peut-être sans Bacon, Descartes n'auroit pas été.

de

de leurs lumiéres & des siennes ; il développa le systême de la nature ; il en expliqua les Loix avec une pénétration infiniment supérieure à tout ce qui l'avoit précedé (*a*) ; & la modestie ne le guidant pas moins que le jugement & le génie, il établit son systême sur des principes d'expérience, à l'épreuve de tous les tems, & qui ne feront pas place, comme les imaginations d'autres Philosophes, à des songes de nouvelle mode. En même tems, les Méchaniques furent cultivées, & rendues utiles aux différens besoins de la vie : le travail des hommes en

(*a*) Tout le monde ne sait pas les deux Vers suivans.

Nature and its Law were in a dark night :
God Said, let Newton be and all wals light.

C'est-à-dire en François :

La Nature & ses Loix étoient dans une profonde nuit :
Dieu dit, que Newton existe ; & tout devint lumiere.

étant devenu plus aisé, ils apprirent à faire un meillleur usage des matériaux que la terre leur fournit dans une si grande abondance, pour les nécessités naturelles, & pour le plaisir. La navigation fut perfectionnée, & le Commerce entre les différentes Nations du monde, rendu plus sûr & plus aisé. La Societé s'étant polie par dégrés, les manieres s'étant adoucies & civilisées, on vit disparoître entierement la rudesse des siecles précédens; & celui de *Louis XIV*, ou de la révolution, ou du *Chevalier Newton*, ou tel autre nom par lequel on voudra le distinguer, fut si rafiné, qu'il doit-être mis au rang de ce petit nombre d'heureux siécles, ausquels le nom d'âges d'or, convient mieux, qu'à celui qui l'a toujours porté.

C'est, Monsieur, dans cet âge de

lumiéres que vous êtes né ; car nous pouvons nous flatter qu'il n'eſt pas fini ; les Sciences & les Arts ne ſont pas encore prêts, j'oſe l'eſpérer, à prendre leur vol vers des Régions moins favoriſées juſqu'à préſent par les Muſes. Gardons-nous néanmoins de les négliger ; au premier dédain, au moindre déſir différent de faveur, ces Divinités volages, paſſeroient chez des Adorateurs moins indignes, accompagnées de tout ce qu'il y a d'ingénieux, d'eſtimable, & ne laiſſeroient derriere elles que l'ignorance & la barbarie. Alors, notre île redeviendroit ce qu'elle étoit autrefois, une région groſſiére & farouche, & ceſſeroit d'être un des plus heureux ſéjours de la liberté, & du ſavoir ; cette ſeule idée eſt aſſez chocquante, pour inſpirer à chacun

de nous, la résolution d'emploïer tous nos efforts à prévenir, ou retarder un changement si terrible ; & l'élévation de la naissance, ou du rang, en augmente l'obligation & le pouvoir.



LETTRE IV.

Sur la Biographie.

LE plaisir que vous prenez, Monsieur, à lire la vie des Hommes illustres, est heureux & naturel; il a deux grands avantages; d'être extrêmement agréable, & singuliérement utile à l'instruction. Nous prenons un intérêt sensible aux personnes qui font une figure distinguée dans l'Histoire, & dont les actions nous paroissent dignes d'être transmises à la posterité; nous sommes naturellement curieux de savoir les plus remarquables circonstances de leur vie; d'apprendre quelle conduite ils ont tenue dans la vie privée & dans les affaires publiques; c'est-à-dire, dans le double rôle d'hommes & de citoyens. C'est une curio-

ſité que les régles de la compoſition ne permettent pas de ſatisfaire, à l'Hiſtorien qui écrit l'hiſtoire générale d'une Nation : ſon ſujet l'attache aux faits généraux, il ne peut y faire entrer l'hiſtoire des particuliers d'un Etat, qu'autant qu'ils ont eu part aux affaires, & contribué aux événemens, dont il trace le récit.

La juſteſſe de cette régle ſe fera ſentir par l'analogie qu'on peut y trouver, avec ce qui s'obſerve dans la compoſition des autres Ouvrages. En Peinture, l'Artiſte s'attache à quelque action particuliére, qu'il choiſit pour ſujet de ſon tableau, & ne doit y joindre aucune circonſtance, qui ne ſerve à relever l'action principale, par une augmentation de force & de vie ; un tableau qui repréſente le choix d'Hercule ;

n'admet aucune autre circonſtance de ſa vie, que celle où les deux Déeſſes de la Vertu & du Plaiſir ſe préſentent au Héros, l'une pour l'exhorter à ſuivre la route mâle de la tempérance & du travail; l'autre pour l'engager dans les ſéduiſans ſentiers de l'indolence & du vice: toute autre partie de l'hiſtoire d'Hercule eſt étrangére au ſujet, & ne peut entrer dans cet Ouvrage ſans bleſſer l'unité du deſſein, ſans détourner l'attention de ſon véritable objet; en un mot, ſans rendre cette peinture irréguliére & choquante.

Dans une Tragédie, dont le ſujet ſeroit la mort de Caton d'Utique, la régularité du Théâtre excluroit toute autre action de ce grand Homme, que celles dont ſa mort fut accompagnée, & qui peuvent ſervir à fortifier l'effet de cet événement.

La régle n'eſt pas moins pour l'Hiſtoire ; rien ne peut entrer avec proprieté dans celle d'une Nation particuliére, s'il ne tend à faire prendre une juſte idée du génie, de ſes mœurs, & de ſes uſages, des loix de ſa conſtitution, de ſes exploits militaires, & de ſa police ; dans les tems de paix, ou de tout ce qui paroit appartenir à la connoiſſance des affaires du Gouvernement, & au caractére d'une Nation. Les actions d'un particulier, quelques nobles, quelques admirables qu'on les ſuppoſe, ne demandent d'être obſervées, & trouver place, qu'autant qu'elles ont eu d'influence ſur les affaires génerales du Païs.

Mais il eſt auſſi conſtant, que les actions de ceux qui ont part aux affaires publiques, ne ſont pas les ſeules qui méritent d'être célébrées, &

& que les circonſtances de leur vie privée, peuvent-être non-ſeulement les plus intéreſſantes, mais ſouvent les plus propres à nous inſtruire. On juge aiſément combien il y a de fruits à tirer de l'Hiſtoire d'un grand Homme, dans un détail de ſa vie, qui nous en repréſente toutes les circonſtances remarquables ; qui nous fait conſidérer ſa conduite domeſtique, comme ſes occupations extérieures ; ſes manieres & ſes ſentimens dans un cercle d'Amis, comme ſa contenance & ſes opérations dans une aſſemblée publique; qui nous le fait voir à la tête de ſa famille, comme à celle d'une Armée ; qui le ſuit du ſénat à ſon cabinet; en un mot, qui nous expoſe le caractère réel, & le vrai portrait de l'Homme, comme celui du grand Citoyen.

Le bonheur du Monde ne dépend pas moins de la conduite des hommes dans les fonctions de la vie privée, que dans les affaires publiques; d'ailleurs, ceux qui ont souvent l'occasion de se rendre utiles & de faire le bien dans l'un de ces deux rôles, ne l'ont guéres moins dans l'autre. Il est difficile qu'avec le pouvoir de servir éminemment son Prince & sa Patrie, par les qualités qui font l'Homme d'État & le Patriote, on n'ait pas une sphére très-étendue dans laquelle on puisse exercer les vertus privées, être un objet d'amour ou de haine, & contribuer ou nuire à la prospérité, au bonheur d'un grand nombre d'hommes. Ainsi l'espéce d'Histoire, qui consiste proprement à représenter les qualités aimables & bienfaisantes des Hommes illustres, & qui

par d'engageantes peintures de leurs vertus excite un Lecteur à les imiter, doit avoir assurément une heureuse influence sur les affaires humaines, & produire les plus utiles effets. Je plains ceux qui ne se sont jamais senti le cœur enflammé d'amour pour la vertu, & d'admiration pour les grandes & généreuses actions, en lisant l'Histoire d'un grand Homme, qui joint la bonté au mérite supérieur, composée par un habile Ecrivain ; ils doivent-être insensibles à toute vertueuse émotion.

La Biographie ne demande pas peu de talens : elle veut un esprit vif, capable d'être sensiblement frappé par certaines circonstances, qui caractérisent leur sujet, & de savoir séparer ces proprietés de caractère, de ce qu'il a de commun

avec mille autres (*a*). Un Auteur tel que je le désire, doit avoir en partage ce discernement, qui fait pénétrer les actions des Hommes, & qui ne se laisse pas imposer par de fausses apparences ; il ne doit-être ni passionné pour son Héros jusqu'à l'enthousiasme, ni trop froid pour son honneur ; il doit avoir cette impartialité, si rare dans les Biographes, & sur-tout dans ceux qui donnent les vies de leurs Contemporains, ou des Personnages voisins de leur tems. S'il est question au con-

(*a*) Un Ouvrage Anglois, que l'Auteur a modestement intitulé *Catalogue des Auteurs royaux d'Angleterre*, jette, en peu de pages, plus de jour sur quelques-uns de ses caractères, par un choix judicieux de circonstances, qu'il n'en résulte de plusieurs volumes qui l'ont précedé.

L'Auteur *des Danses*, a dit hardiment, avec une obscurité qui se laisse pénétrer : „ J'aimerois mieux avoir fait l'Histoire de. ... qui n'a „ pas plus de dix pages, que la belle, l'admirable, l'immortelle Histoire de.... qui a dix „ gros volumes. „

traire d'un ſujet plus éloigné ; combien de travail & d'exactitude, pour lire les Ecrivains du même tems, & pour découvrir toutes les ſources de lumieres & de vérité ?

Quand je lis une vie d'Homme illuſtre bien écrite, & que mes refléxions ſe tournent ſur la peine qu'il en a coûté à l'Auteur, pour ſe faire jour dans les épaiſſes broſſailles d'où l'Ouvrage élégant ſemble éclore ; je crois devoir beaucoup de reconnoiſſance au laborieux Hiſtorien, qui m'a procuré par ſes ſueurs tant d'inſtruction & de plaiſir (a).

Je ſuis trompé ſi la plûpart des Lecteurs ne conviennent pas, qu'ils ont rarement ſenti plus de ſatisfaction, ou du moins qu'ils n'ont jamais été moins ennuyés de leur

(a) *Ad res pulcherrimas, ex tenebris ad lucem erectas, alieno labore, deducimur.* Sénecque.

lecture, qu'en lisant une vie particuliere; spécialement si c'étoit celle de quelque personnage, dont le caractère eût quelque rapport avec leur propre tour d'esprit & de sentimens; & j'ai quelquefois pensé qu'une excellente méthode, pour découvrir le génie particulier d'un Homme, étoit d'observer quelles sont les vies qui lui plaisent le plus, dont il aime mieux s'entretenir, & qui font sur lui les plus profondes impressions. Ceux qui témoignent plus d'admiration pour la rapide & fougueuse valeur de Charles XII, que pour la prudence & la modération consommées de Malborough, ou qui, dans le choix de leurs lectures, prennent plus de plaisir aux Histoires qui ressemblent à celle du Héros de Suéde, seront reconnus, dans l'occasion, plus propres à former une attaque

désespérée, qu'à conduire une entreprise raisonnable. Ceux qui sont moins fatigués en lisant la vie d'un sage & vénérable Chancelier, où d'un pieux & savant Prélat, que celle d'un célébre Militaire, sont vraisemblablement faits par la nature, pour porter de meilleure grace la Robe Ecclésiastique ou civile, qu'un Bâton de Général. Ajoutons que ceux qui prennent plus de goût aux images d'une vie passée dans la retraite, loin du tumulte des Cours & des affaires, qu'à celles du mouvement & des intrigues du monde, se trouveroient mal placés s'ils abandonnoient entiérement un genre d'occupations simples, pour se jetter dans les soins de l'administration publique.

C'est donc un moyen presque sûr, pour nous faire découvrir à quoi la

nature nous a rendus propres, quelle carriere elle nous invite à ſuivre, & pour quelle autre elle nous a refuſé des diſpoſitions ; d'où l'on doit conclurre, qu'un des meilleurs offices qu'on puiſſe rendre aux jeunes gens, avant qu'ils ayent choiſi leur état, eſt de mettre entre leurs mains des Vies & des Mémoires particuliers de différens caractères, qui les aideront à diſtinguer ce qui convient le mieux à leur génie naturel ; car ceux qui prennent un caractère que la nature ne leur a pas donné, feront difficilement un rôle diſtingué dans le monde, feront rarement utiles à la ſociété, & plus rarement encore heureux en eux-mêmes.

Mais entre tous les récits qui repréſentent les actions des Grands-Hommes, les plus inſtructifs & les plus agréables, ſont ceux qui nous

ſont venus des Acteurs mêmes. Il eſt vrai que la partialité naturelle de l'amour propre peut tenter quelquefois l'Ecrivain de revêtir de ſpécieuſes couleurs les parties de ſa conduite dont il a quelque blâme à craindre, où moins de gloire à prétendre : mais la force qui régne ordinairement dans ces Ouvrages, cette chaleur que le ſouvenir de ce qu'on a fait, inſpire toujours en l'écrivant, & ſur-tout l'intime connoiſſance qu'on a du ſujet, compenſent les autres déſavantages, frappent le lecteur avec plus de force, & l'intéreſſent bien plus pour un Héros, qui s'offre à lui ſous la double qualité d'Auteur & d'Ecrivain, que ne le peuvent jamais les relations moins animées d'un ſimple compilateur.

Votre mémoire, Monſieur, vous en rappellera des exemples an-

ciens & modernes. Quel autre, que Jules César. eût écrit ses actions, avec cette éloquence & ce feu, qui se font admirer dans ses Commentaires? Où qui nous auroit fait suivre Xenophon & ses dix mille Grecs dans leur pénible & glorieuse retraite, avec autant d'intérêt, avec une curiosité, une inquiétude aussi vives, qu'il l'a fait lui-même dans son *Anabase*, où l'habileté de l'Ecrivain répond à celle du Général.

Entre les Modernes, combien n'avons-nous pas de Mémoires, où d'Histoires des Grands-Hommes, écrits du ton le plus instructif & le plus animé, par les Héros mêmes? Nommerai-je les Mémoires de Sully, où tout le monde convient qu'on prend une idée plus juste de l'excellente bonté, de l'habileté consommée & de toutes les qualités

héroïques de ſon Maître, que dans aucune autre des nombreuſes relations de leur tems. Le Cardinal de Retz, ce génie extraordinaire, jetté par ſon active & fougueuſe diſpoſition dans toutes ſortes d'affaires & d'intrigues, a tracé dans ſes Mémoires un caractère des plus forts & des plus ſinguliers, dont on ait l'exemple. En nous expoſant de bonne foi ſes bonnes & ſes mauvaiſes qualités, en nous découvrant ſes foibles, avec plus de hardieſſe & de liberté que tout autre ne l'auroit pû faire, il a rendu ſes fautes utiles au monde : il a fait connoître les dangers & les pernicieux effets d'une ambition opiniâtre & démeſurée, qui ſait tout mettre en confuſion; mais qui ne ſait pas calmer l'orage après l'avoir élevé; qui *ſait brouiller*, comme les François s'expriment quelquefois

lorſqu'ils parlent de ces caractères, *mais non dénouer* (*a*) ? D'autres Nations ont comme eux un grand nombre de Mémoires, dont la lecture eſt très-amuſante, & qui font pénétrer dans le caractère de pluſieurs grands Hommes, d'une maniere qui differe peu du commerce perſonnel.

Ne puis-je pas ajouter, comme une preuve de l'intérêt qui régne dans cette ſorte d'écrits, que les Auteurs des meilleurs Romans, n'ont pas imaginé de plus puiſſantes méthodes pour plaire & pour attacher, que de mettre leur narration dans la bouche même du Héros.

Le nom de Roman, amené par mon ſujet, me donne l'occaſion d'obſerver que cette eſpece de Bio-

(*a*) C'eſt une Citation Françoiſe, qui ſe trouve dans l'Anglois, & tirée je ne ſais d'où.

graphie artificielle a ſes avantages ; lorſqu'elle eſt executée d'une main de Maître. L'Auteur aſſiſté des chaînes de la vérité hiſtorique, eſt libre de choiſir les événemens qu'il croit les plus propres à faire goûter ſes principes de Morale, ou toute autre inſtruction. Le Peintre qui repréſente avec une exacte reſſemblance des ſcenes réellement exiſtantes, poſſéde un art qui mérite des éloges ; mais, aſſurément, celui dont le pinceau créateur, comme l'exprime avec ſon énergie ordinaire l'homme de la plus *créatrice* imagination (*a*), excelle à repréſenter des ſcènes d'une beauté raviſſante dont il prend le modéle en lui-mê-

(*a*) .... In a fine. Frenzy Rolling,
Doth glance from heaven. Earth, from Earth to Heaven ;
And, as imagination bodies forth
The forms of things unknowa,
Turne them to Shape, ...! *Shakeſpear.*

me, avec l'art d'en ajuſter le merveilleux aux vrais principes de la nature, doit-être applaudi tout à la fois pour l'exécution & pour le génie. De même un Auteur qui nous donnant l'Hiſtoire d'un Héros feint, la remplie de grandes & inſtructives avantures, nous fait oublier par leur vrai-ſemblance, que nous liſons un Roman, intéreſſe nos paſſions, & remue fortement toutes les affections du cœur humain, doit poſſéder un génie & des talens digne d'une haute eſtime (*a*). Auſſi voyons nous que les bons Romans ſont plus rares que les bonnes Hiſtoires; & cette obſervation ne permettra pas qu'on me ſoupçonne de vouloir ici recommander la lecture d'une infinité de plattes ou d'obſcenes com-

(*a*) *Ille per extentum funem mihi poſſe videtur*
Ire Poeta, meum qui pectus inaniter angit,
Irritat mulcet, falſis terroribus implet. Horat.

positions, qui se publient sous le nom de Romans & de Nouvelles. Le vice & l'extravagance, dont ils sont remplis, ne peuvent plaire qu'aux débauchés, aux paresseux, aux ignorans, & les mettent au-dessous du mépris même du Lecteur vertueux & sensé. Mais dans les Langues étrangeres, comme dans la nôtre, il en est quelques-uns d'une autre trempe, où non-seulement on peut apprendre par quels ressorts le cœur humain se laisse conduire; mais où l'on trouve de bonnes leçons des usages du monde, & d'excellentes peintures des mœurs, qui nous faisant rire de la folie d'autrui, servent à nous garantir nous-mêmes du ridicule.

Nous avons une vie d'Homme illustre, qui n'est pas moderne à la vérité, mais que je ne puis me refu-

ser la satisfaction de nommer, autant parceque la divine élégance de son stile à fait dire au plus grand des Ecrivains, que les Muses ont parlé par la bouche de l'Auteur (a), que pour confirmer ce que j'ai dit à l'honneur des bons Romans, en faisant observer que la plûpart des Critiques regardent l'Histoire de la vie de Cyrus, comme un Ouvrage d'imagination. Ils conviennent tous du moins, que si les principaux faits peuvent être vrais, l'Auteur les a revêtus de toutes les circonstances capables de les embellir, pour faire de son Prince un parfait modéle de religion, de sagesse & d'héroïsme. Je ne connois pas de Livre qui mérite d'être plus vivement recommandé que la Cyropedie aux jeunes

(a) *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.* Ciceron.

gens

gens de distinction. Le Monde a peu d'Ouvrages de cette beauté, & n'a pas d'Histoire dont l'influence puisse être de la même force, pour remplir le cœur de nobles & généreux sentimens, ou qui présente à l'esprit de plus excellens modéles d'une sage & vertueuse conduite. Rien ne prouve mieux de quel agrément & de quelle utilité peut-être l'Ouvrage d'un vrai Génie, qui ne se renfermant pas dans les faits réels, donne l'essor à son imagination, pour en inventer de propres à faire passer d'utiles instructions, sous une forme agréable.

Entre les moyens de parvenir à la connoissance particuliere du caractère des grands Hommes, on a toujours regardé la lecture de leurs Lettres familieres comme un des plus sûrs, pour découvrir leurs principes, & les mo-

tifs réels de leurs actions. Le cœur s'ouvre dans une Lettre qu'on écrit à son Ami ; il explique en liberté ces opinions & ces sentimens, que la prudence ne permet pas toujours de laisser pénétrer au Public, ou que des motifs, moins honorables peut-être, lui font soigneusement déguiser.

Le plus grand des avantages & le plus doux des plaisirs d'une honnête amitié, celui dont une ame inquiéte, affligée, tire le plus agréable soulagement, est d'avoir quelqu'un dans le sein duquel on puisse comme verser ses secrets, & dont la fidelité soit parfaitement à l'épreuve (*a*). Ce plaisir a tant de charmes, que dans l'absence de nos Amis nous nous efforçons d'en jouir encore, en leur

(*a*] *Præparata pietate*, comme Sénecque l'exprime admirablement, *in quâ tutò secretum omne defundas, quorum conscientiam minùs timeas quam tuam*,

communiquant par écrit ces pensées, ces sentimens, ces refléxions, que nous n'avons plus le bonheur de pouvoir leur découvrir dans une conversation personnelle. Les Lettres qui s'écrivent entre deux Amis, doivent-être du même tour, doivent respirer le même esprit, que le langage de leurs entrevûes; & cette transmission de leurs cœurs semble nous introduire dans leur confidence, nous rendre aussi familiers avec eux qu'ils le sont ensemble.

Quand on lit les Lettres de Ciceron & celles de ses Amis, on se croit intimement lié avec ces grands Personnages; on entre dans leur maniere de penser, on conçoit quels auroient été leurs sentimens dans certaines circonstances; & s'il est possible de prendre une juste idée de leurs principes & de leurs motifs

de conduite c'eſt aſſurément par cette voie. M. Melmoth l'a prouvé, dans ſes ingénieuſes remarques ſur cette belle partie des œuvres de Ciceron; il a fait connoître habilement combien on peut jetter de jour ſur un caractère, par une exacte comparaiſon de ſes Lettres: on ſouhaiteroit, à la vérité, qu'elle fît autant d'honneur aux fameux Romain, qu'elle en fait à l'ingénuité de l'élégant Traducteur, & qu'un homme du mérite & de la bonté réelle de Ciceron, n'eût pas terni ſes plus grandes qualités par l'inconſiſtance de ſa conduite.

Ceux qui peuvent lire les Lettres du Cardinal d'Oſſat, ſans y prendre autant de reſpect & d'affection pour le meilleur des Hommes, que d'eſtime & d'admiration pour l'Homme d'Etat, doivent ſe défier de leur

naturel & de leur pénétration ; c'est-à-dire , également de leur cœur & de leur esprit.

J'ai fait observer qu'en s'attachant à l'Histoire des grands Hommes par la lecture de leurs Mémoires, de leurs Lettres , où des Relations de leurs vies, composées par d'habiles Biographes, on acquiert une sorte de familiarité avec eux, & l'on peut se flatter hardiment de s'être ouvert un accès dans la meilleure des Compagnies. Qui n'en reconnoîtra pas facilement l'importance ? Non-seulement la disposition du cœur des hommes se ressent du caractère de ceux avec lesquels ils vivent dans une étroite liaison ; mais pour les opérations mêmes de l'esprit & du jugement , leur tête se forme sur celle de leurs amis familiers ; c'est-à-dire, qu'on devient ou foible, ou

capable de quelque chose, suivant la foiblesse ou la capacité des Personnes avec lesquelles on passe la plus grande partie de son tems.

Quels avantages ne tire-t'on pas de certaines Compagnies? & qu'il y a peu de fruits au contraires à recueillir d'un grand nombre d'autres? Combien de visite où tout se passe en vaines cérémonies, en insipide babil sur de frivoles sujets? Parure, équipage, chasse, jeu. Combien de Gens dans le monde, qu'on ne quitte jamais sans humeur où sans dégoût? Combien de Societés dangereuses? Combien d'assemblées gênantes? Combien d'insupportables rencontres? Mais, dans l'illustre vérité où la Biographie nous admet, il n'y a jamais de mal à craindre, & souvent il y a d'extrêmes avantages à recueillir. Tout devient une utile leçon,

jusqu'aux fautes du Héros, ou de ses Comtemporains, qui nous apprennent, tantôt à nous garder des mêmes erreurs, tantôt à ne pas nous laisser tromper par de fausses apparences, qui peuvent se retrouver les mêmes dans le cercle de connoissances où nous vivons. D'ailleurs ce n'est pas la contagion du mauvais exemple, qu'on doit craindre dans l'Histoire des grands Hommes, puisqu'on ne l'écrit ordinairement que pour faire admirer leurs vertus. Entre tous les Héros de Plutarque, il n'en est pas un, dont l'exemple puisse nous conduire au choix d'un mauvais parti, dont la conversation soit dangereuse, l'amitié fatale, la familiarité ruineuse, en donnant occasion à d'excessives dépenses. Ils sont toujours prêts à nous recevoir, & d'une maniere qui nous laisse

autant d'eſtime pour leurs vertus ; que d'affection pour leurs perſonnes. Plus nous en aurons reçu d'inſtruction, plus nous nous appercevrons ſenſiblement que nous pouvons en attendre encore. Heureux donc celui, qui ſait contracter des amitiés ſi nobles, & choiſir les directeurs de ſa conduite dans un ordre d'Hommes, qui peuvent lui ſervir de conſeil, lui dire la vérité ſans rudeſſe, le louer ſans flatterie, en un mot, le former par leur exemple ?

Vous me permettrez, Monſieur, de terminer cette Lettre par quelque ligne d'un Ecrivain, dont les nobles ſentimens & la vive expreſſion ne manquent jamais d'enflammer le cœur d'une vraie paſſion pour la vertu, & qui dans ſes défauts mêmes, (*a*) comme on l'a juſte-

(*a*) Quintilien a dit de Seneque ; *dulcibus abondat vitiis*.

ment observé, est plein d'agrémens.
» *Horum*, dit Sénéque, en traitant
» à peu près le même sujet, *nemo non*
» *vacabit, nemo non venientem ad se,*
» *beatiorem, amantioremque sui demittit*
» — *non conveniri & interdiù ab om-*
» *nibus mortalibus possunt.* — *Horum*
» *nemo annos tuos conteret; suos tibi*
» *contribuet : nullius ex his sermo peri-*
» *culosus erit, nullius amicitia capita-*
» *lis, nullius sumptuosa observatio* —
» *feres ex his quidquid voles; per illos*
» *non stabit quominùs quantum pluri-*
» *mum ceperis, haurias. Quæ illum fe-*
» *licitas, quàm pulchra Senectus ma-*
» *net, qui se in horum clientelam con-*
» *tulit! Habebit cum quibus de minimis*
» *maximisque rebus deliberet, quos de*
» *se quotidie consulat, à quibus audiat*
» *verum sine contumelia, laudetur sine*
» *adulatione, ad quorum se similitudi-*
» *nem effingat* ».

LETTRE V.

Sur le Goût.

QUand on obſerve, Monſieur, le rôle que notre Nation a fait pour le ſavoir, & la politeſſe dans les tems dont elle a le plus d'honneur à prétendre, il paroît évidemment que ſon caractère diſtinctif eſt la profondeur du jugement, la ſolidité de l'eſprit, & la force de l'expreſſion, plus que le rafinement ou la délicateſſe du goût.

Les Bacon, les Newton, les Locke, ont un droit inconteſtable au premier rang, dans l'empire de la profonde Philoſophie. Milton & Shakeſpéar, ont penſé, ont pénétré dans tous les détours du cœur humain, ont tracé les caractères des hommes, & décrit tous les objets de la nature, avec une

énergie qui ne céde en rien aux plus grands Maîtres de l'Antiquité, & qui les éléve au-dessus de leurs Rivaux modernes ; mais pour la correction & la finesse du goût, on ne peut désavouer que Milton & Shakespéar ne soient fort inférieurs aux grands Poëtes François du même genre. Un d'entr'eux refléchissant sur le défaut de décence & de régularité, qu'on peut trop justement reprocher au Théâtre Anglois, reconnoît les grands traits de génie, qui se trouvent dans nos Tragédies, & confesse que si nous parvenions à nous corriger de ces irrégularités ; nous emporterions bien-tôt la palme (a). Il n'y auroit effectivement qu'un aveugle préjugé, qui pût nous fermer les yeux sur ce défaut d'exacti-

(a) En Angleterre, la Tragédie est véritablement une action ; & si les Auteurs de ce Païs joignoient à l'activité qui anime leurs Piéces, un stile naturel, avec de la décence & de la régularité, ils l'emporteroient bientôt sur les Grecs & les François. *Voltaire*, Essai sur le Poëme Epique.

tude & de pureté de goût, qui régne manifestement dans les meilleures & les plus fortes compositions de nos Ecrivains.

La cause de cette différence entre deux Nations, si voisines, semble mériter quelques observations; & peut-être aurai-je l'occasion dans mes remarques, d'observer comment un Anglois peut contribuer au progrès de l'élégance & du goût dans sa Patrie.

Vous êtes, Monsieur, fort au-dessus des basses préventions de ceux d'entre nous, qui ne peuvent entendre dire que les François excellent en quelque chose. Je viens de citer un de leurs plus célébres Auteurs, qui nous accorde la préférence sur quelques points; pourquoi ne leur rendrions-nous pas la même justice sur d'autres? La vérité doit être le fonde-

ment de toutes nos opinions ; & rien n'eſt tout-à-la fois plus abſurde & plus mépriſable, que de refuſer à d'autres que nous, le mérite qui leur appartient réellement.

Comme le goût de la Capitale a toujours une extrême influence ſur celui de tout un Païs, c'eſt communément dans quelques circonſtances ou quelques diſpoſitions particulieres à la Capitale, qu'il faut chercher la vraie ſource du caractère d'une Nation ſur ce point. Les Ouvrages d'eſprit, les productions de l'art, & tout ce qui ſert à déterminer la nature du génie & celle du goût, ſortent généralement de la principale Ville d'un Etat ; l'émulation qui naît des motifs de gloire ou d'intérêt, les occaſions & les facilités, ſi néceſſaires pour faire éclore ou pour encourager les talens, ne peu-

vent être les mêmes dans les Villes de Province ; de-là vient que les Capitales de chaque Païs deviennent comme des centres, où tendent naturellement ceux que leur inclination porte à rechercher l'amitié des grands Hommes, & fait aſpirer à la même grandeur, par l'exercice de leurs qualités naturelles, où par la culture de leur eſprit & le développement de leurs idées *(a)*. Ainſi, la comparaiſon de deux Capitales, c'eſt-à-dire celle dans certaines circonſtances favorables ou nuiſibles aux progrès, peut conduire à former une conjecture très-probable, ſur les cauſes de cette différence de goût, qui prévaut entre deux Nations.

Paris & Londres, Capitales de

(*a*) *Alios liberalium ſtudiorum cupiditas, alios Spectacula, quoſdam traxit amicitia, quoſdam induſtria; laxiam oſtendendæ virtutis nacta materiam* Sénecque.

deux floriſſants Royaumes, naturellement rivaux, les deux plus grandes Villes de l'Europe, & les principaux ſiéges des Sciences & des Arts, non moins fameuſes dans ces derniers ſiécles, qu'Athenes & Rome l'étoient dans les anciens tems, ſont gouvernées par des Loix & des uſages, & diſtinguées par des circonſtances, bien plus différentes que celles des Républiques Athénienes & Romaines.

De toutes les grandes Villes du Monde, Londres eſt ſans contredit la plus commerçante : Paris n'a gueres d'autres commerce que celui de ſes élégantes Modes, & de ſes ingénieuſes Manufactures. Paris eſt le ſiége d'une grande & fameuſe Univerſité, & d'un grand nombre d'Academies, formé pour l'avancement des Lettres & des Arts; Lon-

dres est sans Academies & sans Université. Paris a quantité de Bibliotéques publiques, & de riches Cabinets qui renferment des collections de Peintures, de Statues, &c. &c. qui sont ouverts à l'étude, ou à la curiosité de tous ceux qui s'y présentent ; il y a peu de Bibliotéques publiques à Londres, peu de Cabinets ouverts, & peu de disposition à les ouvrir. Londres est la Capitale d'un Gouvernement libre ; Paris, celle d'un Gouvernement absolu : je n'ai prétendu nommer qu'une petite partie des circonstances qui distinguent Londres de Paris. Quelques refléxions sur chacune nous mettront peut-être en état d'expliquer la différence de goût qui se fait sensiblement remarquer entre ces deux Villes.

Le Commerce, qui produit d'ail-

leurs tant d'avantages, & qui répand l'abondance & le bonheur dans toutes les Parties d'une Nation, eſt moins favorable, & conduit moins à diverſes ſortes de perfections, telles que l'élégance du goût & des manieres, qu'à des biens plus ſolides peut-être, & plus généralement ſentis. En faiſant tourner la principale attention des Hommes aux recherches d'intérêt, en leur faiſant rapporter à cet objet tous leurs ſoins & leurs travaux, il leur laiſſe moins de tems pour l'étude des Arts, moins de liberté d'eſprit pour admirer les productions du génie & du goût : & ne conſidérant ici que ce qui peut influer ſur le goût, ce n'eſt pas même une circonſtance favorable pour la capitale Angloiſe, d'être le plus grand port de mer du monde connu ; il ſemble au contraire que la

communication fréquente de ses Habitans, avec les gens de mer, peut-être contagieuse pour eux, & les infecter d'un peu de rudesse, partage plus ordinaire des Marins que la politesse & l'élégance : peut-être ne faut-il pas chercher d'autre explication, pour les scenes basses & vulgaires, qui ne sont que trop fréquentes dans nos Auteurs Dramatiques ; c'est complaisance pour le goût dominant de leurs Spectateurs : & probablement ces plaisanteries bizarres, qui distinguent les compositions théâtrales, d'un Païs maritime, voisin du notre, viennent de la même cause.

Il n'y a point d'avantage qui n'ait quelque inconvénient à sa suite. Les Parisiens, qui vivent loin de la mer, dans une Ville où le commerce se borne à quelques élégantes Manufac-

tures, & dont l'opulence n'eſt ſoutenue que par la paſſion de vivre dans la Capitale, qui paroît commune à la Nobleſſe Françoiſe, ont droit de vanter la politeſſe & le goût rafiné de leur Capitale; les Bourgeois de Londres peuvent ſe glorifier d'un bien plus réel, & qui ſert bien mieux à leur bonheur; de jouir d'une richeſſe & d'une indépendance, répandues dans tous les ordres, par le commerce & la liberté; d'être à couvert chacun dans ſa ſituation, de la tyrannie des Grands; & de voir la plus grande partie d'entr'eux en poſſeſſion des faveurs du Ciel, qui, dans d'autres lieux, ſont le partage du petit nombre. Mais ſi le commerce n'eſt conſideré que par l'influence qu'il peut avoir ſur le goût; convenons qu'il n'eſt d'aucun avantage, & que ce n'eſt pas une circonſ-

tance heureuse pour le goût de Londres, que la plus grande partie du commerce de la Nation soit entre les mains de ses Habitans. Celui des François s'exerce dans leurs Villes de Province; les Habitans de Paris, du moins ceux à qui l'on accorde la finesse du goût, sont composés de Noblesse, ou d'un grand nombre de Particuliers aisés, qui vivant de leurs fortunes, sans prendre beaucoup de part aux affaires, ont le tems de rafiner leur goût, par la culture des Sciences & des Arts.

Tout le monde conviendra que dans chaque Païs les Universités sont la source & le principal siége du savoir. Dans ces Siécles même, où les études qui s'y faisoient peuvent-être traitées de ridicules, toutes folles & toutes capables d'égaïer qu'elles étoient, l'Europe n'en avoit

pas alors de meilleures, & ceux qui donnoient des leçons dans les Universités, étoient plus éclairés, ou moins ignorans que leurs Concitoyens. Quoique la grande érudition soit quelquefois accompagnée dans ceux qui la possédent, d'une sorte de roideur à laquelle on a donné le nom de Pédantatie, & qui fait trouver leurs manieres bizarres, il n'en est pas moins constant qu'étant accoutumés à l'étude de grands Modéles, ils doivent avoir le goût plus correct, & reconnoître plus facilement les défauts d'un Ouvrage, où l'Auteur s'écarte des bonnes régles, qu'on ne peut le supposer de ceux que leurs occupations n'ont pas conduits à former ou corriger leur goût par ces mêmes régles, établies sur l'exemple des plus grands génies de tous les âges, principalement des

Anciens. On peut même supposer que la conversation des Savans doit être avantageuse pour les autres; que dans les Villes où les Gens de Lettres sont en grand nombre, il se fait par eux une communication proportionnée de savoir à tous les ordres, & qu'on doit plus souvent compter sur la rencontre d'un homme de goût.

C'est une question assez délicate, de savoir lequel est du plus grand avantage pour le progrès des sciences, que les Universités, les Collèges, & les autres établissemens qui regardent l'éducation de la jeunesse, soient placés dans les grandes Villes, ou dans des Villages éloignés. Les anciens exemples semblent favoriser l'usage de les placer dans la Capitale, & d'élever sur-tout les jeunes gens de distinction dans un lieu qui puisse

offrir à leur vue, les ſcenes auxquels ils doivent prendre part un jour, lorſqu'ils ſeront parvenus à jouer leur différens rôles dans la vie. » Epa» minondas, la derniere année de la » ſienne, diſoit, entendoit, voyoit, » faiſoit les mêmes choſes, que dans » l'âge où il avoit commencé d'être » inſtruit. » Cette obſervation, qui eſt d'un excellent Juge (*a*), & relevée d'ailleurs par le nom d'un des plus grands caractères de l'antiquité, doit paroître d'un grand poids en faveur de l'ancienne éducation.

Mais quand la queſtion que j'ai propoſée demeureroit indéciſe, je n'en ſerois pas moins perſuadé que l'Univerſité de Paris a beaucoup contribué au progrès du goût dans cette Capitale de France, & beau-

(*a*) Le Préſident de Monteſquieu, en examinant la différence de l'ancienne & de la moderne éducation.

coup servi à répandre parmi ses habitans une sorte d'exactitude critique, comme d'autre part les membres de son Université, vivant dans une si grande Ville, & dans la societé de ceux qui ménent une vie plus active, ont continuellement l'occasion de perfectionner leur politesse, & la connoissance qu'ils ont des beaux Arts, dont le véritable empire est la Capitale d'un Royaume.

L'Université de Paris est un vaste corps, qui jouit des plus grands priviléges. Elle est composée de neuf ou dix Colléges (*a*), qui participent à tous les droits de l'Université, & je crois, d'environ trente autres dont les droits & les priviléges ont moins d'étendue. Peut-on supposer que des

(*a*) Le Traducteur ne réforme rien à cette exposition, pour faire connoître ce que les Etrangers pensent de nos établissemens.

fondations

fondations de cette importance, consacrées à l'avancement des Sciences & des Arts, soient sans force pour en répandre le goût, dans une Ville dont les Habitans sont mêlés, & communiquent sans cesse avec une multitude de Savans? Figurons-nous que nos différens Colléges d'Oxford & de Cambridge ayent été fondés dans Londres: peut-on croire qu'ils n'eussent pas eu la plus puissante influence, pour y répandre le savoir & le goût, & que la seule conversation de tant de Savans, dont ils sont composés n'eût pas produit d'excellens effets?

Paris joint à son Université, plusieurs espéces de Sociétés, ou d'Académies, dont l'objet unique est de perfectionner le goût. L'Académie Françoise, pour le progrès de l'Eloquence & la Poësie; l'Académie

Royale des Inſcriptions & des Belles-Lettres, établie en 1663, pour encourager la culture des Belles-Lettres, pour l'explication des anciens Monumens, pour tranſmettre à la poſterité les événemens remarquables de la Monarchie, par des Médailles, des Inſcriptions, &c. L'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, ſous la conduite d'un Directeur nommé par le Roi, d'un Chancellier, de quatre Recteurs, dont l'un préſide à chaque quartier, & de douze Profeſſeurs, chacun exerçant pendant un mois à ſon tour; dirigeant les études des jeunes Eléves, leur propoſant des modéles, & corrigeant leurs deſſeins.

Si depuis le même-tems il s'étoit formé à Londres une Académie de ce genre, la Capitale d'Angleterre ſeroit aujourd'hui le ſiége des Arts,

comme elle eſt celui de la liberté ; les Peintures que nous avons pris ſoin d'expoſer à l'exemple des François, font déja comprendre ce que vingt années de culture & de progrès nous promettent. Quelques-uns de nos Deſſeins, de nos Païſages, & même de nos Tableaux hiſtoriques, ont découvert du génie & de l'exécution : les prix propoſés à nos Artiſtes doivent exciter l'émulation, qui juſqu'à préſent eſt ce qui manque aux Anglois, pour briller dans tous les Arts. Une heureuſe expérience fera bientôt voir que le génie ne leur eſt pas étranger, que la liberté eſt favorable au goût, & que ſi nous n'avons pas excellé dans les beaux Arts, comme dans les Sciences profondes, la lenteur de nos progrès eſt venue ou de quelque circonſtance accidentelle, ou de quelque obſtacle facile à lever.

Que ne devons-nous pas attendre sous le régne d'un jeune Monarque, distingué lui-même par son goût pour les beaux Arts, qui est monté sur le Trône dans un tems où le génie de ses Sujets prend le même tour, & n'a besoin que de sa protection Royale, pour convaincre l'Univers que dans un Païs libre, tous les Arts peuvent-être portés à leur perfection. Mais nous ne faisons qu'aspirer encore à cet heureux sort, & je n'en continuerai pas moins d'expliquer pourquoi nos voisins y sont plutôt arrivés.

Avec les trois célébres Académies que j'ai nommées, ils ont aussi celle d'Architecture, où l'instruction est gratuite & soutenue par des prix qui se distribuent annuellement, pour exciter l'émulation des Etudians.

Que dirai-je de l'établissement

d'une nouvelle Societé Françoise, pour l'encouragement général des Arts, des Manufactures & du Commerce ? C'est avec la plus grande satisfaction, que nous en observons déja les effets, non-seulement dans un grand nombre de bons Ouvrages, où l'Agriculture est réduite en Science, & qui vont en hâter les progrès; mais dans une infinité d'heureuses découvertes, de nouvelles méthodes, qui ne regardent pas moins la partie de l'élégance, & de l'ornement, c'est-à-dire les Arts libéraux, que celle des Méchaniques, & des nécessités de la vie.

Une différence des plus remarquables, entre la Capitale de France, & la nôtre, c'est que la premiere est abondamment pourvue de grandes Bibliothéques publiques, dont l'accès est toujours libre, & qui sont

accompagnées d'une nombreuse collection de Peintures, de Sculptures, de Gravures, & de toutes sortes de curiosités de Nature où d'Arts, trésors toujours ouverts, & qui donnent aux jeunes François l'occasion de connoître leur génie ; tandis que dans les autres Païs, où la plus grande partie des Habitans sont privés de ces nobles Spectacles, ceux que la nature a partagé de quelques talens, n'ont jamais le pouvoir de les découvrir, ni la moindre occasion d'en être avertis, du moins par le sentiment. Vous comprenez aisément, Monsieur, que dans notre grande Ville de Londres il doit se trouvert quantité de jeunes gens, qui voyant une collection de beaux Ouvrages, sentiroient que la nature les a rendus propres aux mêmes Arts, & peut-être deviendroient eux-mêmes de fameux Artistes ; mais

qui n'ayant pas cette heureuſe occaſion, paſſent leur vie dans l'obſcurité, ſans être tentés de mettre au jour des talens, dont ils ſont réellement partagés, & qui feroient, avec un peu de culture, l'ornement du monde & l'honneur de leur Patrie. Il eſt vrai que les circonſtances deviennent plus favorables, & que ce qui manque à notre Capitale, pour être auſſi polie qu'elle eſt grande & riche, s'y raſſemblera vrai-ſemblablement par dégrés. Notre *Muſæum* l'emporte déja ſur tout ce qu'on voit du même genre à Paris; il eſt digne de la grandeur & de l'opulence de Londres; il ne peut manquer de s'accroître & de s'embellir, par les nouveaux dons des ſavans & des curieux; le plan en eſt étendu, & les réglemens très-ſages; l'homme d'étude y peut lire, & le Philoſophe

y peut obſerver les productions de la nature : mais, outre qu'il eſt encore l'unique établiſſement de ce genre, n'eſt-il pas à craindre qu'un excès d'égard pour l'ordre & la propreté, n'en rende l'accès trop difficile au Public, & ne nous prive par conſéquent du principal avantage qu'on a dû s'y propoſer?

Les Anglois, qui ont fait le voyage de Paris, peuvent retrouver dans leur mémoire toutes ces belles collections de Peintures, qui ſont ouvertes à la vue du Public. Combien n'ont-ils pas trouvé de jeunes gens à la ſalle du Louvre, attachés à l'examen des meilleurs Ouvrages de la Nation, que chaque Peintre préſente annuellement, comme au théâtre du mérite & de la renommée? Combien n'en ont-ils pas vû a Palais du Luxembourg, admirant la fameuſe

fameuse Gallerie, & cette noble collection de chefs d'œuvres, qui se voit dans les autres appartemens? La collection de M. le Duc d'Orléans, au Palais Royal, une des plus nombreuses & des plus riches, que je connoisse en-deçà des Alpes, n'est pas dérobée de mauvaise grace aux yeux du Public, ou fermée pour ceux qui n'achétent pas, comme à Londres, le plaisir d'un tel Spectacle à prix d'argent. A certaines heures, tous ceux que le goût de l'Art y conduit, ont la liberté d'examiner les plus célébres Ouvrages des différentes Ecoles : & pour ceux qui veulent se former une idée de tout ce que l'ingénieux Art de la Gravure peut offrir en Peintures, en Statues, en Edifices, en Jardins, &c. on y montre une si nombreuse collection de Desseins & de Plans, qu'il

ne reste rien à désirer à la plus avide curiosité. Outre ces Collections publiques, quantité d'Hôtels & de Maisons particuliéres contiennent quelque chose de remarquable, dont l'accès n'est interdit à personne.

Vous sentez, Monsieur, de quel avantage cette liberté continuelle est pour la Nation, & combien elle sert non-seulement à donner aux vrais génies l'occasion de découvrir leurs talens; mais à cultiver le goût de ceux qui n'ont pas reçu les mêmes présens du Ciel. En accoûtumant leurs yeux à voir d'excellens Ouvrages, ils deviennent juges, à quelque dégré; ils sont blessés de ce qui n'est pas conforme à la belle nature; comme l'habitude d'entendre une bonne Musique, donne à ceux mêmes qui n'ont pas le goût distingué dans ce genre, une délicatesse d'o-

reille, pour laquelle tout ce qui manque de justesse & d'harmonie est choquant.

Ajoutez que dans les mêmes lieux on ne manque pas de rencontrer d'autres curieux, qui frappés aussi des beautés ou des défauts, sont portés par la force naturelle de leur sentiment, à faire de justes observations, & servent ainsi à former le jugement & le goût d'autrui, pendant qu'ils tirent le même avantage des refléxions de ceux qui les environnent.

Rien ne cause plus d'étonnement aux Etrangers qui viennent à Londres, que la rareté des Collections publiques, dans une si grande Ville, & la difficulté, la dépense, dans lesquelles il faut s'engager, pour se procurer la vûe de ce qui mérite cette curiosité chez les Grands,

Quelle immenſe quantité d'argent, nos Seigneurs n'ont-ils pas employés à faire acheter des Tableaux & des Statues, qui ſont demeurés enſevelis dans leurs maiſons, & devenus inutiles au progrès du goût ? S'ils avoient été plus exposés à la vûe du Public, peut-être auroient-ils changé le goût de notre Nation, ou ſervi du moins à la garantir d'être ſi ſouvent trompée dans ces marchés.

A la vérité, un Seigneur du plus haut rang, vient d'ouvrir la voie par un généreux exemple, en accordant l'entrée d'un ſalon de ſon hôtel, qui contient une collection de modéles de Statues antiques, & la permiſſion de copier ces précieux reſtes de l'ancien Art; ſi cette noble idée avoit des imitateurs, les Amateurs des beaux Arts devroient non-ſeulement leur admiration à l'Illuſtre

Duc (*a*); mais leur plus ardentes reconnoiſſance, pour avoir appris à ſa Nation à traiter généreuſement les Arts & les Artiſtes.

Ce tour d'eſprit une fois bien répandu, on verroit bien-tôt l'empire du goût & de l'élégance établi dans la grande Bretagne, comme celui du ſavoir ſolide & de la profonde Philoſophie. Envain nous objectera-t'on le climat. Angers & Londres ſont au même dégrés de latitude ſeptentrionale, que celle d'Anvers. Où Rubens & Vandyke ſont-ils nés? Quand nous accorderions que le climat d'Angleterre eſt moins favorable que celui de quelques autres Païs, Londres n'a-t'il pas un autre avantage, qui compenſe aſſez ceux qui lui manquent? Celui d'être la Capitale d'un

(*a*.) M. le Duc de Richemond.

Gouvernement libre ? Mais les réflexions, qui me naissent a l'esprit, sur l'influence que la liberté à naturellement sur le goût, m'ouvrent un trop vaste champ pour faire la conclusion d'une lettre.



LETTRE VI.

De l'influence que la Liberté a sur le Goût.

VOUS me paroissez, Monsieur, convaincu par ma derniere lettre, que les circonstances par lesquelles je vous ai fait observer que Paris est distingué de Londres, considérées du moins du côté dont elles peuvent influer sur les Belles-Lettres, & le Goût, sont favorables à cette Capitale de France. Ma promesse est d'examiner aujourd'hui, qu'elle influence on peut croire que les différens dégrés de liberté dont jouissent les deux Nations, ayent aussi sur ces deux points.

J'ignore d'où vient l'opinion assez

commune que les plus grands efforts de génie se font dans les Etats libres, & son inspirés par son active influence; mais que la justesse & le rafinement du goût se trouvent plus généralement dans les Nations où le Gouvernement est absolu.

La premiere de ces deux propositions est d'une vérité que je reconnois; l'Histoire de chaque Siécle, les Monumens des Régions libres, tout confirme que la liberté ne marche pas sans avoir à sa suite tout ce qu'il y a de grand, de pathétique & d'ingénieux. La seconde idée me paroît fausse, & je crois qu'on peut en prouver aussi la fausseté par l'Histoire, autant que par sa propre nature; les mêmes monumens sont témoins que dans le cortége de la liberté, on peut aussi compter l'élégance natu-

relle, la févére justesse de goût, la vérité simple & sans affectation.

Pope même, qui n'est pas moins estimable par son jugement, que par son génie Poëtique, semble déclaré, quoique sans dessein, pour l'opinion qu'un Gouvernement absolu est plus favorable au progrès du goût que les Gouvernemens libres, dans ces Vers de l'*Essai sur la Critique*; qui représentent la marche des beaux Arts, lorsqu'ils furent bannis d'Italie.

But soon by impious arms from Latium chas'd,
Their ancient bounds the banish'd Muses pass'd;
Thence Arts o'er all the northern world advance,
But Critic-learning flourish'd most in France:

The rules a nation, born to serve, obeys;
And Boileau still in right of Horace sways. (a)

L'autorité d'un aussi grand nom que celui de Pope, mérite beaucoup d'égards; mais elle ne m'en impose point jusqu'à me faire croire aveuglément que dans les Belles Lettres & les Arts, dont il parle ici, *ceux qui sont nés*, dit-il, *pour servir*, *obéissent mieux aux régles*, que ceux qui sont nés plus libres.

L'opinion que la finesse du Goût & l'élégance sont plus cultivées &

(a) Mais bientôt l'Italie en feu de toutes parts
Vit passer dans le Nord la Science & les Arts.
Moins esclave qu'ami du pouvoir Monarchique,
Le François remporta le prix de la Critique;
Sous le joug de la régle il est en liberté.
Boileau, Critique amer, mais plein de vérité,
Toujours dans ses leçons d'accord avec Horace,
Se rendit la terreur & l'amour du Parnasse.

font de plus grands progrès dans un Gouvernement absolu, que dans un Gouvernement libre, semble tirer sa naissance d'une observation partiale sur l'état du goût dans la Monarchie Françoise de ces derniers tems, & sur ce qu'on vit arriver dans Rome, lorsqu'Octave Auguste se fut rendu maître de sa liberté, & de celle du Monde. Mais quelque figure que le siécle d'Auguste & celui de Louis XIV. méritent de faire éternellement dans les Annales du Monde, je suis persuadé qu'on peut établir comme une maxime certaine qu'il n'y a point de Païs ou le Goût, comme le Génie, ne soit en proportion avec la liberté; à moins que l'influence de cette Loi générale ne soit combattue par des circonstances & des accidens inférieurs, comme on peut observer que toute Loi

générale l'est sur plusieurs points, dans l'ordre, soit Physique, ou Moral.

Pour se refuser à la vérité de ce principe, il faut avoir oublié de quels Païs sont venus les modéles des plus élégantes compositions en tous genres ; dans quels tems y commença la culture du vrai goût, quand il y fut porté à sa plus haute perfection, & quand ayant commencé à décliner il céda insensiblement aux affectations du faux goût.

Qu'on me nomme un tems où les Sujets d'une Monarchie absolue, la plus polie, si l'on veut, qu'on puisse vanter, ayent fait voir autant d'élégance, de finesse & de correction de goût, que les Citoyens des Etats libres de Gréce. Connoît-on quelque Ecrivain, né sujet d'un Monarque absolu, qui ait obéi plus étroi-

tement à ces régles, dictées par le bon sens & par la Nature, que ceux qui étoient nés libres dans ces différens Etats ? On n'en connoît point ; on n'en sauroit nommer un ; & je ne défie pas moins qu'on m'en nomme un seul, né depuis que les Empereurs Romains eurent établi leur pouvoir sur les ruines de la liberté, qui puisse disputer le prix de l'élégance & de la justesse, à ceux qui étoient nés & qui avoient reçu l'éducation dans un meilleur tems.

Le siécle d'Auguste ayant devancé de si longtems celui de Louis XIV. j'entreprens de répondre d'abord à l'argument qu'on peut tirer contre mon principe, de la beauté & de l'élégance incontestable des Ouvrages du siécle d'Auguste ; & je ne demande de faveur pour mon sentiment, qu'autant que j'aurai prouvé que nous

sommes redevables des nobles compositions de ce Siécle, non à l'influence du pouvoir suprême, mais à celle de la liberté, qui malheureusement pour le Monde, & pour le vrai goût, fut renversée par Auguste, & qui avoit rendu Rome le siége du Génie & de l'élégance, avant que la fortune l'eût élevé à l'Empire, c'est-à-dire, avant qu'il eût réuni dans lui seul cette variété de pouvoirs, divisés entre les différens ordres du Peuple Romain.

Je ne prétens pas que seule, & tout d'un coup, la liberté soit capable de rafiner le génie & le goût des Hommes; un si grand effet demande le concours de plusieurs autres circonstances; mais la cause animante est la liberté; & de sa privation totale, on verroit suivre bientôt l'extinction de toute étincelle de génie

& de goût. Une Nation peut-être libre, & n'en être pas moins rude, ou moins impolie, dans son goût & dans ses maniéres ; mais un Peuple d'Esclaves, doit, ou manquer absolument de goût, ou n'avoir qu'un goût faux & dépravé. Les Romains conserverent long-tems une rudesse de caractère, qui leur faisoit mépriser le rafinement & l'élégance. Leurs premiers essais de composition, comme ceux de tout autre Peuple, dont la domination & l'autorité commencent à s'étendre dans le Monde, à mesure que ses Loix se forment, & que son Gouvernement se fortifie, furent grossiers & barbares, & leurs premieres productions dans les Arts, également éloignées des bonnes régles. Mais lorsque leur constitution fut pleinement établie, lorsque l'éloquence y fut en honneur, lorsque

la fiere Carthage & le Monde entier fléchirent devant l'Aigle Romaine, lorſque les Gouverneurs des Etats conquis, apportérent à Rome d'immenſes tréſors, & que les Familles élevées à l'opulence, devinrent capables, non-ſeulement de cultiver, mais d'animer par la récompenſe tout ce qu'elles connoiſſoient d'élégant & d'exquis; enfin quand les Muſes eurent abandonné la Gréce, qui ceſſa d'être le ſiége de la liberté; alors les Romains, ſous la direction des Savans qui leur vinrent de cette Région, commencerent à rechercher les élégances du goût, à chérir les Arts, à polir & rafiner l'ancienne rudeſſe de leur ſtile & de leurs maniéres.

On objecteroit en vain contre l'heureuſe influence de la liberté, que les Romains, & ſes autres Peuples libres, furent long-tems impo-

lis. Combien de causes ignorées ou connues, peuvent retarder les progrès de l'élégance & des Arts ? les Spartiates n'étoient pas moins libres que les Athéniens ; mais comme le tour d'esprit particulier du Législateur avoit décrédité parmi les premiers toute espéce de rafinement, & que chez les autres tout ce qui paroissoit ingénieux & poli, étoit au contraire dans la plus haute estime ; les caractères de ces deux Peuples pour le savoir & la politesse sont tout à fait différens. La rusticité des anciens Romains ne prouve rien contre moi. Mais si l'on observe combien l'intervalle fut court entre la ruine de leur goût & la perte de leur liberté, & si l'on fait refléxion que le Despotisme de leurs Empereurs arrêta soudainement le cours du progrès par des obstacles peu naturels ; on sera

pleinement convaincu que le pouvoir arbitraire n'eſt pas moins funeſte aux Arts libéraux, que la liberté leur eſt favorable.

Je n'avance rien qui ne ſe confirme par les plus graves autorités. On trouve dans l'Orateur Romain, un paſſage digne de remarque ; on parle de Marc Caton, il confeſſe, après avoir relevé par de grands éloges ſes talens pour l'éloquence, que ſon ſtile étoit un peu ſuranné, & qu'il employoit quelques termes barbares ; car, ajoute-t'il, » tel étoit l'uſage » de ce tems « (*a*). Enſuite, reconnoiſſant qu'il manquoit de politeſſe, il en donne pour raiſon : » que par » rapport à ſon propre tems, caton » étoit ſi vieux, (*b*) qu'il ne reſtoit

(a) *Antiquior eſt ejus ſermo, & quædam horridiuſcula verba ; ità enim tùm loquebantur*, de Claris Orator.

(b) *Nec verò ignoro, nondum eſſe ſatis politum*

» aucun Ouvrage, plus ancien que lui, » qui méritât d'être lû». Caton néanmoins, comme on nous l'apprend dans le même Dialogue, n'étoit mort qu'à quatre-vingt-trois ans, avant que Ciceron fut Consul (*a*).

Il paroît donc évident, par le témoignage des meilleurs Juges, les plus éloquens des Romains même, que le stile & le goût du Pays demeurerent fort long-tems rudes, & peu polis. Actifs & Guerriers, vivant sans cesse au milieu des armes, où livrés au soin de fixer leurs Loix, & de former leur Gouvernement, le tems leur manquoit pour s'appliquer aux recherches de l'élégance & du goût

hunc Oratorem. . . . . quippè cùm ita sit ad nostrum temporum rationem vetus, ut nullius scriptum extet dignum quidem Lectione, quod sit antiquius, ibid.

(a) *Qui mortuus est annis LXXXIII. antè ipsa Consulem.*

(*a*). Ce ne fut qu'après l'établissement de leur République, lorsqu'ils eurent subjugué les Ennemis dont leur Ville étoit environnée, & qu'ayant humilié leur plus fiers Rivaux, ils se virent délivrés de toutes sortes d'allarmes, que dans la tranquillité du repos, ils commencerent à tourner leur attention vers les objets du goût, & qu'ils firent leur étude, non-seulement de penser juste; mais de parler & d'écrire élégamment.

Auparavant, & tandis qu'ils ne pensérent qu'à former leur Constitution, ou qu'à réduire successivement chaque Etat d'Italie, sous le joug de Rome; on doit supposer que leur éloquence étoit convenable à la rudesse de leur langage, capable d'émouvoir un Peuple brave, mais gros-

(a) *Nec enim in constituentibus Rempublicam, nec in bella gerentibus, nasci cupiditas dicendi solet*, ibid.

ter. Nous savons que tel étoit précisément leur ancien état, & que plusieurs de leurs Citoyens, acquirent beaucoup d'autorité par leurs harangues; mais elles n'auroient pas charmé leurs oreilles dans un siécle plus poli : c'étoit un genre simple de rhétorique, tel que celui de L. Cassius, qui se fit considérer, non par son éloquence (*a*), mais par ses Harangues néanmoins. C'étoit le caractère de l'Orâteur, & ce qu'il disoit réellement, non sa maniére de le dire, qui faisoient impression sur l'ame honnête & martiale des Romains, dans ces tems de parfaite intégrité.

Mais il est certain qu'ils s'attachérent fort tard aux élégances du stile & de la composition, nous voyons aussi que dès qu'ils tournérent la force

(a) *Multùm potuit, eloquentiâ, sed dicendo tamen*, ibid.

de leur génie de ce côté-là, cet esprit altier, nourri par la liberté, rendu mâle & hardi par son indépendance, & par l'importante part qu'il avoit prise aux grandes affaires de l'Etat, se trouva capable de faire d'aussi rapide progrès dans l'éloquence & dans les Beaux Arts, qu'il en avoit fait auparavant dans la conquête du Monde. Le Maître de l'Eloquence Romaine, dans le même Dialogue, où nous apprenons de lui qu'avant le tems de Caton, l'ancienne Rome n'avoit pas eu d'Ecrivain qui méritât d'être lû, nous dit, que la Langue Latine étoit parvenue à sa pleine maturité, & l'Éloquence Romaine à sa perfection, dans la personne de L. Crassus, qui s'étoit fait connoître pour un homme de la plus profonde habileté & pour un Orateur accompli, dans une Harangue admirée de

tous les bons Juges, qu'il avoit prononcée à l'âge de 34 ans, l'année de la naissance de Ciceron (*a*).

Ainsi près d'un Siécle avant l'existance de Ciceron, pendant que la liberté régnoit à Rome, les progrès de l'éloquence ne cesserent pas, jusqu'à sa perfection, qui fut consommée dans la personne de ce grand Homme ; & la même hache tyrannique, qui sépara sa tête du corps, donna le coup fatal à la liberté & à l'Éloquence Romaine ; ou, dans d'autres termes, employés à l'honneur de Caton, par Séneque : » des » biens, qu'il étoit impossible de » séparer, périrent & furent éteintes

(a) *Hoc Crassi cum edita Oratio est, quàm te sæpè legisse certo scio, quatuor & trigenita tùm habeat annos, totidemque annis milei ætate præstabat. His enim Consulabitis eam Legem suasit, quibus nati sumus: quod idcirco posui, ut, dicendi Latine prima maturitas in quâ ætate extitisset, posset notari, & ut intelligentur jam ad summum pæne esse perductum.* ibid.

» ensemble (*a*). » Depuis ce moment l'Art Oratoire tomba de sa perfection, & devint des dégrés sensibles, faux, opposé à la nature, & tout-à-fait étranger au chaste modéle de la vraie & naïve éloquence des jours de la liberté.

Que l'Eloquence Romaine ait eu la plus puissante influence pour le progrès du bon goût, sur tout autre point; c'est ce qui ne peut-être mis en question. L'étude de ce grand Art a toujours passé, dans l'esprit des meilleurs Juges, pour liée naturellement avec tout ce qu'on connoît de gracieux & d'élégant, ou de propre à perfectionner & embellir les facultés de l'esprit humain. Dans tous les Païs où l'Éloquence est une qualité nécessaire, pour ceux qui s'attendent

(a) *Simulque extincta sunt quæ nefas erat divisa.*

à faire quelque figure dans l'Etat, où du moins à se distinguer entre leurs Concitoyens, on peut raisonnablement supposer qu'à mesure qu'elle fait des progrès, le goût général de la Nation doit-être purgé, & son génie préparé à introduire d'excellens Ouvrages en tous genres, quand l'attention du Peuple sera tournée à l'étude des Beaux Arts.

Mais outre l'efficacité naturelle de cette perfection d'éloquence où les Romains étoient parvenus dans leurs jours de liberté, on peut nommer d'autres circonstances, qui contribuerent à perfectionner le goût de Rome, & par conséquent à former ces immortels Ecrivains, qui firent l'honneur du dernier âge de la République.

La Conquête de la Grece offrit aux Romains des scênes fort diffé-

rentes de toutes celles qu'ils avoient vues, dans cette multitude de régions, déja ſubjuguées par leur valeur. En leur ouvrant la communication, & les familiariſant avec la plus ingénieuſe & la plus élégante Nation qui ait jamais exiſté, elle doit avoir beaucoup ſervi à former leur génie, & ſans doute à leur inſpirer toutes les fineſſes du goût. Les Romains les plus éclairés ne faiſoient pas difficulté de le reconnoître eux-mêmes, & nous en trouvons diverſes preuves dans preſque tous leurs Ouvrages. C'eſt des Grecs, dit le grand Hiſtorien de Rome, que nous ſont venus quantité d'Arts, qui ſervent à perfectionner le corps & l'eſprit (a).

Avant la premiere guerre de Macédoine, les Romains avoient peu de

[a] *Multas artes ad animorum corporumque cultum nobis eruditiſſima omnium gens invexit.* Tit. Liv.

communication avec les Grecs. Il eſt vrai qu'environ vingt ans auparavant leurs Ambaſſadeurs avoient paru pour la premiere fois dans les principales Villes de la Gréce, & s'étoient ligués contre Philippe, en qualité d'Auxiliaires des Ætoliens, dans une guerre qui dura plus de dix ans, & qui précéda immédiatement celle de Macédoine. Mais, depuis la fin de cette derniere guerre, c'eſt-à-dire, environ quatre-vingt-dix ans avant la naiſſance de Ciceron, & quatre après la ſeconde guerre Punique, le commerce des Romains devint plus fréquent avec les Grecs; ils voyagerent dans leurs Pays, ils étendirent les Sciences & les Arts, ſous des Maîtres Grecs. Les ſuites de la même Guerre donnerent occaſion à pluſieurs Ambaſſades de la Macédoine, & d'autres Etats de la Gréce à Rome;

& la conduite du Général Romain, après avoir terrassé Philippe, semble avoir été la plus propre, qu'on puisse imaginer, à concilier les Grecs, à leur faire prendre une favorable opinion des Romains, & souhaiter d'entretenir avec eux une correspondance d'amitié. Il insista, au Sénat, pour obtenir que la liberté fut rendue à leurs Villes, & ses instances prévalurent enfin. Aux Jeux Isthmiens, dans une fort nombreuse assemblée, où toute la Grece, inquiete de son sort, attendoit ce que Rome en avoit décidé, le Général, en son propre nom, au nom du Sénat, & du Peuple Romain, ordonna que le bonheur d'être libres, avec la permission de vivre suivant leurs propres loix & leurs institutions, fût annoncé à toutes les Villes de la Grece qui avoient été soumises à la

domination des Rois de Macédoine (*a*). Vous lirez, Monsieur, ce passage avec le plus grand plaisir, au trente-troisiéme Livre de Tite-Live, dans les charmantes expressions de l'Historien. Vous verrez avec quels transports de joie les Grecs entendirent proclamer les chers noms de liberté & d'indépendance, avec quels tendres embrassemens ils faillirent d'étouffer le général; quels éloges ils prodiguerent à la générosité des Romains, & vous concevrez facilement combien cette occasion fut heureuse, pour l'établissement d'un commerce & d'une amitié mutuels.

Les Habitans d'Italie, qui firent le Voyage de Grece pour cette expédition, durent acquérir quelque connoissance de la Langue & des usa-

(*a*) *Liberos, immunes, suis legibus, esse jubet Corinthos, &c.*

ges Grecs, ſans parler d'un grand nombre de Captifs Romains, pris pendant la guerre avec Hannibal, & vendus pour l'eſclavage, qui devenant libres, après avoir été retenus dans différentes parties de la Grece, & retournant à Rome avec Flaminius, ne purent manquer de répandre parmi leurs Concitoyens, & la Langue Grecque, & le goût des élégances de la Gréce, inconnues juſqu'alors en Italie. D'ailleurs le triomphe du Conſul fut orné d'une multitude de Captifs & d'ôtages du haut rang (*a*), qui, pendant leur réſidence à Rome, inſpirerent aux Romains le goût de la politeſſe de leur Patrie.

Peu de tems après, lorſque le

[*a*] *Ante currum multi Nobiles captivi obſideſque, inter quos Demetrius Regis Philippi filius fuit, & Armenes, Nabadis Tyranni, filius, Lacedemonius.* Tite-Liv. Lib. 37.

malheureux Persée fut défait par Paul Emile, les Romains eurent des occasions plus favorables encore, de tirer de nouveaux fruits du commerce de la Gréce. Emile dans le cortége de son triomphe, fut accompagné de quantité d'ingénieux Grecs. C'étoit, vraisemblablement cette troupe des Citoyens distingués (*a*), qui, sur l'accusation de quelques vils délateurs & traîtres à leur Patrie, étoient appellés à Rome (*b*) pour y justifier leur conduite ? Pausanias, dans sa relation d'Achaïe, fait monter leur nombre à plus de mille; & l'on y comptoit le fameux Historien Polybe, avec Lycortas, son pere; Préteur des Achéens, dignes l'un de

[*a*] *Omnibus belli & togæ dotibus, ingeniique & studiorum eminentissimus sui seculi.*

[*b*] *Scipio, tam elegans liberalium studiorum, omnisque doctrinæ & auctor & admirator fuit., ut Polybium, Panætiumque, præcellentes ingenii viros, domi militiaque secum habuerit.* Vell. Paterc. Lib. I.

l'autre, & de l'amitié du vertueux Philopœmen. Doutera-t'on que de tels hommes n'ayent contribué beaucoup à répandre parmi les Romains la passion pour les Lettres Grecques, puisque c'est aux instructions de Polybe, que les Romains doivent un des plus grands Hommes que leur République ait jamais produit.

Les Romains vainqueurs, après la défaite de Persée, ne dûrent pas retourner dans leur Patrie, sans une haute admiration pour la Grece, & sans avoir éprouvé beaucoup de changement dans leur goût, par les vues des élégantes productions de cette contrée. Emile, accompagné de Scipion, son fils, qui n'avoit alors que dix-sept ans, s'étoit procuré, après sa victoire, le loisir de parcourir la Grece, pour visiter les beaux monumens de l'ancien Art,

dont elle étoit remplie. Dans cette promenade, comme nous l'apprenons de Plutarque, il ſoulagea les Peuples du fardeau des impoſitions; il réforma leur gouvernement, il les combla de bienfaits; ce qui leur fit trouver autant de ſatisfaction à le voir, qu'il prit de plaiſir lui-même à contempler les beautés de leur Païs. Tite-Live & Plutarque parlent du tranſport où le jetta particuliérement la vue des chef-d'œuvres de leurs Artiſtes. Le ſecond raconte qu'en voyant à Olympie la Statue de Jupiter, ſon admiration s'exprima par ces célébres mots; » ce Jupiter de » Phidias, eſt le vrai Jupiter d'Ho- » mére. « Tite-Live repréſente fortement l'impreſſion qu'il en reſſentit: » Il crut voir, dit-il, Jupiter pré- » ſent, & ſon ame en fut émue (a). »

(a) *Jovem velut præſentem intuens, motus animo eſt.* Liv. 45.

Ces deux récits peuvent nous faire juger avec quelle extrême ſenſibilité ce Général Romain obſerva ces exquiſes beautés des Arts imitatifs, & quel fruit il en dut recueillir, lui & ſon cortége, pour l'accroiſſement de leurs lumiéres & de leur goût; car on peut s'imaginer qu'Emile n'étoit pas ſeul, & que pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, frappés du même ſpectacle, portérent à Rome & répandirent parmi leurs Concitoyens une haute opinion du noble & de l'élégant génie des Grecs. A la vérité Tite-Live ajoute qu'Emile fit ce voyage avec une ſuite peu nombreuſe (*a*); mais on peut naturellement ſuppoſer qu'elle conſiſtoit dans les Officiers de ſon armée, les plus diſtingués par l'eſprit & le ſavoir, & les plus capables de faire d'utiles re-

[*a*] *Profectus cum haud magno comitatu.* Ibid.

marques, pour l'instruction de leur Patrie.

Environ dix ans après le triomphe d'Emile, les Athéniens envoyerent à Rome, avec le titre d'Ambassadeurs, Carneades, & quelques autres de leurs plus grands Philosophes. A leur arrivée, toute la fleur de la jeunesse Romaine s'empressa de les visiter, les entendit avec un plaisir inexprimable, & fut charmée en particulier de l'éloquence de Carneades (a) : d'où l'on peut conclure que, dès ce tems, les Romains les plus polis entendoient assez communément la Langue Greçque. On ne concevroit pas autrement qu'ils eussent pû témoigner tant d'admiration pour les discours, ou les oraisons de Carneades, qui n'employoit que sa Langue. Mais depuis cette mémorable Am-

(a) Plutarque, vie de Caton.

bassade, il paroît que le génie Romain tourna tellement à l'étude de la Langue Grecque, de l'éloquence & de la Philosophie, que ces trois objets étoient regardés comme des parties essentielles d'une liberale éducation, & que tous les honnêtes gens de Rome, presque sans exception, savoient écrire & parler la Langue Grecque. Ce goût fit des progrès si rapides, que le sage Caton même, après avoir allarmé le Sénat pour les dangereux effets de l'éloquence de Carnades & des études grecques, ne put résister au charme, & dans sa vieillesse entreprit d'étudier cette Langue (a). Aussi devint-elle plus commune que jamais à Rome, & depuis ce tems, il paroît qu'elle fut comme familiere dans tous les ordres de la République.

Pendant la guerre Mithridatique,

[a] Questions Accadém. de Cicér. Liv. 2.

on vit paroître à Rome un grand nombre des principaux Citoyens d'Athènes, chassés du païs de leur naissance par la terreur des armes. Le commerce de tant de personnes de ce mérite, offrit aux Romains de nouvelles facilités pour la culture du goût. Ciceron s'attacha fortement à perfectionner le sien sous de tels Maîtres (a); & comme, il avoue lui-même l'extrême obligation qu'il eut à leurs lumiéres, on peut raisonnablement conclure que les meilleurs Ecrivains de son siécle tirerent beaucoup d'utilité de la conversation des Grecs, de la lecture de leurs

(a) *Eodem tempore, cum Princeps Academiæ Philo cum Atheniensium optimatibus, Mithridatico bello, domo profugisset, Romamque venisset, totum me ei tradidi.... Commentabar declamitans [sic enim nunc loquuntur] sæpe cum M. Pisone & cum B. Pompeio, aut cum aliquo quotidie; idque faciebam multum etiam Latine, sed Græce sæpius, vel quod Græca oratio plura ornamenta suppeditans consuetudinem similiter Latine dicendi afferebat, vel quod à Græcis summis Doctoribus, nisi Græce dicerem, neque corrigi possem, neque doceri.* de Clar. Orator.

Auteurs, & de la vue des excellentes productions de leur Art.

Si les Habitans de Rome, dans le dernier Siécle de leur République, eurent d'étroites liaisons, avec les beaux Esprits de la Grece, ils durent aussi, dans le même-tems, à cette heureuse communication, les ouvrages des excellens Hommes qui s'y étoient distingués pendant le plus heureux régne de sa liberté, & ces inimitables productions de l'Art grec, qui passa à Rome, devinrent autant de modéles pour l'étude des Romains.

Avant le fameux siége de Syracuse, qui se fit pendant la seconde guerre Punique ; » Rome n'avoit » jamais vû, ni connu, aucune espè- » ce de curiosités superflues ; & dans » une Ville si fameuse, il ne se trou- » voit pas une rareté, un seul ouvra-

» ge de l'Art, qui marquât quelque
» élégance & quelque politesse de
» génie. Mais après la prise de Syra-
» cuse, Marcellus, portant à Rome
» les belles Statues & les Peintures
» qui étoient innombrables dans cet-
» te Ville, apprit le premier aux
» Romains combien les Arts de la
» Grece méritoient d'admiration &
» d'estime, & leur inspira du goût
» pour ces exquises productions dont
» ils n'avoient jamais eu d'idées (a). »

Quand Flaminius eut triomphé de Philippe, il fit transporter à Rome quantité d'élégans ouvrages de cuivre & de marbre, avec un grand nombre de vases merveilleusement gravés; la plupart avoient été pris au Roi, & quelques-uns aux Villes des Etats que le Vainqueur avoit traversés; mais, probablement, tout

(a) Plutarque, Vie de Marcellus.

étoit l'ouvrage des Artiſtes Grecs (a).

Tout le monde ſait quelle immenſe quantité de Peintures faiſoit l'ornement du fameux triomphe de Paul Emile : 750 chariots furent employés pour le ſeul tranſport. A peine le jour entier ſuffit aux Romains, pour conſidérer cette brillante ſcêne. Dans le même-tems, un nombre immenſes de Vaſes, auſſi précieux par leur forme & leur grandeur, que par la beauté de leur gravure, furent apportés à Rome, & la premiere Bibliothéque qu'on eût vûe dans cette Ville, fut formée de Livres qu'Emile permit à ſon Fils de prendre à Perſée (b). Combien de Romains ne profiterent-ils pas de

(a) *Signa aerea & marmorea tranſtulit, plura Philippo adempta, quam quæ ex civitatibus ceperat.... Vaſa multa omnis generis, cælata pleraque, quædam eximiæ artis.* Tite-Live, Liv. 34.

(b) Plutarque, Vie d'Emile.

cette

cette facilité de lire ? L'intime amitié de Scipion avec Polybe, comme cet Historien nous l'apprend lui-même, prit naissance de la communication établie entr'eux par l'emprunt de quelques-uns de ces Livres que Scipion eut la politesse de lui prêter, & sur lesquels il prit beaucoup de plaisir à converser avec un si savant Homme.

Environ trente ans après, lorsque le Consul Mummius prit Corinthe, on sait de quel nouveau nombre d'excellens Ouvrages Grecs Rome fut ornée, par les dépouilles de cette élégante Ville, & l'on n'oubliera jamais le fameux trait du Consul, qui, faisant porter en Italie les Tableaux & les Statues des plus grands Maîtres, dit à ceux qu'il chargeoit de cette commission, que s'il s'en perdoit quelques-uns, il les obligeroit

d'en fournir d'autres pour les remplacer (*a*). On ſoupçonne ici qu'il reſtoit encore quelques traces de l'ancienne ruſticité parmi les Romains, ſans quoi l'on ne pourroit jamais ſuppoſer que la groſſiereté, l'ignorance, & le défaut de goût puſſent aller ſi loin dans un homme de ce rang.

Ces raretés d'incidens étoient arrivées avant la naiſſance de Ciceron. Je n'obſerverai qu'une addition conſidérable qui ſe fit, environ trente ans après, au tréſor littéraire d'Italie, par la Bibliothéque d'Apellicon, que Sylla fit apporter d'Athénes; elle contenoit une belle Collection de Livres, entre leſquels on comptoit particuliérement les piéces ori-

(*a*) *Mummius tam rudis fuit, ut capta Corintho, cum maximorum Artificum perfectas manibus tabulas ac ſtatuas in Italiam portanda, locaret, juberet prædici conducentibus ſi eas perdidiſſent novas eos reddituros.* Vell. Paterc.

ginales dAriſtote & Théophraſte (a) ; deux Génies les plus capables de hâter les progrès du vrai goût, les plus fins Critiques & deux des meilleurs Ecrivains que la Grece eût produits (b).

Cette eſquiſſe du commerce que les Romains eurent avec les Grecs, depuis la premiere guerre de Macédoine, juſqu'au tems de Ciceron, ne permet pas de douter que tant de favorables circonſtances, n'ayent extrêmement ſervi à l'établiſſement du bon goût dans Rome.

Horace obſerve, & ſemble obſerver avec regret, que le génie de ſes Concitoyens ſe tourna fort tard à l'étude des ouvrages Grecs : mais

[a] Plutarque, vie de Sylla.

[b] *Peripatetici autem etiam hæc ipſa, quæ propria Oratorum putas eſſe adjumenta atque ornamenta dicendi ab ſe peti, vincerent oportere, ac non ſolùm meliora, ſed etiam multò plura Ariſtotelem Theophraſtum que de his rebus, quam omnes docendi Magiſtros ſcripſiſſe, oſtenderunt.* De Orat. Lib. I.

peut-être commencerent-ils dans le tems le plus favorable à leurs progrès, le plus propre à les rendre capables d'exceller, & de disputer l'honneur de la perfection à leurs charmans modéles. Si les Romains eussent commencé plutôt leur langage, encore informe, n'eût pû les faire parvenir à l'excellence; & leur caractère, leur génie trop rudes, trop peu polis, auroient été moins disposés à goûter l'élégante beauté des compositions de la Grece, & moins propres à la culture des Arts. L'expérience n'apprend-t'elle pas que la voie la plus juste, pour atteindre à la perfection d'un Art ou d'une Science, n'est pas de commencer trop-tôt à s'y appliquer. L'Esprit, incapable de faire de grands progrès dans une saison prématurée, n'en conserve que le dégoût du travail;

qui lui donne de l'éloignement, ou moins de disposition, à recommencer la même entreprise, dans un tems plus convenable. Ce qui paroît vrai à l'égard des Particuliers, peut l'être aussi pour le corps d'une Société politique.

» Le premier objet de l'industrie
» des hommes, est de se procurer les
» nécessités de la vie; de pourvoir à
» leur subsistance, par l'Agriculture;
» à leurs vêtemens, par les Manufac-
» tures d'étoffes; à leur sûreté, par
» des murs; à la conservation de
» leurs biens; à la paisible jouis-
» sance des fruits de leur travail, par
» des Loix. Après avoir fait quelque
» progrès dans tous ces points, &
» lorsque le bon sens naturel à fait
» trouver des moyens de faciliter le
» travail, par lequel on est parvenu
» à multiplier ses biens au-delà de ses

» besoins ; l'Homme, alors dispensé
» du travail corporel, sent naître en
» lui-même l'amour de la distinction
» & le désir d'exceller ; il commence
» à s'occuper d'améliorations, & de
» ce qui peut lui faire joindre le
» commode au nécessaire : enfin les
» idées humaines s'aggrandissent par
» dégrés, le génie & le goût se rafi-
» nent, l'élégance & le plaisir font
» sentir leurs charmes ; les produc-
» tions des talens supérieurs sont
» recherchées ; l'Eloquence & la
» Poësie plaisent, les Peintures &
» les Statues, forment un délicieux
» spectacle. »

(*a*) Je n'ai pû, Monsieur, m'em-

(*a*) *Navigia, atque agri culturas, mania, leges,*
Arma, vias, vester, & catera de genere horum,
Pramia, delicias quoque vita funditùs omnes,
Carmina, picturas, & Dedala signa polire,
Usus & impigra simul experientia mentis,
Paulatim docuit mentis pedetentim progredientes;
Sic unum quidquid paulatim protrahit atas
In medium, ratioque in luminis eruit oras :
Namque aliud ex alio clarescere corde vidimus;
Artibus ad summum donec venere cacumen.
Lucret. Lib. 1.

pêcher de joindre ici cette Traduction libre, de quelques Vers, d'un Poëte, du génie le plus brillant & le plus original; dont l'Ouvrage, quoique fait pour exposer un systême absurde, est une preuve immortelle du haut dégré de perfection auquel la Poësie fut portée chez les Romains par un Personnage, mort avant qu'Octave fût né, & que Jules César eût été créé Dictateur perpetuel.

Il faut être peu versé dans l'Histoire des Auteurs Romains, pour ignorer que leurs plus belles productions, sont de ceux qui étoient nés dans les jours libres de Rome. Je ne veux nommer qu'un petit nombre des plus éminens; ceux qui, par l'accord de tous les suffrages, ont toujours passé pour les plus parfaits & les plus admirables dans leur genre.

J'ai déja parlé avec honneur de Sénéque, le plus grand des Poëtes antiques. Pour suivre l'ordre des tems, j'aurois dû nommer d'abord Térence, dans les Ouvrages duquel la belle simplicité de la nature, se fait admirer avec la plus élégante correction. Pendant que les compositions des autres Auteurs Comiques, tombent dans l'oubli avec les modes & les ridicules des tems, pour lesquels ils écrivoient; celles de Térence seront admirées aussi longtems que les Hommes seront Hommes, où que les grands traits du caractère humain ne cesseront pas d'être les mêmes. Il mourut cent-dix ans, avant la Bataille de Pharsale.

Saluste l'Historien, & le Poëte Catulle, dont les talens sont si bien connus, & si peu contestés, qu'il

suffit

ſuffit de les nommer, étoient nés preſque dans le même-tems, trente-huit ans avant la même Bataille, & morts avant que la Victoire d'Actium eût établi l'Empire d'Auguſte.

Horace, avoit dix-huit ans, au tems de la journée de Pharſale. Il fut envoyé à Rome par ſon Pere, dans ſa premiere jeuneſſe, & reçut la même éducation que les jeunes gens du premier ordre (a). L'idée qu'il en donne, dans les Vers qui ſuivent ceux que je cite, fait naturellement ſuppoſer qu'il vivoit ſur un pied d'égalité avec la plus noble jeuneſſe de Rome, & ce fut dans cette ſocieté, ſans doute, que ſon cœur, s'échauffant du goût de la liberté, puiſa ces principes, qui le firent paroître au champ

(a) *Puerum eſt auſus Romam portare docendum Artes, quas doceat quivis eques atque Senator, Semet prognatos, &c.*

de Philippes, entre les Partiſans de Brutus, & les Amis de la liberté.

Virgile, âgé d'environ cinq ans plus qu'Horace, fut probablement élevé dans les mêmes principes, quoiqu'étant d'un naturel doux & paiſible, il ne paroiſſe pas qu'il eût pris les armes contre Octave.

Tite-Live, il faut l'avouer, compoſa ſa belle Hiſtoire, pendant le régne d'Auguſte, & ſurvécut même de quatre ans à cet Empereur : mais comme il mourut dans un âge avancé (a), la République peut s'attribuer l'honneur d'avoir produit & formé ce grand Hiſtorien, puiſqu'il devoit-être âgé de vingt-huit ans, lorſque la victoire d'Actium mit un terme à la réſiſtance qu'Octave avoit éprouvée, & l'inveſtit pleinement du pouvoir ſuprême. Malheureuſement

[a] Soixante-douze ans.

cette partie de ſon Hiſioire, qui contenoit les nobles efforts de la liberté, dans les derniers tems de la République, eſt perdue : mais on peut juger de l'eſprit qu'elle reſpiroit, par le témoignage que lui rend un autre grand Ecrivain. Cet élégant & candide Hiſtorien, quoiqu'honoré de l'eſtime & de l'amitié qu'Auguſte avoit la prudence de faire éclater pour les ſublimes génies qui floriſſoient de ſon tems, fut toujours fidele à la cauſe de la liberté. Loin de donner à Brutus & Caſſius les odieux noms de *Brigands* & de *Parricides*, comme la flatterie le fit faire enſuite, il les traitoit d'Hommes Illuſtres, & louoit Pompée avec ſi peu de ménagemens, qu'Auguſte le nommoit *Pompeien.* (a.)

(a) *Titus-Livius, eloquentiæ & fidei præclarus imprimis, Cneium Pompeium tantis laudibus extulit, ut Pompeianum eum Auguſtus appellavit ; neque id*

L'Opinion commune fait naître Ovide & Tibulle sous le Consulat d'Hirtius & de Pansa ; & Properce étoit né peu d'années auparavant. Quelques Savans néanmoins ont jugé, sur d'assez fortes raisons, que la naissance de Tibulle est de vingt ans plus ancienne ; & s'ils ont la vérité pour eux, la plus grande partie de sa vie s'étoit passée pendant que la liberté subsistoit encore. Mais en le faisant naître aussi tard qu'Ovide, ce Triumvirat de Poëtes & d'Amis, dont les œuvres assaisonnées de la plus fine élégance, feront l'admiration de tous les Siécles polis, étoient nés quand Jules César vivoit encore ; & loin d'avoir aucune raison d'aimer Auguste, ils avoient d'assez justes

amicitia eorum offecit. Scipionem, Afranium, hunc ipsum Cassium, hunc Brutum nusquàm latrones & parricidas, quæ nunc vocabula imponuntur, sæpe ut insignes viros nominat. Tacit. Annal. Lib. 4.

Sujets de ressentiment contre lui. Tibulle & Properce, nés, élevés tous deux, parmi les plus fermes Adversaires d'Octave, devoient avoir conçu, dès l'enfance, de l'amour pour la liberté, & de l'aversion pour Auguste. Il paroît probable, que le Pere de Tibulle fut tué en combatant contre Octave, & que son bien devint la proie des Vainqueurs. C'est l'opinion commune, que le Pere de Properce fut un des trois cens Romains qu'Auguste, après avoir pris Pérouse, & lorsqu'ils s'étoient rendus à sa merci, sacrifia inhumainement devant l'Autel de Jules-César, & qui sollicitant leur pardon, avec de touchantes apologies de leur conduite, n'obtinrent que cette barbare réponse, *il faut mourir* (*a*). Il

(*a*) *Perusiâ captâ, in plurimos animadvertit; orare veniam, vel excusare se, conantibus, una voce*

paroît dans les Ouvrages même de Properce, qu'il perdit aussi sa fortune, pour la cause de la liberté [a].

Quoi qu'Ovide n'eût jamais porté les armes contre Auguste, & qu'il fit des vœux pour lui, comme il nous l'apprend lui-même, dans un tems où peu de Romains étoient si bien disposés en sa faveur [b], il ne laissa point d'encourir la disgrace

occurrens, moriendum esse, *scribunt quidam trecentos ex dedititiis electos utriusque Ordinis ad aram Divo Julio extructam idibus Martiis mactatos.* Sueton in Aug. C'est probablement à ce trait que Properce même fait allusion, dans la derniere Elegie de son premier Livre

Si Perusina tibi Patriæ sunt nota sepulcra
Italiæ duris funera temporibus,
Cum Romana suos egit discordia cives;
Sit mihi præcipue pulvis Etrusce dolor.
Tu proiecto mei perpessa es membra propinqui,
Tu nullo miseri contegis ossa solo.

[a] *Nam tua cum multi versarent rura Juvenci*
Abstulit excultas pertica tristis opes.
Liv. 4. Eleg. 1re.

[b] *Nec contraria dicor*
Arma, nec hostiles esse secutus opes.
Optavi peteres celestia sidera tarde,
Parsque fuit turba parva precantis idem.
Ovid. Trist. Lib. 2.

de l'Empereur, &, sans pouvoir obtenir de se défendre au Sénat, ou devant quelque autre Juge [a], il se vit banni dans une Région désagréable & fort éloignée. Son offense est demeurée jusqu'aujourd'hui sous le voile du secret ; mais il y a beaucoup d'apparence que c'étoit moins un crime, qu'une faute légere. Sa punition fut rigoureuse, autant qu'arbitraire ; & malgré la douceur vantée dans Auguste, Ovide lui dut peu de reconnoissance.

Aux célébres noms de Térence, de Lucréce, de Saluste, de Catulle, de Virgile, d'Horace, de Tite-Live, d'Ovide, de Properce & de Tibulle ; si nous joignons ceux de Ciceron & de Jules César même, la liste admirée des Génies, de ce qu'on nomme

[a] *Nec mea decreto damnasti facta, Senatus,*
Nec mea, selecto judice, jussa fuga est.
Ibid.

le Siécle d'Auguste, paroîtra complette. Plusieurs autres noms, & quelques fragmens d'autres Ouvrages, sont venus à la vérité jusqu'à nous; mais ceux que je viens de rapporter sont les principaux; & c'est à leur extrême célébrité, que le tems auquel ils ont vécu doit ce lustre, qui fait & qui fera toujours sa distinction dans les Annales du genre humain.

Peut-être trouvera-t'on bizarre, que Jules César soit ici rangé au nombre des grands Ecrivains, qui furent formés par la liberté, & qui sont donnés pour autaut d'exemples de son heureuse influence sur l'élégance du goût, pendant que ce fut lui-même qui renversa la constitution libre de sa Patrie. César, il est vrai, poussé par l'ambition & l'excessif amour du pouvoir, s'éleva par

la force des armes, à la Dictature perpetuelle, & foula aux pieds la Constitution Romaine; mais la liberté n'en forma pas moins son goût. Ce fut, & la liberté, & l'assemblage de tous les talens nécessaires pour rendre un Particulier célébre & puissant dans un Etat libre, & l'occasion que César eut dans sa jeunesse d'entrer sans cesse en dispute avec quantité d'illustres & libres antagonistes, & l'ambition d'exceller continuellement, qui formérent son génie, son goût, & toutes ces grandes qualités par lesquelles, malheureusement pour la liberté même, il devint capable de l'emporter sur toutes sortes d'oppositions, & de maîtriser la République.

Les Romains ne furent pas plutôt soumis aux volontés arbitraires d'un Empereur, que le génie & le goût

de Rome furent comme interceptés. La protection accordée par Auguste aux brillants Esprits, qui s'étoient formés dans un tems libre, ne fit que suspendre & retarder de quelques années les pernicieux effets que son pouvoir eut sur le bon goût.

Vous voyez, Monsieur, par cette courte peinture, que l'immortalité de l'âge d'Auguste vient de ceux qui étoient nés avant cette époque, & que la moitié des grands Ecrivains que j'ai nommés, étoient morts avant que le nom d'Auguste eût fait du bruit dans le monde; car je peux compter entr'eux Ciceron & César, le dernier desquels ne l'avoit vû que dans sa grande jeunesse, & l'autre souffrit une mort cruelle, lorsque Octave n'étoit encore qu'un ambitieux jeune homme, associé avec d'autres, pour la ruine de la liberté:

mais ce ne fut guéres que seize ans après la mort de Ciceron, qu'il s'arroga le titre d'Auguste & l'autorité suprême. Cependant je ne sais pourquoi l'usage, tellement mal fondé, fait mettre dans le catalogue des Ecrivains du Siécle d'Auguste, tous les beaux Génies du dernier âge de la République.

Si nous voulons refléchir sur le court espace qui se fait si sensiblement remarquer depuis les premiers raïons de l'élégance & du goût parmi les Romains, jusqu'à la destruction de leur liberté, & considérer non-seulement que leur génie & leur goût étoient à leur plus haute perfection, lorsqu'ils cessérent d'être libres, mais qu'ensuite ils n'ont jamais eu d'égaux, entre ceux qui sont nés dans les tems de servitude, nous nous croirons convaincus que la décadence du

génie vient de la perte de la liberté ; & forcés de reconnoître l'intime connexion qui subsiste entre la liberté & le bon goût. Le pouvoir d'Auguste étoit si loin de produire le génie, ou de corriger le goût, que certainement il arrêta leurs progrès. Peut-être les Ecrivains de son tems, qui étoient nés sous la République, auroient été plus parfaits, s'ils n'eussent pas survécu à la ruine de la liberté. Je ne conçois pas, à la vérité, que la Lyre pût être touchée avec un art plus exquis, qu'elle l'étoit par Horace : mais si Virgile eût écrit, avant que Rome eût un Empereur pour Maître, son Poëme seroit peut-être animé d'un feu plus noble, & sa propre majesté auroit pû s'unir avec la chaleur originale d'Homére.

Horace observa que le génie Romain, vif, sublime, étoit naturelle-

ment propre à la Tragédie : mais sur l'idée qu'il nous donne des Auteurs de son tems, dans ce genre, il paroît qu'ils étoient très éloignés de la perfection, & que s'ils avoient quelques beautés, elles étoient ternies par une abondance de défauts. Leurs traductions du Grec, comme il l'assure dans le même lieu, n'étoient pas même correctes (*a*).

A quoi faut-il donc attribuer, qu'entre les Auteurs du brillant âge de Rome, il ne se trouve pas un Tragique, qu'on puisse mettre en comparaison avec les Grecs, Eschile, Sophocle, ou Eurypide? Il n'en reste pas même un, de cet heureux pé-

(*a*) *Quarere cœpit*
Quid Sophocles, & Thespis, & Æschilus utile ferrent,
Tentavit quoque rem, si digne vertere posset;
Et placuit sibi, natura sublimis & acer:
Nam spirat Tragicum satis, & feliciter audet;
Sed turpem putat, in scriptis, metuitque lituram.
Epist. Lib. 2.

riode ; car ceux qu'il avoit n'ont pas été préservés des ruines du tems : mais l'idée que nous en ont donné les meilleurs Juges, d'entre les Romains mêmes, nous rend très certains qu'ils étoient infiniment au-dessous des Grecs. Ce vuide absolu, ou cette remarquable disette de Tragiques, entre les Ecrivains de l'âge célébre, ne peut s'expliquer que par l'altération qui se fit alors dans la constitution de Rome : les Romains virent expirer leur liberté, dans le tems même où, suivant le cours naturel de leurs progrès, ils auroient excellé dans la Tragédie, s'ils eussent continué d'être libres. » Une Tra-» gédie parfaite, pour emprunter les » termes d'un de nos meilleurs es-» prits (*a*), est la plus noble pro-» duction de la nature humaine » ;

(*a*) Addisson, No. 39. du Spectateur.

jamais on n'a commencé par ce qu'il y a de plus noble & de plus parfait : ce ne peut-être l'ouvrage que de ceux qui connoissent déja toutes les perfections de l'Art. Sophocles, Eurypides, avoient été précedés par Homere ; & si les Romains n'eussent pas cessé d'être libres, Virgile eût été suivi par des Tragiques, dignes de l'élévation d'esprit des Romains, & leur Langue auroit eu dans ce genre des Ecrivains bien différens de Sénéque (*a*), qui ne composa ses Tragédies que dans un tems de plein esclavage, lorsque le génie de Rome étoit éteint, & son goût à demi corrompu.

Après cette époque, on chercheroit vainement, parmi les Romains, des Ecrivains comparables à ceux de l'âge Ciceronien. Le célébre Vers de

(a) Le Tragique.

Martial (*a*), peut avoir de l'agrément dans une Epigramme ; mais il ne répond pas à la vérité du fait. C'est la liberté, l'élévation d'ame, & le vrai savoir, qui doivent former le génie & le goût. Dira-t'on que l'excellence de la Poësie de Virgile, soit due à la flaterie de Mécene ? où que la raison, pour laquelle on ne vit pas après lui de Poëte du même ordre, fut le défaut d'un tel Protecteur. Ce noble génie qui régnoit parmi des Citoyens libres, dédaigna d'habiter un Païs servile, & d'inspirer les Sujets d'un Empereur despotique. La protection que Mécene accorda sous son Ministere aux grands Ecrivains du même-tems, a rendu effectivement son nom immortel, & l'a fait prendre assez généralement pour homme de goût ; mais

(*a*) *Sint Mæcenates ; non deerunt, Flacce, Marones.*

rien

rien n'eſt plus mal fondé : au contraire en qualité de premier Miniſtre, d'une Puiſſance arbitraire, il donna dans Rome le premier exemple de la fatale influence du deſpotiſme ſur le goût, par ſes propres compoſitions. Si la liberté Romaine eût continué de ſubſiſter, peut-être ſeroit-il devenu lui-même un modéle d'éloquence ; mais un excès de proſperité & de luxe corrompit ſon goût, & n'énerva pas moins ſon génie (a).

[a] *Ingenioſus vir ille fuit, magnum exemplum Romanæ eloquentiæ daturus, niſi illum enervaſſet felicitas, imò caſtraſſet.* Senec. Epiſt. 19. Outre ce paſſage, Sénéque obſerve en pluſieurs endroits le mauvais goût de Mécene. Voici quelques Vers qu'il cite de lui :

Debilem facito manu
Debilem pede, coxâ ;
Tubber adſtrue gibberum,
Lubricos quate denses ;
Vita dum ſupereſt, bene eſt :
Hanc mihi, vel accutâ
Si ſedeam cruce ſuſtine.

Cette Poëſie eſt miſérable, & prouve que ſon admiration prétendue pour Virgile étoit pure affectation. L'Auteur de ces Vers ne pouvoit admirer ſincerement, l'*uſque ades-ne mori miſerum eſt.* Auſſi Sénéque, dit-il, qu'à peine s'imagineroit-on

Ainsi le premier Ministre d'Auguste, malgré toute la faveur de l'Empereur son maître, malgré toute l'ambition qui le faisoit aspirer à la qualité d'homme de génie, & malgré les

que Mécene eût jamais entendu réciter ce Vers à Virgile. Shakespéar, qui ne fait jamais parler personne, hors de son vrai caractère, a mis après les mêmes sentimens dans la bouche d'un lâche, qui pensoit à racheter sa vie par le sacrifice de la vertu de sa Sœur.

The Weariest and most loathed Wordly life
Which age, pennury, and imprisonment,
Can lay on Nature, is a Paradise,
To What we fear on death.

Sénéque dans sa onziéme Lettre, après avoir donné un exemple du style obscur, confus & licentieux de Mécene, s'étend sur les causes de cette corruption, qu'il tire de son caractère & des circonstances de sa fortune: „ *Hoc ista ambages* „ *compositionis, hoc verba tranversa, hoc sensus, magni* „ *quidem sæpe, sed enervati dum exeunt, cuivis ma-* „ *nifestum faciunt, motum illi nimiâ felicitate caput;* „ *quod vitium hominis esse interdum, interdum tempo-* „ *ris solet.* " Voyez aussi sa Lettre 92, vers la fin. L'Auteur du Dialogue sur les causes de l'affoiblissement de l'éloquence Romaine, attribué à Tacite, observe aussi les *frisures* de Mécene. Que tous ses faux ornemens, sont inférieurs à la parure simple de la véritable éloquence! On verroit plus volontiers un Orateur vêtu de l'habit le plus grossier, que de ceux du luxe & de la mollesse. „ *Malim* „ *Hercule C. Gracchi impetum, aut L. Crassi matu-* „ *ritatem, quam Calamistros Mecænatis aut tinnitus* „ *Gallionis, adeo malim Oratorem vel hirtâ togâ indu-* „ *re, quam fucatis & meretriciis vestibus insignire.* "

qualités réelles dont la nature l'avoit favorisé, devint un fort mauvais Ecrivain, & fit voir combien la faveur d'Auguste, prodiguée même à l'excès, fut peu capable d'influer sur les progrès du génie, & sur le maintien ou la correction du gout.

Auguste, à la vérité, reconnut & prit plaisir a tourner en ridicule les affectations & le style effeminé de son Favori (*a*) ; mais il n'en tomba pas moins, lui-même, dans les défauts qu'il lui reprochoit (*b*). Des lettres écrites de sa propre main, comme nous l'apprenons de Suetone,

[*a*] *Exagitabat nonnunquam imprimis Mecanatem suum, cujus Myrobrecheis, ut ait, concinnos usquequaque persequitur, & imitando per locum irridet*, Sueton. Vit. Aug.

[*b*] *Cum hortatur ferenda esse præsentia, qualia cumque sint, contenti simus hoc* Catone, *& ad exprimendam festinata rei velocitatem*, velocius quam asparagi concoquantur. *Ponit assidue, pro stulto* baceolum, & *pro pullo* pulciaceum, *& pro cerrito* vacerosum, *& rapidè se habere pro male, &* betisare *pro languere*. Ibid.

font connoître les ridicules expressions qu'il employoit, & sa folle passion pour le néologisme. Dire d'une chose, pour exprimer la vitesse qu'on avoit apporté à la faire; *qu'elle avoit pris moins de tems qu'on n'en met à faire cuire des asperges*; c'étoit assurément le contrepied du sublime. Exhorter quelqu'un à souffrir patiemment un malheur, en disant, *c'est un Caton, qu'il faut supporter*, ne sauroit passer que pour une misérable pointe. Telles étoient néanmoins les expressions favorites d'Auguste. Ne trouvez-vous pas, Monsieur, quelque chose de bien remarquable dans la derniere? Il falloit que le respectable nom de Caton lui fut extrêmement odieux, & la mémoire de ses vertus très désagréable. Les glorieux efforts de ce brave Citoyen, pour la défense de

la liberté & de la vertu lui rappelloient apparemment la bassesse avec laquelle il avoit trahi l'une & l'autre. Rien n'est plus insupportable aux gens tels qu'Auguste, que les caractères tels que celui de Caton ; & delà cette étrange phrase, qui découvre, comme il arrive souvent, les secrets & réels sentimens de son Auteur.

L'Esprit d'esclavage eut cette malheureuse influence, sur ceux mêmes qui le repandirent parmi les Romains. Doutera-t'on qu'une intime familiarité avec eux, loin de servir au progrès du goût, ne fût capable de le corrompre ? Qu'elle absurdité d'attribuer le mérite des grands Ecrivains de ces tems, à la protection d'un tel Empereur, & d'un tel Ministre Ils surent tous deux l'usage qu'ils devoient faire, des Génies qui

floriſſoient alors ; mais, formés dans d'autres tems, & par le commerce d'autres hommes ils trouverent l'art de faire ſervir les talens à leurs plaiſirs : en effet, ſi le vrai goût du noble & du grand étoit à ſon plus haut point dans Rome, lorſqu'Auguſte parvint à l'Empire, il commença du même moment à décliner. Ce ne fut pas, à la vérité, tout d'un coup qu'il fut éteint ; la societé humaine & le génie des hommes ſe perfectionnent, ou s'altérent par dégrés : mais de même que les progrès des Romains, lorſqu'ils eurent commencé à ſe polir, furent d'une extrême rapidité dans le goût, & que vrai-ſembl blement ils en auroient fait de plus grands encore, du moins dans quelques parties, ſi le pouvoir abſolu des Empereurs n'eût étouffé leur génie ; de même lorſqu'ils eu-

rent cessé d'être libres, ils déclinérent si rapidement, que le fatal effet du renversement de leur constitution sur le goût, devint aussi-tôt sensible. L'esprit d'adulation, inséparable de la servitude, prit la place de cette élévation d'ame, qui n'abandonne jamais la liberté. Il se trouve néanmoins, sous les Empereurs, quelques Ecrivains d'un mérite extraordinaire: mais ils sont en petit nombre, & n'ont pas vécu si loin de l'âge Ciceronien, qu'on ne puisse naturellement supposer, que le noble esprit de ce tems, s'étoit communiqué jusqu'à eux dans leurs études privées; & d'ailleurs on ne concevroit pas que le génie de la liberté se fût éteint généralement & tout à la fois dans l'ame de tous les Romains.

Dans un Dialogue, attribué par

les uns à Tacite, & par d'autres à Quintilien, un des Interlocuteurs obſerve, qu'il eſt étonnant que Céſar & Ciceron ſoient plutôt comptés entre les anciens Orateurs, que parmi ceux de ſon tems, puiſqu'une même perſonne pouvoit avoir entendu Ciceron, & quelques-uns des Acteurs de ſon Dialogue. La perſonne qu'il cite en exemple, avoit à la vérité, vécu très-long-tems: mais il eſt certain que les Harangues des Orateurs qui forment le Dialogue, du moins celles qu'ils avoient prononcées dans leur jeuneſſe, pouvoient avoir eu, pour Auditeur, quelqu'un qu'il l'eût été de celles de Ciceron, & par conſéquent qu'ils pouvoient s'être formés à l'éloquence, ſous ceux qui vivoient dans l'âge Ciceronien [a].

[a] *Sed Ciceronem & Cæſarem, &c..... cur antiquis temporibus potius aſcribatis quam noſtris, non*

Ainſi

Ainsi l'âge de Tacite est si proche de celui de Ciceron, qu'il peut être compté pour le même ; & c'est aussi dans ce tems que fleurirent les derniers des grands Ecrivains de Rome ; car Tacite eut pour contemporains Quintilien, les Plines & Juvenal. Après eux, toute la faveur des Empereurs, quoiqu'honnêtes gens & grands Philosophes, ne put soutenir

video : nam ut de Cicerone ipso loquar, Hirtio nempe & Pansa Consulibus, ut tiro libertus ejus scribit, VII. idus Decemb. occisus est, quo anno divus Augustus in locum Pansæ & Hirtii se & Q. Pedium Consules suffecit. Statue VI. & L. annos, quibus mox divus Augustus Rempublicam rexit ; adjice Tiberii XXIII. & prope quadriennium Caii, ac bis quaternos denos Claudii & Neronis annos, atque ipsum Galbæ & Othonis, & Vitellii unum annum, ac VI. jam felicis hujus principatûs stationem quâ Vespasianus Rempublicam fovet ; C. & XX. anni ab interitu Ciceronis in hunc diem colliguntur, unius hominis ætas. Nam ipse ego in Britanniâ vidi senem, qui se fateretur & pugnæ interfuisse quâ Cæsarem inferentem arma Britanniæ, arcere littoribus & pellere aggressi sunt. Ita si eum, qui armatus C. Cæsari restitit, vel captivitas, vel voluntas, vel factum aliquod in urbem pertraxisset, idem Cæsarem ipsum & Ciceronem audire potuit & nostris quoque actionibus interesse. Dialog. de causis corrupt. Eloquent. Ce Dialogue est à la fin des œuvres de Tacite, & communément sous son nom.

l'ancien esprit, ou produire des Ecrivains comparables à ceux des jours de la liberté.

Il semble que le despotisme & le mauvais goût se soient tenus par la main, jusqu'à ce qu'ils aient paru tous deux sous leurs véritables traits. On vit subsister quelques apparences de liberté pendant le régne d'Auguste, & quelques restes de liberté mourante, sous Tibere même (*a*). Les bons Empereurs, qui vinrent après les monstres successeurs de Tibere, ranimerent l'esprit languissant de Rome, & nous voyons sous leur régne quelques Ecrivains vils, mais d'un goût fort inférieur à celui du siécle de la liberté. Au retour du despotisme, le goût & le génie firent leur retraite, & bien-tôt

(a) *Manebant etiam tunc vestigia morientis libertatis.* Tacite, ann. lib.

on ne vit plus parmi les Romains l'ombre même de ce qu'ils avoient été : l'élévation de l'esprit de liberté fut changée en flatterie basse & servile, les nobles idées en mauvaises pointes, la simplicité nerveuse du style en fleurs molles, & la févere correction de goût en passion pour tout ce qu'il y a d'affecté, de faux & de vicieux.

Vous voyez, Monsieur, que je ne me suis pas déclaré sans raison contre ceux qui croient le Gouvernement absolu, plus favorable au progrès du goût qu'un Gouvernement libre, fondés sur l'opinion qu'on a communément de la protection qu'Auguste accordoit aux Muses. J'ai fait voir dans une légere exposition, que ce fut le dernier âge de la République, qui forma les grands Ecrivains de l'âge d'Auguste ;

que le pouvoir abſolu coupa le cours du progrès ; que probablement ſi les Romains euſſent continué d'être libres, ils ſe ſeroient élevés dans quelques genres, du moins à de plus hauts degrés de perfection ; en un mot, que l'autorité arbitraire & le mauvais goût marcherent à pas égal, juſqu'à ce que le deſpotiſme fût pleinement établi & le goût entiérement dépravé. Je réſerve, pour une autre Lettre, ma réponſe aux objections qu'on peut tirer contre mes principes, du ſiécle de Louis XIV.



LETTRE VII.

De l'influence de la Liberté sur le Goût, & du siécle de Louis XIV.

C'EST une regle générale d'équité, que le Jugement qu'on porte, & l'opinion qu'on se forme des Nations, des hommes, & des différens âges du monde, doit être fondée sur des principes raisonnables; mais vous conviendrez, Monsieur, qu'on doit s'attacher spécialement à se former une idée juste, des siécles qui passent pour les plus accomplis, & desquels on emprunte souvent des exemples & des maximes, sur tout ce qui peut être utile ou nuisible au genre humain. J'avois entrepris, dans ma derniere Lettre, de montrer combien

l'opinion commune, concernant l'influence du pouvoir d'Auguste sur le génie & le goût, est réellement injuste, & quelle est l'erreur de ceux, qui s'en laissant imposer par les délicates flatteries que des Ecrivains, formés, il est vrai, sous le régne de la liberté, mais qui malheureusement condamnés à lui survivre, ont prodiguées tantôt à ce Prince, tantôt à son Favori, se font une fausse idée du génie de l'un & de l'autre, & de l'influence de leur pouvoir sur le vrai goût. Aujourd'hui, je vous offre quelques observations sur le siécle de Louis XIV. telles que je me les suis permises en lisant les plus célebres Ecrivains, & les Historiens de cet âge.

Je pars d'une proposition générale, que je crois avoir bien établie; c'est qu'à proportion qu'un pays est

libre, le bon goût doit y fleurir, à moins que l'heureuse influence de la liberté ne soit contre-balancée par des circonstances peu favorables; & que la protection d'un seul homme, quelque puissance qu'on lui suppose, ne sauroit créer le genre ou le goût, qui doivent être formés par les circonstances particulieres de la Nation & du tems où ces deux perfections éclatent. Dans la persuasion de cette vérité, je crois que, sans recourir à l'influence du pouvoir suprême de Louis XIV. on peut expliquer par de fort bonnes raisons la figure que les Ecrivains François de son siécle font, & feront à jamais dans les Annales du Monde. Si je ne suis pas assez heureux, pour développer toutes les circonstances qui firent parvenir les beaux génies François de ces tems, au point d'élégance & de

correction qui distinguent leurs ouvrages, sans l'attribuer principalement à la faveur signalée dont leur Monarque honoroit les Sciences & les Arts, vous devez, Monsieur, en accuser mon défaut d'habileté, & non la foiblesse de ma cause.

On a souvent observé qu'il y avoit une grande ressemblance entre les Cours d'Auguste & de Louis XIV. & qu'un grand nombre de circonstances qui semblent les mêmes, ont contribué à l'immortalité des deux régnes. Je ne parle pas de l'encens le plus trivial, qui leur fut donné à pleines mains, ni de cette flatteuse attribution de vertus & de grandes qualités, à laquelle, peut-être, ils n'avoient aucun droit l'un & l'autre.

Mais il est constant qu'ils furent tous deux très-fortunés. La plus noble & la plus brillante fortune à la

quelle un Souverain puisse parvenir, est de monter sur le Trône dans un tems où ses sujets ont acquis une réputation distinguée par leur mérite, par l'éclatante figure qu'ils font dans le Monde, & par des progrès fort avancés dans tout ce qui tend, soit à l'embellissement de la vie, soit à rendre la société plus raisonnable & plus polie. Tels étoient, & les Romains & les François, lorsqu'Auguste & Louis prirent possession du pouvoir suprême. Rome avoit produit son Lucrece, son Saluste, son Ciceron! Paris, son Corneille, son Moliere, son Pascal! je nomme ces trois François, parce qu'il est universellement reconnu qu'ils ont porté la Prose & la Poësie Françoise à un degré de perfection, qui n'a peut-être pas eu d'égal, mais que personne du moins n'a passé depuis; & parce que le plus

moderne des trois, Pascal, né quinze ans avant Louis, ayant publié ses fameuses Provinciales dans la seizieme année de ce Prince, on ne sauroit supposer qu'il ait eu quelque influence sur le goût, déja si bien établi, & porté à cette perfection dans ses Etats.

On peut demander, & même avec quelque apparence de raison, à quoi cette observation revient, & comment elle sert à prouver que le pouvoir absolu soit ennemi du bon goût, puisqu'il est égal que ces Ecrivains soient nés sous Louis XIV. ou sous les Rois ses prédécesseurs. Mais, Monsieur, c'est ce qui n'est pas égal. J'espere montrer que le tems où le goût François se purifia par degrés, & parvint à cette perfection, fut un tems où la liberté gagna du terrein, où, quoique les Rois de France soient devenus plus puis-

ſans, les droits du Peuple furent étendus, l'eſprit public animé, & le deſir du ſavoir, avec la liberté du raiſonnement & des recherches, dominant dans toute la Nation.

De l'accroiſſement du pouvoir d'un Souverain, il ne s'enſuit pas que l'eſclavage de ſes ſujets augmente en proportion. « La Nation la » plus libre eſt celle qui contient le » plus grand nombre de perſonnes li» bres», comme l'a dit, dans les mêmes termes, un de nos plus habiles Parlementaires, à l'occaſion d'un bill pour la ſuppreſſion d'un odieux Tribunal, qui privoit quelques parties de cette iſle des avantages de la liberté. Les Rois de France avoient fait de longs efforts pour renverſer le ſyſtême qui mettoit au pouvoir d'un petit nombre de Grands du Royaume, de traiter leur Souverain avec

mépris, de jetter l'Etat dans la confusion lorsqu'ils y étoient excités par leur orgueil, & de faire le malheur de la plus grande partie du Peuple. Heureusement pour le corps de la Nation, les moyens que ces Monarques se crurent obligés d'employer pour établir leur autorité, furent tels sur quelques points, qu'ils servirent à l'avancement de la liberté.

Dans tous les Etats, l'administration de la Justice est de la plus haute importance. Ceux qui ont entre les mains l'autorité qui décide de ce qui concerne la vie & les biens du Peuple, jouissent du plus grand des pouvoirs; & si, n'étant pas bridés dans leurs Jugemens par un systême de loix, ils n'ont que leur propre volonté pour regle, ils deviendront infailliblement arbitraires & despotiques. Tels étoient les Grands de

France, pendant le régne du Gouvernement féodal. Chefs & Capitaines en guerre, ils étoient Juges suprêmes dans les tems de paix; & tout étant ainsi dans leur dépendance, ils étoient les maîtres absolus des Peuples, qui ne pouvoient recourir qu'à eux pour la conservation ou le recouvrement de leur bien, & qui se voyoient réellement leurs esclaves. « Ce n'étoit plus des sujets, que des » Peuples qui pouvoient être armés » contre le Roi par leurs Seigneurs; » & qui, pour conserver leur bien, ne » connoissoient d'autre Tribunal que » celui de ce même Seigneur (a)»; c'est en peu de lignes, une fidelle peinture du systême féodal. Etablir des Juges pour prendre connoissance des décisions de ces Tribunaux, pour

(a) *M. le Président Henaut*; remarques sur la troisieme race.

remédier aux maux du Peuple & juger ſuivant la loi, ce fut délivrer tout à la fois les ſujets d'oppreſſion, étendre l'autorité du Souverain, & donner naiſſance au régne des loix ; en un mot, ce fut répandre la liberté dans le corps de la Nation, &, ſuivant l'expreſſion de M. de Voltaire, donner à cinq cens mille familles un juſte ſujet de ſe réjouir de ce qui pouvoit en faire murmurer cinquante (*a*).

Ouvrez l'Hiſtoire de France, Monſieur, & vous ſerez convaincu que telle fut la méthode employée par ſes Rois. Je m'arrête en général à cette ſeule révolution du Gouvernement François, parce que s'y trouve une preuve éclatante que la liberté eſt amie du génie & du goût. Le

(*a*) C'eſt à lui (Louis XI.) que le Peuple doit le premier abaiſſement des Grands. Environ cinquante familles en ont murmuré, & plus de cinq cens mille ont dû s'en féliciter. *Hiſt. gén.*

tems où la Nation Françoise a fait des progrès sensibles vers le savoir & la politesse, est aussi le tems où commençant à sortir de la plus basse servitude, elle a fait de très-grands pas vers la liberté. Ses Parlemens furent alors établis : c'est-à-dire, qu'on vit paroître des Juges, qui par degrés acquérant de nouveaux droits au respect public, devinrent capables d'éloigner l'oppression, de tenir la balance, la justice, & de garder le dépôt des loix. Les nobles efforts que les Parlemens de France, surtout celui de Paris, ont faits depuis leur institution pour la défense des loix fondamentales de leur Patrie, leur ont mérité, & fait obtenir l'applaudissement de toute l'Europe (a). Aussi ne peut-on douter que

(a) La Cour même y a mêlé le sien, comme le témoigne l'Ecrivain François : " Le Parlement de " Paris s'est conduit depuis près de deux ans avec

l'établiſſement de ces nombreuſes Cours, & l'autorité dont elles ſont revêtues, n'aient été ce qui pouvoit arriver de plus favorable à la liberté de France.

Mais ce n'eſt pas ſeulement la révolution qui ſe fit alors dans l'adminiſtration de la Juſtice, qui ſervit à rendre la Nation plus libre; celle de la partie militaire du Gouvernement eut le même effet, & tendit également au progrès du goût. Pendant toute la durée du ſyſtême féodal, les Grands concentrés dans leur orgueil, renfermés dans les murs de leurs Châteaux, défendus par leurs vaſſaux & leurs eſclaves, ne connoiſſant pas d'autre amuſement que l'exercice des armes, leurs tournois, &

„ une fermeté & une prudence, qui lui ont valu „ des remerciemens du Prince, l'affection de tous „ les bons François, & l'eſtime de toute l'Europe „. *Mes penſées.*

leurs sauvages combats, ignoroient entiérement tout ce qui porte le nom d'élégance & de politesse. Lorsqu'ils avoient tenu la campagne, soit dans leurs guerres contre des Rivaux voisins, soit à la tête de leurs vassaux dans l'Armée générale de la Nation, ils retournoient à leurs rustiques foyers, & ne paroissoient jamais à la Cour, non plus qu'entre leurs égaux. Enivrés sans cesse par les flatteries de leurs inférieurs, & par l'orgueil de voir leurs ordres reçus avec une aveugle soumission, on conçoit facilement combien ce genre de vie étoit capable de les confirmer dans leurs folies, d'avilir l'esprit des Peuples, & d'arrêter dans les uns & dans les autres les progrès du savoir ou du goût. La destruction de ce systême délivra le corps du Peuple d'un servile & continuel assujettissement à ses

maîtres : les Grands moins employés dans leurs terres, furent attirés naturellement à la Cour (*a*), & bien-tôt leur goût changea ; des amusemens plus doux prirent la place de leurs rudes exercices; leurs progrès se communiquerent dans les cantons de leur dépendance ; la lecture s'y mit en honneur, &, par une révolution assez prompte, la société devint plus raisonnable & plus polie. Vainement cette métamorphose avoit été tentée, pendant la durée du systême féodal, systême le moins ami des Beaux-Arts & des libertés nationales, qui marchent toujours comme de pair. Vainement la Littérature fut protégée par les Rois, & Charles V. de France rassembla-t-il une Bibliotheque de neuf cens Volumes, nombre considérable avant la naissance

(*a*) Remarques sur la troisieme race, *ubi sup.*

de l'Art d'imprimer; le génie de son Royaume étoit contre lui, & ruina les effets de cette faveur qu'il accordoit au savoir (a). La libéralité des Rois mêmes est sans force pour l'exaltation du génie & du goût, dans un Peuple dont les ames sont rabaissées par la servitude. En détruisant le systême féodal, c'est-à-dire, en affranchissant le génie de la Nation d'un joug qui l'avilissoit, les Rois de France firent beaucoup plus pour le progrès du savoir & du goût, que n'auroient pu faire toute la protection & toutes les récompenses avant le renversement de ce barbare systême. François I. dont le régne est la grande époque de la renaissance des Let

(a) Le Roi de France, Charles V. qui rassembla environ 900 Volumes, cent ans avant que la Bibliotheque du Vatican fût fondée par Nicolas V. encouragea en vain les talens: le terrein n'étoit pas préparé pour porter de ces fruits étrangers. *M. de Voltaire*, Tome 2.

tres en France, n'eut pas plus d'estime pour les Sciences & les Arts, & ne les favorisa pas plus que Charles V. dont on n'oubliera jamais cette mémorable réponse à quelques Seigneurs de sa Cour qui murmuroient de l'honneur qu'il portoit aux Gens de Lettres, appellés *Clercs* dans ces tems : « les Clercs, ou la » sapience, l'on ne peut trop honorer ; & tant que sapience sera honorée en ce Royaume, il continuera en prospérité, mais quand déboutée y sera, il décherra ». Mais le génie de leurs tems n'étoit pas le même : l'un vivoit avant, & l'autre après Louis XI. qui tout méchant, tout cruel Prince qu'il étoit, sut jetter les fondemens du progrès des Sciences & des Arts, en affranchissant ses Peuples de cette servile dépendance dans laquelle ils gémissoient

pendant l'exiſtence du ſyſtême féodal.

Un autre événement mémorable, arrivé près d'un ſiécle avant le régne de Louis XIV. doit avoir été de la plus grande influence pour animer les eſprits : je parle de la réformation, changement qui produiſit le goût des recherches & l'eſprit de liberté : j'ai déja fait obſerver une partie de ſes effets ; & j'ajouterai ſeulement ici, que de toutes les parties de l'Europe, où la réformation ne fut pas immédiatement établie, la France fut celle où l'on vit d'abord un plus grand nombre de Proteſtans. Des perſonnages de la plus haute diſtinction dans les affaires & dans les armes, pluſieurs Princes du Sang, une grande partie de la Nobleſſe, des Provinces preſqu'entieres prirent parti pour les nouvelles opi-

nions. Les efforts qu'ils firent longtems pour leur défense, & qui ne furent pas toujours sans succès, leurs disputes avec les Catholiques, non-seulement par la voie des armes, mais par celle du raisonnement, ne purent manquer de servir beaucoup à l'accroissement des lumieres, en agrandissant l'esprit des hommes, en leur rendant le jugement plus exact & l'imagination plus vive, en leur faisant unir au même degré la chaleur & la justesse, deux qualités qui s'acquérent ordinairement par l'exercice, & par la fréquente nécessité de défendre une opinion favorite ou d'attaquer d'odieux principes par la force des motifs, par l'importance de l'intérêt, enfin par l'occasion d'employer toutes les facultés de l'ame, & toute la vigueur du corps à notre propre défense, à

celle de la Patrie & de ce que nous avons de plus cher au Monde.

Cette obſervation me conduit d'elle-même à toucher légérement un autre point, dont on ne ſauroit douter que l'influence n'ait eu la plus grande force, pour former les ſiécles d'Auguſte & de Louis XIV. (*a*) ; j'entens les diſſenſions civiles & les guerres inteſtines auxquelles ils ſuccéderent. Quel nombre & quelle variété de talens ne furent pas deployés dans Rome, lorſque les Catons, les Cicerons, les Pompées, les Céſars & les Antoines, à la tête de leurs différens partis, s'efforçoient avec toute

(*a*) Ces deux Princes ſortoient des guerres civiles de ce tems où les Peuples, toujours armés, nourris ſans ceſſe au milieu des périls, entêtés des plus hardis deſſeins, ne voient rien où ils ne puiſſent atteindre ; de ce tems où les événemens heureux & malheureux, mille fois repétés, étendent les idées, fortifient l'âme à force d'épreuves, augmentent ſon reſſort, & lui donnent ce deſir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choſes. *M. le Préſident Henaut.*

leur habileté de soutenir leur propre intérêt, ou d'affoiblir celui de leurs adversaires! Quels nobles combats en France, quand les Henris IV. les Sullys, les Mornais, les Condés, les Turennes, les de Retz, les de la Rochefoucaults, les Richelieus & les Mazarins firent briller leurs épées, ou tonner leur éloquence pour le soutien de leurs causes, & des principes de leurs systêmes opposés!

C'est ainsi, Monsieur, que je me suis flatté de pouvoir prouver qu'en France, sous les régnes de plusieurs de ses Rois, prédécesseurs de Louis XIV. les droits du corps populaire se sont agrandis, l'esprit s'est fortifié par la liberté des réflexions & des recherches, les sentimens se sont échauffés, & le goût est devenu mâle & hardi par de continuelles disputes sur l'indépendance & la liberté

liberté, tant civile qu'eccléſiaſtique ; en un mot, que c'eſt à l'aſcendant de l'eſprit de liberté, qu'il faut attribuer la formation de ces beaux génies, qui floriſſoient lorſqu'il monta ſur le Trône, & pendant les dernieres années du régne de ſon pere. Remarquez, Monſieur, le tems où je vous fais remonter ; car il eſt important pour l'opinion que j'établis, de ſe ſouvenir que ſous l'adminiſtration du Cardinal de Richelieu le génie & le goût avoient atteint à leur plus haute perfection : preuve inconteſtable que l'eſprit de liberté & les conjonctures du tems contribuent infiniment plus à former les grands Ecrivains & les grands Artiſtes, que la protection même d'une Cour & d'un Miniſtre, puiſque les plus diſtingués du même tems éprouverent, comme l'on ſait, moins d'encouragement

que d'obſtacle, du côté de la Cour & du miniſtere. Le grand Corneille n'eut aucune part aux faveurs de Richelieu; on ſait, au contraire, qu'il y trouva de l'oppoſition, & qu'un excès de complaiſance pour ce Miniſtre fit tomber la cenſure de l'Académie ſur le Cid. Mais d'autres circonſtances eurent plus de force pour élever ce rare génie, que les diſgraces de la fortune n'en eurent pour l'abaiſſer. Né dans un ſiécle actif & fort éclairé, avec des talens d'un grand éclat, & l'avantage d'être admiré par des hommes à qui la nature n'avoit pas été moins favorable, faut-il s'étonner de l'excellence à laquelle il atteignit? S'étonnera-t-on de l'élévation de ſes ſentimens, ſi l'on conſidere la ſenſibilité de ſes Spectateurs? Quel aiguillon pour Corneille, que de voir couler une généreuſe larme des yeux du

grand Condé, à la prononciation d'un noble & généreux sentiment (*a*)!

Une petite anecdote, Monsieur, qui regarde la maniere dont le Maréchal de Turenne fut traité à Chantilly dans une visite de deux jours, vous fera juger combien les amusemens des Seigneurs François de ce tems étoient différens de ceux du nôtre; vous en conclurez qu'alors le goût devoit être bien vif en France pour le savoir & les ouvrages d'esprit, & qu'il n'est pas surprenant de trouver d'excellens Ecrivains dans un siécle & dans une Nation, où les manieres étoient si polies, & les plaisirs si raisonnables & si instructifs. M. le Duc, fils du grand Condé, voulant faire au Maréchal de Turen-

(*a*) Le grand Corneille, faisant pleurer le grand Condé d'admiration, est une époque bien remarquable dans l'histoire de l'Esprit humain. *M. de Voltaire.*

ne un accueil auquel il ne manquât rien de ce qui pouvoit plaire à ce fameux Général, consulta Boileau sur le choix des lectures. Ce satyriste fut engagé lui-même à lire trois chants de son lutrin ; mais il y avoit d'autres heures à remplir. Boileau proposa de lire les Lettres Provinciales que M. le Duc n'avoit pas encore vues. On en lut une pour essai, & son Altesse en fut si charmée, qu'ayant pris le livre, elle ne put le quitter qu'après les avoir lues toutes. M. de Turenne n'y prit pas moins de plaisir, & demanda qu'elles fussent plusieurs fois relues (*a*).

Ce trait ne nous rappelle-t-il pas les *Symposes* grecs, ou le goût de ces Assemblées Romaines, auxquelles Caton l'ancien assistoit souvent, &

(*a*) *Voyez* le discours qui est à la tête des Lettres Provinciales. *Edit. de* 1753.

qu'il eſtimoit, non pour la bonne chere & l'excellence des vins, mais pour l'agrément de la compagnie & de la converſation *(a)*. Auſſi long-tems que ce goût a prévalu dans Athènes, dans Rome & Paris, ſerons-nous ſurpris qu'il en ſoit ſorti des Ouvrages qui rendront ces ſiécles immortels ? Pourquoi s'étonneroit-on que dans le grand nombre de Savans & d'illuſtres perſonnages, dont la France abondoit alors dans tous les genres, il s'en ſoit élevé quelques-uns d'un génie capable de réformer le goût, & de le régler par d'élégans & nobles modéles ? Il n'eſt pas plus étonnant que depuis les miniſteres de Richelieu & de Mazarin on n'ait pas pouſſé plus loin la ſublimité & la véritable élégance.

(a) *Neque enim ipſorum conviviorum delectationem voluptatibus corporis, magis quam cœtu amicorum & ſermonibus metiebar.* Cat. Maj.

Un peu de réflexion ſur l'Etat de la France, immédiatement avant que ces deux Miniſtres fuſſent parvenus à la tête des affaires, ſur leur conduite, & ſur l'altération qu'ils cauſerent dans l'ancienne conſtitution du Royaume, confirmera mon principe en y répandant un nouveau jour.

Henri IV. le meilleur & le plus aimable des Princes, qui jouit aſſez long-tems du plus grand bonheur qu'un Mortel puiſſe avoir en partage, & le plus approchant du bonheur de la divinité, celui de rendre des millions de cœurs heureux, de répandre l'abondance & la joie, & d'employer le pouvoir à ſuivre les inſpirations de la bonté, fut tout à la fois le Souverain & l'ami de ſon Peuple. Il avoit vêcu, pendant qu'il étoit Prince du Sang, dans une intime liaiſon avec les ſoutiens de la

liberté sur le Trône ; il fut le Protecteur de la liberté publique. Il avoit reçu l'éducation des Protestans ; il continua de les protéger après avoir embrassé la foi Romaine, & ses principaux Ministres furent des Protestans. Libre & généreux dans ses principes, il s'efforça de faire régner l'esprit d'union & de charité parmi ses Sujets, d'adoucir toute espece de fiel & d'animosité, & de bannir à jamais la persécution. Il assembla les Etats de son Royaume, non pour les forcer à la soumission pour ses volontés, ou pour mépriser leurs sages conseils, mais dans la sincere intention de les suivre. Toutes ses actions firent éclater de la grandeur d'ame ; & toutes ses paroles furent autant d'images naïves d'un cœur généreux : la postérité se les rappellera toujours avec de vertueux ap-

plaudiſſemens : quels tranſports de reconnoiſſance doit-il avoir excité dans l'âme de ſes Sujets ! avec quelle admiration devoient-ils voir ſa conduite, avec quel raviſſement devoient-ils entendre les affectueuſes expreſſions de ſon amour pour ſon Peuple, & de ſes vœux pour la félicité du genre humain ! un tel caractere ſe feroit fait adorer dans tous les tems : mais ſi vous conſidérez, Monſieur, l'Etat de la France quelques années avant qu'il fût ſur le Trône, vous ſerez porté à croire qu'il doit avoir paru comme un Ange envoyé du Ciel pour le bonheur de la race humaine ; ou, comme l'Antiquité le croyoit de ſon Apollon, pour inſpirer aux Mortels de grandes & belles idées, pour faire entendre la voix des Muſes, en étouffant l'horrible bruit de la guerre, & pour délivrer

le Peuple de la cruelle famine (*a*).

Que ce modéle des Rois ſoit parvenu au Trône, dans un tems où les François s'étoient vus comme livrés aux plus terribles fléaux de l'humanité, c'eſt ce qui n'eſt ignoré de perſonne. Les Ligueurs de France animés, non par le foible motif de maintenir leurs libertés & leurs loix, ou de défendre leur Patrie contre des ennemis étrangers, mais par la plus inhumaine ſuperſtition, avoient pris les armes, pour rougir leurs mains dans le ſang de leurs Concitoyens. Le maſſacre de Paris, & le fameux ſiége de cette Ville, arrivé quelques années après, feront des monumens éternels de l'aveugle barbarie, où la ſuperbe ſuperſtition peut s'emporter, & qu'elle eſt capable de faire ſouffrir. Ni l'âge, ni le

(a) *Hic bellum lacrymoſum, hic miſeram famem, Peſtemque à populo aget.* Horat.

ſexe, ni la beauté, ni le mérite, ne purent faire tomber le poignard de la main du perfide meurtrier; comme la famine, ſi terrible qu'elle réduiſit une mere à manger ſon propre enfant, ne put forcer les Pariſiens de rendre leur Ville, à celui qu'on leur faiſoit regarder comme l'ennemi du Ciel.

Cependant Henri ſurmonta tous les obſtacles. La ſeule impuiſſance arrêta les furieux efforts des Ligueurs, & leur fit perdre l'eſpoir de l'exclure du Trône. Il fut heureux pour la France de trouver ſon Roi dans le plus humain des Princes. A des tems cruels & tumultueux, on vit ſuccéder le plus pacifique & le plus généreux régne. Chaque Sujet établi dans la poſſeſſion de ſes droits, de ſes priviléges, & de ce qu'il avoit de plus cher, n'appréhenda plus d'être le jouet de l'inſolence ou

la victime de la cruauté. Les esprits, revenus du trouble des régnes précédens, & des continuelles alarmes, qui leur avoient fait rapporter tous leurs efforts à leur défense & leur conservation, eurent le loisir d'employer cette vigueur & cette activité qu'ils avoient acquise, à l'embellissement de la vie par la culture de tout ce qui porte le nom de politesse & d'élégance. On sait tout ce que le grand Henri fit pour la sécurité, l'abondance & le bonheur de son Peuple ; & de ce qu'il fit, on peut conjecturer ce qu'il auroit fait, si la détestable main d'un monstre infernal n'eût pas malheureusement terminé sa glorieuse carriere. Mais il me paroît certain que c'est sous son régne qu'il faut chercher les fondemens, ou la source de cette haute réputation de génie & de goût que les François acqui-

rent ensuite, & qui parut dans son plus grand lustre sous les deux ministeres consécutifs de Richelieu & de Mazarin. Une supposition si peu douteuse, n'est-il pas naturel de conclure, que comme l'esprit de liberté qui régnoit en France avant leur administration, avoit fortement contribué à former le goût sublime des illustres Ecrivains de leur tems, l'interruption du progrès vint aussi, des grands pas qu'ils firent tous deux vers le pouvoir arbitraire. Chacun sait combien ces deux Ministres, le premier par son intrépide hardiesse, le second par une adresse consommée, agrandirent le pouvoir de leurs maîtres, & frayerent le chemin au despotisme (*a*). Il seroit trop long de

(*a*) Richelieu, Mazarin, Ministres immortels,
Jusqu'au Trône élevés de l'ombre des Autels,
Enfans de la fortune & de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Henriade.

faire observer toutes les atteintes qu'ils porterent à la constitution Françoise. D'ailleurs c'est un fait universellement reconnu ; & rien n'est plus propre à donner une parfaite connoissance des affaires générales de l'Europe, que l'Histoire de France de ce tems. On convient que les principaux Acteurs étoient des hommes d'une rare habileté : capables d'écrire & d'agir avec la même force ; ils nous ont laissé d'amples matériaux, sur lesquels on peut juger de la conduite de tous les partis, & se former de justes opinions d'après les mémoires de ceux qui devoient être les mieux instruits. Vous prendrez, Monsieur, beaucoup de plaisir, & vous ne trouverez pas moins d'utilité à lire les actes originaux de ces tems. Mais pour vous donner dès aujourd'hui quelque idée du change-

ment qui se fit alors en France, je veux joindre ici de courtes observations, qui ne viennent pas d'une main suspecte, puisqu'elles sont empruntées de quelques-uns des plus célebres Ecrivains François ; elles auront plus de poids que les miennes, & vous ne demanderez pas d'autre preuve que le Gouvernement est plus absolu en France qu'il ne l'étoit autrefois.

Combien ne pourrois-je pas citer d'autres témoignages pour confirmer mon opinion ? mais ç'en est assez, & peut-être trop, car vous pourrez croire que je me suis jetté dans un étrange dilemme, ou de refuser aux Ecrivains François depuis les tems de Richelieu & de Mazarin, l'excellence du génie & du goût, ou de contredire mon principe, que ces deux qualités ne peuvent subsister dans un Gouvernement despotique.

Je me flatte néanmoins de n'être pas assez partial, assez mal pourvu moi-même de goût & de discernement, pour ne pas reconnoître que les François d'aujourd'hui sont encore distingués par le génie & le goût ; & j'espere aussi de pouvoir donner à cette espece de paradoxe, une explication qui se conciliera d'elle même avec les effets de la liberté.

Il faut se ressouvenir soigneusement que les génies François du premier ordre, les Corneilles, les Molieres, les la Fontaines, les Bossuets, les de la Rochefoucaults, les Poussins, les le Bruns, & quantité de leurs célebres contemporains (*a*), étoient nés

(*a*) Corneille naquit en 1606, Moliere en 1620, la Fontaine en 1621, Bossuet en 1627, le Marquis de la Rochefoucault en 1613, le Poussin en 1594, le Brun en 1619 ; on peut dire que le Cardinal de Richelieu parvint au zénith de son pouvoir après avoir réduit la Rochelle en 1628, ou plutôt après avoir dissipé les intrigues tramées contre lui, & terrassé ses Antagonistes en 1632. Alors son propre génie lui fit reconnoître ceux qui s'étoient formés

avant que les efforts de Richelieu eussent pleinement établi le pouvoir des Monarques François, & s'étoient formés dans des tems où ce Ministre n'avoit pas encore donné à l'autorité royale, ce que le Cardinal de Retz nomme, dans son style plein de feu, *un mouvement de rapidité* (a).

dans la Nation; mais ses faveurs ne tomberent pas toujours sur ceux qui les méritoient le plus.

(a) Ce Ministre (Richelieu) dont la politique absolue avoit violé les anciennes Loix du Royaume pour établir l'autorité immodérée de son maître, dont il étoit le dispensateur, avoit considéré tous les réglemens de cet Etat comme des concessions forcées, & comme des bornes imposées à la puissances des Rois, plutôt que des fondemens solides pour bien régner; & comme son administration très-longue avoit été autorisée par de grands succès pendant la vie du feu Roi, il renversa toutes les formes de la Justice & des Finances, & avoit introduit pour le souverain Tribunal de la vie & des biens des hommes, la volonté royale. *Mémoires de la Rochefoucault.*

Le Cardinal de Richelieu fit, pour ainsi dire, un fonds de toutes les mauvaises intentions & de toutes les ignorances des deux derniers siécles, pour s'en servir selon ses intérêts. Il les déguisa en maximes utiles & nécessaires pour établir l'autorité royale; & la fortune secondant ses desseins, par le désarmement du parti Protestant en France, par les victoires des Suédois, par la foiblesse de l'Empire, par l'incapacité de l'Espagne, il forma dans

Si le Cardinal de Richelieu avoit eu pour successeurs une suite de Ministres, dont l'audace, aussi fortunée que la sienne, eut été capable de donner le torrent avec une aug-

la plus légitime des Monarchies, la plus scandaleuse & la plus dangéreuse tyrannie qui ait peut-être jamais asservi un Etat. *Mémoires du Cardinal de Retz.*

Il (Richelieu) fit un coup d'état, en abaissant les grands Seigneurs, de maniere qu'il n'y en a plus aujourd'hui. Il fit un coup d'état, en ôtant aux Religionaires leurs places de sûreté. Il fit un coup d'état, en éloignant des affaires les Princes du Sang, & en les réduisant à la condition de simples Sujets. Mais n'étendoit-il pas, n'affermissoit-il pas assez, par ces dispositions, l'autorité royale ? Etoit-il nécessaire de la rendre absolue ? Ne précipita-t-il pas les choses d'un excès dans un autre ? N'altera-t-il pas la constitution fondamentale du Royaume ? *Mes pensées.*

Ce qu'il y a d'incroyable, & ce qui, peut-être, ne sert pas moins que l'autorité de ces citations, à prouver l'altération qu'on fait observer, c'est que les François, aveuglés par l'habitude du joug, ne cessent pas aujourd'hui de louer l'auteur du mal, & le regardent, non-seulement comme le plus habile de tous leurs Ministres, en quoi nous ne leur contredisons point, mais comme celui qui fait la plus d'honneur à leur Nation. C'est le ton de la plûpart de leurs Livres & de leurs discours ; sans parler des harangues de l'Académie Françoise, dont un des premiers objets est d'exalter jusqu'au Ciel un nom qui devroit faire gemir tous les cœurs libres.

mentation de vélocité, & d'entraîner tout obſtacle inférieur par l'impétuoſité de ſon cours, les François alors ſeroient devenus de purs Eſclaves, & le génie, le bon goût, les auroient bien-tôt abandonnés ; mais après ſa mort, ils eurent le tems de reſpirer ; & pendant la foibleſſe d'une minorité, ils briderent l'autorité de ſon ſucceſſeur, ils rendirent à la Magiſtrature & aux Loix quelque choſe de leur premiere dignité, ils firent éclater un eſprit qui mit Mazarin dans la néceſſité de quitter pour quelque tems le Royaume, & qui le rendit, à ſon retour, plus circonſpect ſur les droits du Peuple, auquel il comprit qu'il reſtoit quelque pouvoir & beaucoup d'envie de s'oppoſer à ſes vues. Il eut beſoin d'une extrême adreſſe, pour ne pas laiſſer perdre à la Couronne le pouvoir qu'elle avoit acquiſe ſous

Richelieu ; l'augmenter étoit une entreprise au-dessus de son courage ou de son génie.

Que Louis XIV. fût absolu, c'est ce qui ne peut être contesté ; mais il l'étoit plus par son caractere personnel, & par l'obéissance volontaire dont il étoit redevable à l'admiration de ses Sujets, que par de nouvelles atteintes qu'il eût portées à la constitution, au-delà de celles de Richelieu.

On n'ignore pas quelle est la situation de la France sous son successeur. La douceur de son Gouvernement, la fermeté des Cours souveraines, la fidelle affection du Peuple pour un maître, qui, par l'humanité de son caractere, a mérité le surnom de Bien-aimé, font assez connoître que la liberté n'est pas absolument étrangere en France.

L'heureux sort de notre Grande-Bretagne est d'en jouir, dans une une perfection, qui n'a pas d'égale au Monde. Nous pouvons en faire gloire; mais elle ne nous donne pas le droit de prononcer témérairement que les autres Nations sont esclaves, & de ne mettre aucune distinction, comme il arrive souvent à nos Ecrivains, entre la servitude de Turquie & celle de France. Un Anglois connoît très-peu le pays voisin du sien, s'il ignore que chez les François la Justice est régulierement administrée; que les droits particuliers de propriété sont sous la garde des dépositaires des loix, corps nombreux & respecté, ce qui ne se voit jamais dans un Gouvernement despotique; & que si le Peuple n'est pas aussi libre en France que dans la Grande-Bretagne, il l'est beaucoup plus que les

Nations enchaînées de l'Aſie, & que plusieurs même de celles d'Europe.

Enfin l'argument peut être repris en peu de mots ; le tems où le goût François s'accrut par degrés, fut un tems où les droits du corps du Peuple gagnoient du terrein ; le génie & le goût furent portés à leur plus haute perfection par des Ecrivains nés dans le tems où la France étoit à son plus haut degré de liberté ; depuis l'administration de Richechelieu, le Gouvernement étant devenu plus arbitraire, le goût n'a pas fait de nouveaux progrès, & peut-être ne s'est-il pas soutenu au même point de perfection. Mais quand on conviendroit qu'il n'a pas dégénéré, l'argument, en faveur de l'heureuse influence de la liberté, n'en seroit pas beaucoup affoibli, puisqu'assurément les François ne sont pas escla-

ves, ou ne le font pas aſſez pour être incapables, comme les Sujets des Rois deſpotiques, d'être animés par de favorables circonſtances & des motifs d'un autre ordre. Il ſeroit peu raiſonnable & trop fanatique de prétendre que la liberté ſuffit ſeule pour former le goût d'une Nation, ou qu'avec plus de ſecours, avec plus d'efforts & d'application, un Peuple moins libre ne puiſſe l'emporter ſur un autre qui jouit d'une plus grande liberté, mais qui n'a pas les mêmes occaſions de ſe perfectionner, ou dont l'attention ne s'eſt pas tournée ſi long-tems vers les objets du goût. La liberté n'a-t-elle pas ſes degrés, comme toutes les choſes humaines? La nature diſtribue-t-elle également ſes faveurs? Souvent le travail & l'avantage des occaſions font faire, avec des talens médiocres, plus qu'on

ne feroit avec des qualités supérieures, si l'on manquoit de ces deux secours, ou si l'on n'en faisoit pas un bon usage. Cependant il est un degré de stupidité, comme de despotisme, qui rend inutiles toutes les tentatives & tous les efforts pour avancer, ou du moins, pour arriver à l'excellence dont il est question.

J'ai touché dans une de ces Lettres, quelques circonstances favorables au goût des François, prises du génie particulier & de la situation de leur Capitale ; mais ils jouissent, en général, de quantité d'autres avantages, dont on ne sauroit désavouer l'heureuse influence.

Leur langage est devenu le langage universel de l'Europe, leurs productions sont lues, traduites, approuvées ou critiquées de toutes parts. Les meilleurs ouvrages des au-

tres Nations paſſent auſſi dans leur Langue, & leurs éloges, ou leur blâme, eſt un puiſſant aiguillon pour les Etrangers. Les meilleurs eſprits de chaque Nation voyagent en France, cherchent à ſe lier avec les plus célebres Auteurs du pays, & ſe font honneur de les conſulter. Quoique la preſſe ne jouiſſe pas d'une liberté ouverte à Paris, on ſait éluder les loix qui la gênent, & les ſupérieurs mêmes ferment quelquefois les yeux ſur l'infraction, pour l'avantage des Lettres & du Commerce. Si l'obſtacle eſt invincible, on a recours aux preſſes des Nations voiſines, & les Libraires Hollandois ne ſont jamais ſourds aux invocations d'un François, homme d'eſprit. En un mot, tout s'imprime en France, ou s'y vend ſous une enſeigne étrangere. Il n'y a point de pays mieux fourni de Livres, ni de

de Peuple plus passionné pour la lecture.

C'est une vérité reconnue, que l'invention de l'Imprimerie, en facilitant à tout le Monde la lecture des nobles productions de la Grece & de Rome, a beaucoup contribué dans le seizieme siecle au progrès du goût & de la liberté de penser; & l'on peut dire avec autant de raison, que les François, par l'avantage qu'ils ont de lire dans leur Langue les meilleurs ouvrages de chaque Pays, joignent aux secours qu'ils trouvent dans leur propre Nation, plus d'occasions que toute autre, d'agrandir leur esprit en étendant leurs idées, de se défaire de leurs préjugés, & de se perfectionner continuellement par de nouvelles lumieres. Combien de François ont été comme les éleves de Bâcon, de Locke, & de nos plus

grands génies, ou de ceux des autres pays libres? L'universalité de leur Langue les rend comme citoyens du Monde entier, elle leur donne le pouvoir de prendre l'esprit, d'embrasser les sentimens, & d'adopter les principes qui leur plaisent, dans toutes les régions où l'esprit est en honneur.

Nous lui connoissons encore un autre effet; elle ouvre un accès facile aux François dans toutes les parties de l'Europe, & leur procure, du moins à ceux qui ont quelque réputation de mérite, un agréable accueil chez les Etrangers de toutes sortes de rangs. On est empressé de lier connoissance avec les Beaux-Esprits d'une Nation, qui se distingue depuis si long-tems par l'élégance & la politesse, & dont toutes les Cours de l'Europe emploient le langage dans

leurs négociations & leurs traités avec les autres Etats. Cet avantage qu'ils n'ignorent pas, les rend d'autant plus libres dans leur patrie ; qu'ils sont sûrs d'une retraite, lorsqu'ils s'abandonnent à leur génie, jusqu'à s'écarter des maximes de leur Gouvernement, ou lorsqu'ils s'ennuient du séjour de France. On sait que le Président de Montesquieu, menacé par la bigoterie & l'envie, de perdre un honneur auquel son mérite lui donnoit droit, ne fit pas difficulté de dire au Ministre, que s'il essuyoit cette injustice, il étoit résolu de quitter le pays de sa naissance ; & d'accepter l'honorable asyle qui lui étoit offert par les Etrangers (a). Ce fut vraisemblablement ce qui le garantit d'être exclus de l'Académie Françoise, & ce qui lui donna le coura-

(a) *Voyez* l'Encyclopédie.

ge d'écrire plus librement encore dans son Esprit des Loix, qu'il ne l'avoit pas fait dans ses Lettres Persanes dont on avoit pris quelque sujet d'offense.

Au fond, quelqu'un peut-il ignorer qu'un assez grand nombre des plus Beaux Esprits de France sont morts loin de leur Patrie, caressés, honorés de ceux dont ils avoient choisi la protection ? Combien n'en pourrois-je pas nommer, depuis St Evremont jusqu'à Maupertuis ? Et, si l'usage étoit de citer les vivans en exemple, oublierois-je un célebre Solitaire, que le seul goût de la liberté, comme nous l'apprend une charmante Epitre, écrite au bord du Lac de Geneve (a), a fixé dans un des can-

(a) . . . C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la Déesse éternelle,
L'ame des grands travaux, l'objet des nobles vœux ;
Que tout Mortel embrasse, ou desire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs, & dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La liberté . . . . . .

tons les plus libres & les plus agréables de l'Univers ? La ſeconde de ces deux qualités ne convient peut-être pas moins à Montmorency ; mais on ne lui donneroit pas ſi volontiers la premiere.

La différence eſt extrême, entre l'état préſent de l'Europe, & ce qu'elle étoit lorſque les Empereurs Romains devinrent Maîtres de l'Univers. Leur empire étoit univerſel, leurs ſujets ne pouvoient jetter les yeux ſur aucun Etat voiſin, aſſez libre pour les mettre à couvert de l'oppreſſion, ou dans lequel une apparence du moins de liberté pût leur rendre l'eſpérance de s'y rétablir. Tout fléchiſſoit ſous le joug de Rome & de ſes tyrans. Il n'en eſt pas de même aujourd'hui, chaque pays de l'Europe, où le pouvoir arbitraire a pris l'aſcendant, eſt environné

de pays libres, dont la vûe produit quelques bons effets ; elle contient les ambitieux dans certaines bornes, & leur fait craindre de pousser leurs prétentions trop loin ; elle anime les esprits du Peuple, en lui faisant espérer le sort de ses voisins (a) ; elle répand des principes de liberté dans toute l'Europe, & cette communication d'étincelles entretient le feu vital dans chaque partie.

Cette remarque suffiroit seule, pour expliquer l'inégalité d'influence du pouvoir absolu des Rois de France & des Empereurs Romains, pour la dégradation du génie & pour la corruption du goût, en les supposant même également despotiques ; ce qu'on est fort éloigné d'accorder. Tous

(a) Il est utile qu'il y ait un Peuple libre, quand ce ne seroit que pour apprendre aux autres qu'ils peuvent l'être. *Mes pensées.*

les Etats de l'Europe font si délicatement balancés, ont tant d'intérêts qui les rapprochent, & des communications si néceſſaires, qu'ils ont entr'eux une ſorte de commerce d'opinions, de principes & de ſentimens moraux, comme de productions naturelles & de Manufactures. Dans le calcul des degrés de liberté, & d'eſprit & de goût, qu'on peut ſuppoſer dans une Nation, il faut mettre en compte non-ſeulement les avantages qui viennent de ſa conſtitution, mais auſſi ceux qu'elle tire de ſa communication avec d'autres Peuples, & cette protection qu'elle peut eſpérer au dehors dans les tems d'oppreſſion domeſtique. A conſidérer toutes ces circonſtances, il faut convenir que la ſituation des François eſt extrêmement favorable.

Cette réponſe me paroît ſuffire;

aux objections qu'on peut tirer contre mon principe, de l'exemple des François modernes. Au reste, l'influence naturelle de la liberté, pour le progrès de toutes les facultés de l'esprit humain, peut être prouvée d'ailleurs par des raisonnemens plus abstraits; mais ils sont toujours moins agréables que ceux qui consistent dans une simple déduction de faits historiques. En lisant l'Histoire générale du Monde, vous pourrez trouver, Monsieur, dans vos propres observations, dequoi refuter vous-même toute autre difficulté qui vous paroîtroit combattre encore l'opinion que j'ai tâché d'établir, fondée sur l'expérience de toutes les Nations, sans en excepter l'Italie même; les réflexions que vous devrez à votre propre génie, vous promettent, sans comparaison, plus de plaisir & d'utilité que les miennes.

LETTRE VIII.

Pourquoi la Poésie est plus florissante en Angleterre que la Peinture & la Sculpture.

S'IL est vrai, Monsieur, comme je me suis efforcé de le prouver, que la liberté soit favorable aux progrès du génie & du goût, & si l'Angleterre est l'heureuse isle où depuis long-tems son regne est bien établi (a), on peut s'étonner que nos voisins, moins libres que nous, l'aient emporté sur nous dans quelques genres, & que dans les autres ils nous aient égalés. Attribuerons-nous cette différence au génie national ? non

(a) Where, long forethold, the People reigns;
Where each à vassal's humble heart disdains.

Ode du docteur Akenside à Mylord Huntingdon.

assurément. Il est certain que notre isle á produit des Philosophes d'un mérite supérieur, que leurs grands efforts ont élevés au sommet du Temple de la sagesse, d'où ils pouvoient voir les autres habitans du Globe terrestre marcher à tâtons dans les ténebres, s'éloignant beaucoup des vrais sentiers de la science réelle & de la vérité (*a*). Le nom respectable de Newton n'en laisse aucun doute. Mais il prouve beaucoup plus : il rend tout-à-fait incontestable que cette isle a produit des génies sublimes, capables, avec de justes encouragemens, d'atteindre à tout ce qui n'est pas au dessus des bornes humaines. Il y a sans doute une connexion naturelle entre toutes les fa-

(a) . . . . *Sapientum Templa serena*
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare . . . . .

Lucret.

cultés de l'ame humaine. Un tems, une Nation, qui produit de grands hommes dans un genre, le peut dans un autre, si son génie s'y tournoit. Quelle qualité d'esprit pouvoit manquer à celui qui s'est trouvé capable de pénétrer dans les loix de la Nature, & de découvrir le merveilleux plan de l'Univers avec autant de clarté que le Chevalier Newton? La seule profondeur du jugement ne suffisoit pas; il falloit la plus forte imagination, pour mettre un Philosophe en état de conçevoir, comment cette même force, qui fait tomber une pierre, fait graviter les Planettes l'une vers l'autre, & comment les diverses loix de la Nature réglent les apparences & les mouvemens de ces corps, que le Créateur présente à nos yeux dans l'immensité de l'espace. Si Newton a marqué moins d'intelligence

& moins de goût pour des beautés & des harmonies d'un ordre inférieur, c'eſt que ſa grande ame étoit occupée d'une beauté plus noble, d'une harmonie plus divine, celle de l'Univers & des ſpheres. Lorſqu'un homme, auſſi diſtingué que lui dans la ſcience qui l'immortaliſe, condeſcend à traiter des Arts inférieurs, il montre du moins qu'il auroit été capable de les porter plus près de leur perfection que les autres hommes, s'il en eût fait ſon unique étude. Nous en avons une preuve récente dans le *Traité de l'Harmonie* (a) du Docteur Smith, Ouvrage où, de l'aveu des meilleurs Juges, les vrais principes de la Muſique ſont mieux expliqués qu'ils ne l'ont jamais été dans notre Langue.

Mais ce n'eſt pas ſeulement dans

(a) Or Smith's Harmonicks.

les Sciences philosophiques, que l'Angleterre a produit de grands modeles. Les Arts mêmes, qui dépendent plus particuliérement du pouvoir de l'imagination & du goût, offrent ici des exemples, qui font connoître à quelle excellence les Anglois peuvent atteindre, lorsqu'ils en font leur objet. Croit-on que les immortels ouvrages de Michel-Ange, en Architecture, en Peinture, en Sculpture, demandent plus de sublimité d'imagination, que le poëme du Paradis perdu ? Connoit-on quelque piece de paysage, où les objets naturels soient représentés avec plus de force & de vérité, que dans le poëme des saisons (a) ? Ouvrage admirable dans ce genre, où presqu'à chaque page les idées du Poëte, exprimées sur la toile, formeroient, sans aucune

(a) Par M. Thomson.

addition, un tableau comparable peut-être à ceux des plus fameux Peintres. L'Angleterre n'a-t-elle pas des Ecrivains de la plus grande distinction dans le genre comique ? & lui refusera-t-on l'honneur d'avoir actuellement, dans ce genre, un Peintre dont les talens sont inimitables (a) ?

Comment est-il donc vrai, qu'avec un génie capable d'exceller dans tous les genres, les Anglois n'aient fait de grands pas que dans quelques parties des Beaux-Arts, & que l'Angleterre, qui a produit tant de bons Poëtes, n'ait pas de Peintres ni de Sculpteurs qui puissent le disputer à Poussin, à le Brun, à Girardon ? En citant ces grands noms, mon dessein n'est pas de faire entendre qu'ils

(a) Il n'est pas besoin de nommer M *Hogart*, pour faire connoître ce génie original.

soient les premiers chefs de leur Art : je connois les Raphaëls, les Rubens, les Michel-Anges; mais je les donne en exemple, parce qu'ils font la gloire d'une Nation, en rivalité de tout tems avec la nôtre, & sur laquelle nous l'emporterions peut-être, si le génie Anglois étoit animé par de justes encouragemens, ou cultivé par de meilleures méthodes. C'est ce que je vais m'efforcer de mettre dans un grand jour, après en avoir un peu jetté sur la question, pourquoi l'Angleterre a produit tant de bons Poëtes, & n'a pas de Peintres, ni de Sculpteurs à vanter.

Pour répondre à la premiere partie de cette question, il n'est besoin que d'en faire une autre : pourquoi les Muses ont-elles eu des Adorateurs dans toutes les régions du Monde ? Chez les Nations barbares, elles

en ont de grossiers ; & dans les pays civilisés, elles ont reçu l'hommage d'un génie & d'un goût plus conformes à leur élégance & leur dignité. On n'ignore pas que presque dans toutes les Nations, les premiers Ecrivains ont été Poëtes, & j'en apporte cette raison : qu'un sentiment, bien rendu dans un vers harmonieux, ne sera peut-être jamais si heureusement exprimé par son Auteur même ; tout autre tour, un seul mot changé, déplacé, fait évanouir l'harmonie, & le charme du son n'est plus senti ; de-là, ceux que leur génie rendoit capables de faire quelque récit en vers élégans, ou de chanter un sujet avec la noblesse & l'agrément de la Poésie, voyant l'admiration qu'ils excitoient, & craignant que ces harmonieuses compositions ne s'échappassent de leur mémoire, prirent le

parti

parti de les écrire, pour s'assurer le pouvoir de plaire encore, comme ils étoient sûrs d'avoir plu. L'émulation & le desir naturel d'exceller en firent aspirer d'autres à la même gloire. A mesure que la politesse fit des progrès, & que l'élégance & la correction du langage augmenterent, les Poëtes se perfectionnant par degrés, mirent plus de finesse & de goût dans leurs vers. C'est une très-agréable observation que celle de suivre les divers progrès des Nations & des Hommes; de tracer par exemple les efforts & la marche du Parnasse Anglois, depuis les chansons des anciens Druides, jusqu'à la sublime Poésie de Milton, & jusqu'aux vers élégans & sensibles de Pope.

Lorsque les Sciences & les Arts eurent abandonné l'Orient, & daignerent visiter les climats occiden-

taux, leur lumiere ne tarda point à ſe répandre ſur l'Angleterre. Nous avons courus long-tems la même carriere avec nos voiſins; & ces derniers tems ont produit parmi nous des génies d'un mérite ſi ſupérieur, qu'au jugement de nos Rivaux mêmes, ils nous ont acquis ſur pluſieurs points une victoire immortelle. La Philoſophie, dans le plus éclairé de tous les ſiecles, nous doit de grandes & d'utiles découvertes (*a*). L'avantage d'une Langue forte, abondante & hardie, que nos longs efforts ont aſſez heureuſement purifiée, nous a produit des Poëtes d'un génie plus approchant de la noble élévation

(*a*) C'eſt de ſon ſein (la Société royale) que ſont ſorties de nos jours les découvertes ſur la lumiere, ſur le principe de la gravitation, ſur l'aberration des étoiles fixes, ſur la Géometrie tranſcendante, & cent autres inventions, qui pourroient, à cet égard, faire appeller ce ſiecle le ſiecle des Anglois, auſſi bien que celui de Louis XIV. *M. de Voltaire.*

des Anciens, que ceux, peut-être, d'aucune autre Nation moderne; je dis plus de l'élévation des Anciens; car nous ne ſaurions déſavouer que d'autres n'aient atteint plus parfaitement à leur correction. Nous devons au génie de notre iſle, aux inſpirations de la liberté, l'honneur d'exceller ſur le premier point; & c'eſt notre négligence, autant qu'une plus conſtante application de nos voiſins aux bonnes regles de la critique, qui leur donne la ſupériorité pour le ſecond.

On a ſouvent obſervé, avec quelque apparence de profondeur, que les Académies & d'autres Sociétés, établies pour le progrès des Sciences & des Arts, pour la critique des Ouvrages d'eſprit, & pour la diſtribution des récompenſes & des honneurs qu'ils paroiſſent mériter, ſont

plus nuisibles qu'utiles (*a*). Cette observation peut sembler moins ingénieuse, parce qu'elle contredit ce qui paroît d'abord évident; mais avec un peu d'attention, Monsieur, vous la trouverez injuste & trop raffinée. En France, observe aussi notre Docteur Brown, « les » sévérités de l'Académie ont absolument éteint le génie tragique ». Ces autorités perdent néanmoins leur poids, quand on considere que les traductions mêmes de Zaïre, & de quelques autres Tragédies Françoises de ces derniers tems, sont au nombre des Pieces favorites du Théâtre Anglois, & qu'elles ont pour le moins autant de chaleur & d'élévation, que plusieurs de nos propres Tragédies modernes. Mais quand on convien-

(*a*) Les Académies, instituées pour étendre le génie, mais bien plus propres à le resserrer, ont fondé des prix, &c. *Mes pensées.*

droit que le vrai génie tragique a tout-à-fait abandonné les François, il me semble qu'on pourroit en apporter une meilleure raison, qui seroit de supposer que ce grand génie n'auroit pu se soutenir dans un pays où la liberté a reçu tant d'atteintes. C'est assurément ce qui seroit arrivé, si de favorables circonstances n'avoient arrêté le cours du mal; & rien ne peut m'empêcher de mettre en ce nombre les efforts de l'Académie Françoise. Son institution, jointe à diverses raisons que j'ai touchées dans une autre Lettre, a fortifié la Nation contre l'influence du pouvoir arbitraire sur le génie & le goût.

S'il est naturel que l'exemple d'une Cour gaie, oisive & voluptueuse, serve plus à répandre le goût des amusemens frivoles & du luxe, que celui des plaisirs mâles & des occupations

raisonnables, peut-on conçevoir un antidote plus sage contre ce poison relaxatif, que l'établissement d'une société d'hommes, distingués par leurs qualités personnelles, dont l'honneur consiste entr'eux, non-seulement à cultiver leur esprit, mais à corriger sévérement les irrégularités de l'imagination & du goût? Et si tout ce qu'il y a de grand, par le rang ou la naissance, fait gloire d'y être admis, cette émulation ne doit-elle pas produire deux effets certains: l'un d'exciter tous les gens d'esprit à s'efforcer (*a*), par la culture de leurs talens, d'y mériter une place; l'autre, de rendre l'illustre Société si respectable, que ses décisions aient l'autorité des loix, & que son goût, formé par l'étude du vrai & du beau, & par la communication de

(*a*) Essays on the characteristics, pag. 34.

ſentimens avec les plusBeaux-Eſprits, vivans ou morts, ſoit capable de réſiſter à celui d'une Cour molle, diſſipée, qui ne ſait ce que c'eſt que penſer.

Si dans quelque pays, particuliérement en France, il s'eſt fait peu de progrès dans les Beaux-Arts depuis la formation des Sociétés établies en leur faveur, le mal doit venir de quelques circonſtances moins amies du génie & du goût que ces Académies ne peuvent être raiſonnablement ſuppoſées; ou peut être l'un & l'autre eſt-il déja parvenu à toute la perfection, dont le caractere & le langage de la Nation ſont capables. Mais, ſans nous aider de cette ſuppoſition, il eſt tout-à-fait probable que ſi les Académies n'avoient pas ſervi en France à ſoutenir le génie & le goût, la décadence de l'un & la

corruption de l'autre auroient été plus réelles & plus apparentes. Ces Sociétés,avec le concours de quelques autres circonſtances, ſont toujours d'un extrême avantage. Qu'étoit-ce que cette aſſemblée grecque, qui,pendant la Fête de Minerve, diſtribuoit des récompenſes & répandoit des honneurs, entre les Poëtes, les Hiſtoriens & les Artiſtes ? c'étoit une Société de Savans, car elle étoit compoſée d'un nombre choiſi, qui, s'étant attachés à cultiver leurs talens, étoient capables de juger des Ouvrages d'autrui, & d'apprendre au commun des hommes à n'accorder leur admiration qu'à bon titre. Les honneurs qu'ils décernerent au premier des Hiſtoriens grecs (a), n'enflammerent-ils pas Thucydide, alors dans l'enfance, & ne lui firent-ils pas employer

(a) Herodote.

toute

toute la force de ſon génie, pour ſe rendre égal ou ſupérieur au Pere de l'Hiſtoire ? Suppoſera-t-on que leur établiſſement produiſit un mauvais effet, ou qu'il ne fut pas une des principales cauſes de cette naïve élégance & de cette correction de goût, qui rendent juſqu'à préſent la beauté des Ouvrages grecs inimitable.

Il eſt vrai que ſi ces Sociétés n'étoient formées qu'après un déclin ſenſible du génie, elles feroient d'une foible utilité. Dreſſer un cheval lorſqu'il a perdu ſon feu & ſa vigueur, par un mauvais emploi de ſes forces, c'eſt y penſer tard : mais s'il eſt pris dans ſa fleur, on ne dira pas que l'habileté d'un maître ne puiſſe donner de la grace à ſes mouvemens, & corriger la furie ou l'irrégularité de ſes efforts naturels, ſans lui faire rien perdre de ſon ardeur & de ſa nobleſſe.

Le soin & l'étude n'éteignent pas le feu du génie, mais le font brûler d'une flamme plus égale & plus lumineuse. Je veux dire, que rien ne peut être mieux imaginé, pour réprimer les saillies désordonnées des jeunes gens, & pour réduire leurs compositions à de gracieuses formes; qu'une Académie, revêtue d'une véritable dignité, & noblement établie pour veiller à la culture des Arts libéraux. Qu'on suppose à Londres une Société de cette nature, lorsque Shakespear écrivoit pour le Théâtre, les œuvres de ce grand homme n'auroient pas offert, comme nous l'avouons nous-mêmes, le plus singulier mélange de beautés & de fautes, dont il y ait jamais eu d'exemple (*a*).

(*a*) The works of that great man, *dit M. Pope*, afford the most numerous as well as most conspicuous instances both of beauties and faults of all sorts. *Préface des Œuvres de Shakespear.*

Il auroit trouvé la source de toutes les beautés dans son incomparable génie ; &,tenu comme en respect par de bons Juges qui n'auroient pas manqué de le soutenir (*a*) contre le goût qui régnoit alors dans sa Nation, il auroit appris à se garantir des grossiéretés qui le défigurent.

Reconnoissons donc ici une des raisons, qui nous mettent au dessous de nos voisins pour la correction du goût, nous qui l'emportons sur eux par la force du génie (*b*). Ils ont éta-

(*a*) M. Pope, *ibidem*.

(*b*) L'Auteur semble supposer ce point réellement accordé : mais comme il est particuliérement question de force tragique, on peut convenir que plusieurs Anglois en ont beaucoup, sans leur en reconnoître plus qu'à Corneille & à Crebillon. D'ailleurs cette force Angloise se trouve plus ordinairement dans des tirades simples, ou des morceaux détachés, tels que des monologues, que dans les parties liées du sujet ou dans le dialogue. On ose avancer que Shakespear, Otway, Lee, Addisson, &c. n'ont pas une scene comparable dans sa totalité, pour la force, aux belles scenes des grands Tragiques François. La totalité des Pieces souffriroit encore moins de comparaison, pour la force prise dans ce sens, c'est-à-dire, celle de l'invention & de l'ordre.

bli dans leur Capitale des Sociétés qui président en quelque sorte à l'approbation publique, & qui la dirigent, pendant que nous avons reconnu pour suprême Arbitre, le caprice du peuple de Londres. Dans ce qui regarde le Théâtre, le jugement du Parterre a toujours décidé du succès; & le Parterre a toujours été conduit par un petit nombre de téméraires, qui, sans autre droit peut-être que celui de la présomption, ou d'un peu plus de vivacité, se sont faits les guides du jugement de la ville. Nos établissemens littéraires, éloignés par la distance des lieux, n'y pouvoient prendre beaucoup de part. On y pouvoit recevoir de bonnes leçons, & s'instruire des vraies regles par l'étude des anciens Originaux : mais lorsque les pieces étoient offertes à la Capitale, on s'apperçevoit que les

méthodes régulieres y plaisoient moins, qu'un désordre plus conforme au goût d'une grande ville, où nulle Société littéraire n'étoit établie pour le combattre. Si Londres avoit, comme la Capitale de France, une Académie assez respectée pour inspirer à nos Grands du premier ordre l'ambition d'en devenir membres, elle produiroit infailliblement un heureux effet; non-seulement elle serviroit au progrès du goût, mais devenant comme un aiguillon pour le génie, elle animeroit quantité de personnes heureusement nées, à cultiver leurs talens qu'ils négligent aujourd'hui. Quel surcroît d'honneur & d'ornement pour la Capitale de la Grande-Bretagne! Quelle gloire pour le Fondateur, & pour ceux à qui leur crédit ou leur rang donneroit l'occasion de favoriser une si belle insti-

tution ! Tôt ou tard la correction du goût deviendroit le caractere de nos Ecrivains, comme la liberté & la force l'ont été jusqu'à présent ; & la Muse Angloise pourroit devenir aussi supérieure à celle de France sur le premier de ces deux points, qu'on ne peut lui refuser de l'être, sur le second.

Concluons que c'est au génie national, à celui de la liberté, à la hardiesse & l'abondance de notreLangue, que nous devons la force & l'élévation de la Poésie Angloise ; & que c'est au défaut d'une Académie dans Londres,qu'il faut attribuer ces extravagans écarts, ces difformités, qui ne se font que trop remarquer dans quelques-uns de nos plus fameux Poëtes. Mais à quoi, Monsieur, pouvons-nous attribuer le malheur dont nous nous plaignons nous-mêmes, de

n'avoir aucun Statuaire, aucun Peintre, dont les productions ſoient connues hors de nos limites; pendant que l'Italie, les Pays-Bas & la France ont produit dans ces deux genres, des Maîtres dont les Ouvrages ſont devenus précieux à tout l'Univers, & qui s'achetent à très-grand prix? Il en faut trouver la cauſe, ou dans quelques circonſtances particulieres, ou dans le génie de la Nation. Je veux haſarder mes conjectures: des probabilités ſont tout ce qu'on peut attendre dans un tel ſujet; quoiqu'il ſoit certain que dans une Nation auſſi remarquable que les Anglois par les avantages du génie, le défaut doit venir de quelques cauſes morales, & non d'une impuiſſance naturelle.

Dans quel tems l'Angleterre a-t-elle commencé à ſe diſtinguer par le bon goût de la Poéſie? N'eſt-ce pas

au tems de la réformation, événement que mille raisons lui font croire très-heureux pour elle, mais qui retarda naturellement les progrès de la Peinture & de la Sculpture, en supprimant les plus grands motifs qui peuvent conduire à la perfection de ces Arts. En Italie, le rétablissement de la politesse & des Beaux-Arts fit naître des Poëtes & des Peintres :

A Raphaël, Painted, and a Vida sung (a) :

En Angleterre, Spencer & Shakespear ; deux Poëtes fort au dessus de Vida, ne furent accompagnés d'aucun Peintre de réputation, & beaucoup moins d'un génie capable d'entrer en lice avec Raphaël, le plus grand Peintre du Monde moderne. Depuis

(a) Vers de M. Pope, heureusement imité par celui de M. de Voltaire.

la renaiſſance des Lettres & des Arts, la Grande-Bretagne a continué, pour la Peinture, de demeurer infiniment au deſſous de l'Italie & des autres pays catholiques; tandis que les Poëtes ont reſſenti l'inſpiration d'un feu plus noble, & ſaiſi peut-être l'eſprit des Anciens avec plus de perfection, que ceux d'aucun Peuple de nos tems modernes.

De toutes les paſſions de l'ame humaine, il n'y en a point de plus violente par ſa nature, & de plus emportée dans ſes effets, que l'enthouſiaſme de Religion; d'où l'on peut conclure quelle doit être, ſur l'eſprit du Peuple, l'influence de la conſécration des Statues & des Peintures pour objets du culte, & combien la peine & la dépenſe ſont peu ménagées, dans les pays catholiques, pour ſe procurer des Ouvrages dont

l'impoſante beauté puiſſe tout à la fois ſervir à l'ornement des lieux ſaints, & nourrir la dévotion des Fideles. C'eſt ce que l'expérience ne confirme pas moins que la théorie du raiſonnement; & par-là ſe trouvent également expliqués, la force d'imagination ſi commune aux Peintres catholiques, & les encouragemens qu'ils trouvent dans leur Religion. Les premiers & les derniers Ouvrages de la plûpart des grands Maîtres ont été des Pieces religieuſes, compoſées pour des Eccléſiaſtiques ou des Egliſes.

Cimabué, le pere & le reſtaurateur de la Peinture moderne, étoit accoutumé, dès le premier âge, à ſe dérober du College & des exercices ordinaires de l'enfance, pour donner ſon tems à conſidérer les Ouvrages des Peintres, que les Florentins avoient

amenés de Grece, & qui travailloient à la Chapelle des Gondis, dans l'Eglise de *Santa Maria Novella* (a). Ce fut là que son imagination commençant à s'enflammer, il se forma de grandes idées d'un Art qu'il sut porter dans la suite, sinon à ce haut degré de perfection auquel il s'est élevé depuis, beaucoup au dessus du moins de celui qu'on connoissoit alors. Un tableau de la Mere de Dieu, qu'il fit pour la même Eglise, causa tant d'admiration à Florence, que toute la ville se rendit à la maison du Peintre, pour le recevoir, & le conduisit avec la plus grande pompe, au bruit des acclamations & des instrumens, à l'Eglise pour laquelle il étoit destiné (b). Quelle devoit être la force de cet exemple, pour exci-

(a) Felibien, vie des Peintres.
(b) *Ibidem.*

ter les talens à la culture d'un Art qui promettoit tant d'honneurs ?

On ne voit dans l'Hiſtoire de la Peinture moderne, que des récompenſes accordées aux Peintres, & des tableaux compoſés pour les Egliſes & les Monaſteres. Raphaël fut ſi conſidéré de Jules II. & de Leon X. qu'il conçut l'eſpoir de parvenir à la pourpre Romaine. Ses plus grands & ſes plus beaux Ouvrages furent faits pour des Egliſes, & les ſujets pris de l'Hiſtoire Sainte. Sa *Transfiguration*, le dernier & le plus parfait de ſes tableaux, fait voir à quel point ſon imagination s'étoit élevée par l'étude & la méditation des ſublimes vérités de l'Ecriture ; il a ſu donner à la figure du Sauveur une ſplendeur ſi divine, qu'elle eſt regardée comme la merveille du Pinceau, & que, dans les termes d'un bon Ecrivain, « Raphaël

» semble avoir fait un effort surnatu-
» rel, pour montrer la puissance de
» son Art dans les choses même qui
» peuvent s'exprimer (a) ». Mais rien n'est moins nécessaire que de s'étendre sur la force du culte, pour animer les Statuaires & les Peintres à la perfection de leur Art. Cette observation est d'une évidence à laquelle on ne peut rien opposer. Ajoutons uniquement que les charmantes Peintures & les Statues, qui sont l'ornement des Eglises catholiques, & que les Fideles de cette Communion regardent avec autant d'attention que de piété, leur donnent souvent l'occasion d'attacher les yeux sur des chef-d'œuvres, qui doivent les remplir d'admiration, avantage extrême pour faire éclorre ou découvrir les talens, & dont les pays protestans sont pri-

(a) *Ibidem.*

vés. D'ailleurs un tableau, que la piété fait regarder d'un œil de respect, fait sur l'ame une bien plus forte impression, & l'affecte beaucoup plus sensiblement, que si la curiosité seule, ou même le goût, faisoit chercher à le voir. On raconte d'étranges effets de la vue des images eccléfiastiques. Malbranche, dans le plus grave des Livres, parle d'une femme qui mit au monde un enfant, d'une parfaite ressemblance avec la figure d'un vieux Saint, qu'elle avoit dévotement honoré pendant sa grossesse. Cet événement que je suppose réel, est une preuve frappante de l'extrême sensibilité des Catholiques pour leurs statues & leurs peintures d'Eglise; & s'il y a quelque vérité dans l'opinion que tous les sentimens d'une mere se communiquent au fœtus, elle prouve aussi que l'impression d'une peinture

sur l'imagination de la mere doit affecter à quelque degré celle de l'enfant, & graver dans son cerveau une sorte de goût naturel pour ces Ouvrages de l'Art. Ainsi, chez les Catholiques, on peut faire remonter les circonstances favorables à la Peinture & la Sculpture, jusqu'aux traces primitives, & les plus éloignées, qui peuvent agir sur l'ame humaine.

Je suis persuadé aussi que la situation de l'Angleterre est encore une raison, qui s'est opposée aux progrès de ces deux Arts dans notre isle. Les Anglois, séparés du reste du Monde par une mer orageuse, ont été moins visités des Etrangers que les autres parties de l'Europe, & par conséquent ont manqué d'un des plus puissans motifs pour favoriser les Arts d'ornement, la vanité d'étaler de beaux Ouvrages à la vue des curieux. Les autres Arts,

contigus entr'eux, & sans cesse ouverts aux yeux des Etrangers, soit qu'ils y résident, ou qu'ils ne fassent que les traverser pour passer plus loin, trouvent dans le desir naturel de se distinguer, un motif pour cultiver des Arts qu'on a toujours regardés comme l'ornement d'une Nation, l'Architecture, la Peinture & la Sculpture. A quelle autre cause attribueroit-on la supériorité, que les Capitales de quelques petits Etats ont en ornemens publics sur notre opulente & vaste cité de Londres? Dans ces derniers tems, à la vérité, le nombre des Etrangers, qui font leur séjour, ou que leurs affaires appellent en Angleterre, est immense: mais, à présent même, la seule curiosité nous amene assurément bien moins d'Etrangers, & de personnes de nom qui voyagent pour s'instruire, qu'on n'en

n'en voit dans les autres Nations considérables de l'Europe, sur-tout dans quelques-unes, telles que la France & l'Italie.

Mais quand l'émulation ne nous auroit pas manqué, je crois pouvoir apporter une autre raison de notre lenteur; & je suis trompé, Monsieur, si vous ne la jugez pas une des plus fortes; la Noblesse de notre isle, & tout ce que nous avons de gens distingués, ont fait moins de résidence à Londres, que ceux du même ordre chez les autres Nations, n'en ont fait dans leurs différentes Capitales. Je n'examinerai point si l'Etat en a tiré quelque avantage, ni si ce goût, qui prévaut depuis quelques années, d'habiter la ville & les lieux voisins, produit de mauvais effets; mais quelque jugement qu'on puisse en porter sur d'autres points, on doit convenir

qu'il tend de lui-même à polir les mœurs du Peuple, à mettre l'élégance en honneur, & sur-tout à faire naître des occasions, des facilités, & des encouragemens pour la culture des Arts. La raison s'accorde avec l'expérience en faveur de cette observation. Dans tous les pays, un peu renommés par leur politesse, la Capitale a toujours été le principal séjour de ceux qui se sont fait quelque réputation par les belles qualités de leur esprit, & par l'élégance de leur goût. Peut-il e[illegible]être autrement ? L'homme e[illegible]éature sociable; un penchant vif & naturel lui fait rechercher ceux qui lui ressemblent par le caractere & par le goût. Ce n'est pas dans un village, ou dans les compagnies de Province, qu'un esprit de quelque élévation, qui se connoît des talens & qui les a

cultivés, peut trouver l'occasion de satisfaire ce desir commun à tous les hommes, de se lier avec d'autres hommes, dont les lumieres & les sentimens s'accordent avec les leurs. Delà vient l'inclination qui les porte à vivre dans les grandes villes, où la société plus nombreuse & plus étendue leur donne l'espoir de faire plus aisément des amis, d'un tour d'esprit conforme à leur goût. Je ne m'arrête pas d'ailleurs à faire sentir, combien le commerce & l'entretien d'un nombre d'amis ingénieux & sensés corrigent [illegible]urs, & combien ils servent à perfectionner les talens. Qu'on le demande à tous ceux qui sont capables de perfection, & surtout à ceux que la nature a partagés d'un goût fin pour les Beaux-Arts. La science abstraite, & la profonde érudition peuvent être

florissantes dans le réduit obscur d'un College : mais il n'en est pas de même des Arts imitatifs, spécialement de la Peinture & de la Sculpture. C'est entre les ruines des grandes villes de l'Antiquité, que se trouvent les précieux restes de l'ancien Art. Dans aucun pays, l'habileté ne fera jamais de grands progrès en ce genre si vanté, qu'on y ait conçu l'idée d'embellir la Capitale ; & jamais on ne peut espérer d'en faire une belle ville, si les Grands & les Citoyens riches n'y passent du moins quelque partie de l'année (a). Un Seigneur, un homme opulent, qui vit continuellement dans ses terres, y peut employer de grandes sommes à dé-

(a) On remarquera facilement que le but de toutes ces observations est d'exciter les Anglois à l'embellissement de Londres. Il est très-heureux pour l'Angleterre, que la voix d'un simple Citoyen y produise quelque fois d'excellens effets ; plus heureux encore qu'elle ait toujours la liberté de se faire entendre.

orer ſon Château ; mais, après beaucoup d'efforts pour le rendre auſſi majeſtueux qu'élégant, jamais il n'aura le même effet pour répandre le bon goût, qu'un édifice élevé dans une grande ville à moins de frais. Dans les villes, tout eſt critiqué, rien n'eſt exempt de blâme ou d'éloge ; le grand nombre des Artiſtes, leur diſcernement & leur émulation, la multitude des ſpectateurs, chaque circonſtance ſemble inſpirer ceux qui ſont chargés de l'exécution d'un Ouvrage deſtiné à la vue du Public, & contribue à leur faire mettre toute la correction poſſible dans leur deſſein & dans leur travail, pour éviter la cenſure & mériter l'approbation des bons Juges. D'un autre côté, l'expoſition des beaux Ouvrages aux yeux de quantité de ſpectateurs, ſert beaucoup à répandre de juſtes idées du grand & du beau.

FIN.

TABLE

DES LETTRES.

Fin de la Table des Lettres.

